

REVUE DES DEUX MONDES

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1829

Président d'honneur : Marc Ladreit de Lacharrière,
membre de l'Institut

« Hélas, j'aime passionnément,
et depuis toujours, ces
moments où plus rien ne
fonctionne. Ces états de
désarticulation du système
global, qui laissent présager un
destin plutôt qu'un instant, qui
laissent entrevoir une éternité
par ailleurs niée. »

Michel Houellebecq

La terre, l'amour, le Christ **Michel Houellebecq** monte au front

GÉOPOLITIQUE

L'Europe face à
l'hégémonisme
américain

Par Renaud Girard

LITTÉRATURE

« Je suis la faussaire
de mon passé »

Par Nina Bouraoui

DOSSIER

SOMMES-NOUS DÉCADENTS ?

Par Xavier Darcos, Michel Winock,
Marin de Viry, Sébastien Lapaque,
Lucien d'Azay, Robert Kopp,
Jérôme Besnard, Kévin Boucaud-Victoire



REVUE
DES DEUX
MONDES

Éditorial

- 4 | Décadences?
› Valérie Toranian

Événement | La terre, l'amour, le Christ : Michel Houellebecq monte au front

- 8 | Michel Houellebecq au temps du désespoir
› Sébastien Lapaque
- 14 | Lettre à Michel Houellebecq à propos de *Sérotonine*
› Marin de Viry
- 19 | Le mariage de Michel H. et Lysis Q.
› Marin de Viry

Dossier | Sommes-nous décadents ?

- 32 | Une parabole : la décadence romaine
› Xavier Darcos
- 43 | Éternelle décadence
› Michel Winock
- 51 | Décadence et modernité
› Robert Kopp
- 56 | Décadence et utopie selon William Morris
› Lucien d'Azay
- 65 | L'Europe tétanisée face à l'hégémonisme américain
› Renaud Girard
- 77 | Droite et décadence : deux siècles de méditation sur la chute
› Jérôme Besnard
- 82 | Comment les jeunes ont-ils perdu leur foi dans le progrès ?
› Kévin Boucaud-Victoire

Littérature

- 90 | « Je suis la faussaire de mon passé »
› Nina Bouraoui
- 97 | Junichō Tanizaki, le beau dans l'obscur
› Céline Laurens
- 100 | *Laelius de amicitia* de Cicéron
› Jean-Paul Clément
- 103 | Une réponse à Marc Weitzmann
› Sébastien Lapaque

Études, reportages, réflexions

- 112 | Rembrandt, portrait d'un inconnu
› Jean-Pierre Naugrette
- 120 | Sus aux libertins !
› Aurélie Julia
- 126 | Une reine d'hier : Manouche la truculente
› Olivier Cariguel
- 135 | Un mot si français
› Gilles Malvaux
- 141 | *L'affirmative action* est-elle menacée aux États-Unis ?
› Annick Steta

Critiques

- 150 | **LIVRES** – Entre existence communautaire et assimilation :
juifs dans les démocraties modernes
› Robert Kopp
- 152 | **LIVRES** – Mort et revanche de Vendredi
› Michel Delon
- 155 | **LIVRES** – Solstad
› Frédéric Verger
- 157 | **LIVRES** – Jacques Maritain, l'homme des bons offices
› Patrick Kéchichian
- 160 | **LIVRES** – Saint-Ex remet les gaz
› Stéphane Guégan
- 162 | **CINÉMA** – Dans l'Amérique périphérique
› Richard Millet
- 165 | **EXPOSITIONS** – Jean-Jacques Lequeu, la chair de la pierre
› Bertrand Raison
- 167 | **DISQUES** – Clavecin, belles voix et Berlioz
› Jean-Luc Macia

Les revues en revue

Notes de lecture

Éditorial

Décadences ?

Michel Houellebecq, icône et monstre sacré, est-il notre grand écrivain national de la décadence contemporaine ?

A priori oui. Mais Sébastien Lapaque s'interroge : « Dans le discours qu'il prononçait à l'occasion de la réception du prix Oswald-Spengler en novembre 2018, Michel Houellebecq a paru rejoindre l'idée de déclin, de déchéance, de décrépitude, voire de dégénérescence inéluctable de la civilisation occidentale. » Or, pour le romancier et essayiste, la tentation décadente hante les livres de Houellebecq, sans qu'il y cède. « Une grande partie de son œuvre s'éclaire comme un effort pour critiquer et liquider l'impitoyable monde moderne sans céder au nihilisme mou du relativisme européen. Face à la tentation de la décadence, Michel Houellebecq se pose comme Georges Bernanos face à la tentation du désespoir : il veut la traverser jusqu'au bout afin de s'en délivrer. » Et Sébastien Lapaque de conclure : « si son œuvre dissimule une théorie, une vision ferme et constante du monde et de la vie, c'est dans sa poésie qu'elle est cachée et qu'elle se trouve. »

Et c'est d'amour qu'il s'agit dans le dernier roman de Michel Houellebecq, *Sérotonine* (1). La possibilité de l'amour à laquelle le narrateur se dérobe. Ce dernier possède « une mystérieuse préférence pour l'enfermement, écrit Marin de Viry. Il a les stigmates psychologiques de l'époque. C'est une sorte de saint laïque : il n'imité pas les plaies du Christ sur son corps, mais reproduit la destruction psychique de

ses semblables dans sa dépression et le naufrage de sa volonté. Il est ce “minable” dont parle le Christ à la fin du récit : la vie ne cesse de lui donner des signes que l’amour existe, et il n’en tient pas compte ».

Peut-on imaginer Houellebecq heureux ?

Marin de Viry l’a fait dans une fiction plus vraie que nature sur le mariage de Michel H. avec Lysis Q. Irrésistible !

Sommes-nous décadents ?

L’exploitation littéraire, artistique et politique de la chute de l’Empire romain nourrit notre imaginaire collectif... depuis le sac de Rome en l’an 410 !

Cette saga de la décadence romaine est-elle un mythe dont s’empare chaque époque pour dénoncer l’esprit faisandé des temps, la mollesse des caractères, la médiocrité des élites ? Un pessimisme historique d’antimodernes qui broient inlassablement du noir depuis la révolution de 1789 et regrettent un âge d’or imaginaire ? Ou bien n’avons-nous pas totalement tort de voir dans l’avènement des crises morales, civiles, sociales, politiques contemporaines le crépuscule d’une époque ?

L’académicien Xavier Darcos sonde notre penchant décliniste contemporain à la lumière des derniers soubresauts de l’Empire romain, sa décadence puis sa chute, dus à « un cercle vicieux d’instabilité politique, de crise de l’autorité, de tyrannie des minorités, d’invasion étrangère et de réduction des revenus fiscaux ». « Nous devons aussi à la mentalité latine la hantise de la guerre civile », écrit l’auteur du *Dictionnaire amoureux de la Rome antique* (2) : « Les Romains, comme tout le monde, détestaient le despotisme, qui a pour seul ressort la crainte des sujets. Mais, en même temps, ils préféraient une injustice à un désordre et ils redoutaient plus que tout la tyrannie des minorités ou des factions. Nous autres modernes, nous comprenons bien cette hantise, à l’heure des réseaux et des communautarismes, marginaux mais excités, vindicatifs et venimeux. »

Pour Michel Winock, « si ce mal de vivre *hic et nunc* est de tout temps, il ne se manifeste pas avec une égale intensité dans l’histoire. Les moments de grand changement civilisationnel s’y prêtent plus que d’autres. Ce fut le cas à la fin du XIX^e siècle ».

L'idéologie de la décadence a-t-elle une traduction politique? « Il est frappant de noter les correspondances entre le boulangisme des années 1880 et le national-populisme d'aujourd'hui, poursuit l'historien. La "restitution de la volonté populaire", le gouvernement direct par le plébiscite (le référendum), la mise au pas des "élites", le renvoi des étrangers, le protectionnisme, l'antisémitisme et/ou l'anti-islamisme, l'instauration d'un gouvernement fort... »

Robert Kopp, professeur à l'université de Bâle, observe *a contrario* de la pensée dominante que décadence et modernisme n'ont pas toujours été deux notions opposées : « dans la France des années 1830, ces deux notions, en apparence contradictoires, sont intimement liées. Et vers 1860, elles s'imbriquent l'une dans l'autre de façon exemplaire chez Charles Baudelaire, premier poète moderne, poète de cette modernité dont il a acclimaté le terme, mais aussi premier poète décadent. » En rupture avec le courant romantique, le style décadent est alors « une révolte contre la nature en faveur de l'art, voire de l'artificiel ».

Sommes-nous décadents aux yeux du reste du monde?

Le journaliste et essayiste Renaud Girard, spécialiste de géopolitique, s'interroge sur la façon dont « les puissances européennes semblent tétanisées face à l'hégémonisme de leur allié américain ». Hégémonie militaire, financière mais aussi juridique. Il évoque la façon dont pourrait évoluer la nature de leurs relations avec l'empire américain. Pour Renaud Girard, « l'Union européenne a les moyens de recouvrer son indépendance. Mais il lui faut du temps et, surtout, la volonté de ses nations constitutives. Les élites américaines ont du mal à comprendre que leur hégémonisme judiciaire et financier est contre-productif. Il l'est car il divise gravement les alliés par rapport au principal danger actuel : l'hégémonisme commercial chinois. »

Valérie Toranian

1. Michel Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion, 2019.

2. Xavier Darcos, *Dictionnaire amoureux de la Rome antique*, Plon, 2011.

ÉVÉNEMENT
LA TERRE, L'AMOUR, LE CHRIST :
MICHEL HOUELLEBECQ
MONTE AU FRONT

- 8 | Michel Houellebecq au
temps du désespoir
› **Sébastien Lapaque**
- 14 | Lettre à
Michel Houellebecq à
propos de *Sérotonine*
› **Marin de Viry**
- 19 | Le mariage de Michel H.
et Lysis Q.
› **Marin de Viry**

MICHEL HOUELLEBECQ AU TEMPS DU DÉSESPOIR

› Sébastien Lapaque

« Décadence. C'est un mot bien commode à l'usage des pédagogues ignorants, mot vague derrière lequel s'abritent notre paresse et notre incuriosité de la loi.

Pourquoi donc toujours la joie ? Pour vous divertir, peut-être. Pourquoi la tristesse n'aurait-elle pas sa beauté ? Et l'horreur aussi ? Et tout ? Et n'importe quoi ? »

Charles Baudelaire

L'œuvre de Michel Houellebecq est souvent associée à l'idée de décadence. Il est vrai qu'il est entré dans la carrière littéraire avec un étrange petit livre consacré à Howard Phillips Lovecraft, un auteur américain de récits fantastiques mâtinés de science-fiction qui affichait une méfiance profonde à l'égard du genre humain et d'une humanité dégénérée par le métissage (1). La correspondance de Lovecraft témoigne d'une angoisse raciale que certains ont assimilé à du racisme. *L'Appel de Cthulhu* (1928), son roman le plus fameux, met en scène des individus appartenant à « une espèce bâtarde, vile, et mentalement aberrante ». On reconnaît l'idée de décadence, fondée sur une analogie entre l'évolution des civilisations et celle des êtres vivants – hommes, animaux et plantes, destinés à naître, à grandir puis à mourir.

En 1883, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, Paul Bourget expliquait que la société « entre en décadence aussitôt que la vie individuelle s'est exagérée sous l'influence du bien-être acquis et de l'hérédité » (2). Il envisageait le corps social comme un organisme vivant en état de putréfaction. Un an plus tard, Joris-Karl Huysmans publiait *À rebours*, un roman mettant en scène Jean des Esseintes, un aristocrate décadent heureux d'assister à « la fin d'un monde », pour reprendre le titre d'un livre d'Édouard Drumont publié en 1889 : « La noblesse décomposée était morte ; l'aristocratie avait versé dans l'imbécillité ou dans l'ordure ! Elle s'éteignait dans le gâtisme de ses descendants, dont les facultés baissaient à chaque génération. »

Michel Houellebecq connaît bien toute cette littérature fin de siècle, ces écrivains hantés par la volupté et la mort, à la fois sceptiques et fascinés par le mystère chrétien de l'Incarnation auquel ils n'arrivaient plus à croire. En 1991, il a présenté un choix de poèmes de Remy de Gourmont, cadet de Paul Bourget et de Joris-Karl Huysmans, dans une anthologie intitulée « L'odeur des jacinthes » (3). Et François, le personnage central de *Soumission*, est un spécialiste de l'œuvre de Huysmans.

Sébastien Lapaque est romancier, essayiste et critique au *Figaro littéraire*. Il collabore également au *Monde diplomatique*. Son recueil *Mythologie française* (Actes Sud, 2002) a été récompensé du prix Goncourt de la nouvelle. Dernier ouvrage publié : *Sermon de saint Thomas d'Aquin aux enfants et aux robots* (Stock, 2018).

› slapaque@gmail.com

Compromis par les visions racialistes et biologiques du nazisme, l'organicisme Belle Époque tel que le professait Paul Bourget est disqualifié depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. À la mode à l'époque de Lovecraft, il est violemment réprimé de nos jours – en juillet 2018, les députés français ont ainsi supprimé le mot « race » et interdit toute « distinction de sexe » dans la Constitution de la V^e République.

C'est probablement en tant qu'ingénieur agronome que Michel Houellebecq s'est intéressé à ce rapprochement dangereux des phénomènes politiques et des processus biologiques. Mais la fascination, chez lui, rivalise toujours avec la répulsion. Si une approche positiviste du réel, fondée sur les sciences physiques et naturelles, lui paraît idéalement susceptible de résoudre beaucoup de problèmes, le poète, en

contact avec toutes les couleurs de l'univers, sait qu'elle ne résiste pas à l'épreuve des faits. Témoin de la lutte de la science et de la beauté, il parie sur la victoire de cette dernière et plus largement de ce que William Blake a nommé *the peaceful arts*, les arts paisibles (4). Chez Gourmont, qui réfutait l'idée trop facile de décadence et l'accusation de décadentisme adressée à certains poètes symbolistes, il admire la critique de « la religion moderne du progrès, de l'hygiène et de la raison » (5).

À la perfection d'une équation mathématique, Michel Houellebecq préfère de toute évidence la bouleversante présence de la musique :

« Bénédiction de l'aube, joie simple offerte à tous,
Nos membres engourdis frissonnaient de bonheur
Et je posais ma main à plat contre ton cœur. (6) »

Ce qui ne l'empêche pas de brouiller les pistes – « Le ciel n'éclaire plus que des ruines », « Que tout ce qui luit soit détruit » (7) – ni d'exaspérer les imbéciles en magnifiant l'apocalypse scientiste – notamment dans *Les Particules élémentaires*, un livre dont il m'a assuré qu'il marquait une transition « définitive » vers le bouddhisme. Ce que je n'ai jamais cru.

Autant qu'à l'idée de décadence, on observe chez Michel Houellebecq un sentiment profondément rétif au pessimisme absolu des religions orientales malgré son admiration pour Arthur Schopenhauer. Les commentaires qui accompagnent le récit imaginaire de son propre enterrement, dans *La Carte et le territoire*, sont sans ambiguïté (8). Avec Chesterton, l'écrivain refuse « l'idée effrayante qu'un homme n'a pas de destinée individuelle, qu'accomplir une tâche exacte dans sa tribu ou sa ruche est sa seule vocation terrestre » (9). Mieux encore : toute sa poésie prouve qu'il sait que « l'idée de personnalité est la gloire de l'univers et non sa part honteuse » (10).

Dans *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, publié la même année que *Rester vivant* (11), l'ancien élève de l'Institut national agronomique Paris-Grignon a pourtant forcé dans l'épouvante en célébrant les phobies de l'écrivain américain.

« On aperçoit bien pourquoi la lecture de Lovecraft constitue un paradoxal réconfort pour les âmes lasses de la vie. On peut en fait la conseiller à tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, en viennent à éprouver une véritable *aversion* pour la vie sous toutes ses formes. L'ébranlement nerveux provoqué par une première lecture est, dans certains cas, considérable. On sourit tout seul, on se met à fredonner des airs d'opérette. Le regard sur l'existence, en résumé, se modifie. (12) »

Biographe de Howard Phillips Lovecraft, Lyon Sprague de Camp a rapporté que l'auteur de *Celui qui chuchotait dans les ténèbres* aimait choquer les personnes qu'il considérait comme lui étant intellectuellement inférieures (13). Qu'il s'agisse de décadence, de religion ou de démocratie, cette volonté de généraliser l'inquiétude dans les têtes de linotte est un trait constant de l'humeur littéraire houellebecquienne. On se souvient de la bombe qui a lancé *Plateforme* :

« Chaque fois que j'apprenais qu'un terroriste palestinien, ou un enfant palestinien, ou une femme enceinte palestinienne avait été abattu par balles dans la bande de Gaza, j'éprouvais un tressaillement d'enthousiasme à la pensée qu'il y avait un musulman de moins. (14) »

En se rendant à Bruxelles, le vendredi 19 octobre 2018, pour y recevoir le prix Oswald-Spengler, l'auteur de *Soumission* n'a pas arrangé son cas. Né à Blankenburg, dans l'ancien duché de Brunswick, le 29 mai 1880, mort à Munich le 8 mai 1936, Oswald Spengler est un auteur que presque personne n'a lu, mais dont tout le monde parle. Philosophe, figure de proue de la révolution conservatrice allemande, il est l'auteur d'un maître livre, *Le Déclin de l'Occident*, que l'on trouve difficilement en français. Qui s'en plaint ? Dans l'obscurité des temps où nous sommes, les vigilants ne se sentent pas nécessairement obligés d'avoir lu un écrivain pour parler de lui – Michel Houellebecq est bien placé pour le savoir. Qui donc, parmi les bavards qui évoquent la décadence à son

propos, a remarqué qu'il avait publié en 1999 un quatrième volume de poésie intitulé « Renaissance » – soit l'exact inverse de *Décadence*? Les raconteurs de Michel Houellebecq publient beaucoup de choses, ils semblent connaître les chiffres de vente de ses livres, ses émoluments chez Flammarion et sa vie privée dans les moindres détails, mais ils ne prêtent pas à son travail l'attention qu'il mérite. Si c'était le cas, ils sauraient que si son œuvre dissimule une théorie, une vision ferme et constante du monde et de la vie, c'est dans sa poésie qu'elle est cachée et qu'elle se trouve.

Dans ses romans aux multiples énergies de sens, il fait entendre plusieurs voix. Les personnages qui théorisent et prophétisent ne sont pas nécessairement des doubles, à l'exception peut-être du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*. Dans *Les Particules élémentaires*, *Plateforme* et *La Possibilité d'une île*, un certain nombre de personnages lui ressemblent, mais on aurait tort d'en faire ses porte-parole.

Dans *Les Particules élémentaires*, notamment, plusieurs de ses créations sont accessibles à l'idée de décadence. Avec Oswald Spengler, ils rêvent de concilier les sentiments romantiques et le progrès technique. Pour échapper à la tentation du désespoir, ils adhèrent à la technologie comme à une religion de substitution.

Dans le discours qu'il prononçait à l'occasion de la réception du prix Oswald-Spengler, Michel Houellebecq a paru rejoindre l'idée de déclin, de déchéance, de décrépitude, voire de dégénérescence inéluctable de la civilisation occidentale.

« Si je considère l'état de l'Occident du point de vue des deux critères que mon histoire intellectuelle m'a amené à considérer comme fondamentaux – la démographie et la religion –, il est évident que j'aboutis à des conclusions exactement identiques à celles de Spengler : l'Occident est dans un état de déclin très avancé. (15) »

Mais Michel Houellebecq est passé depuis longtemps maître dans l'art du contre-pied. Dans la dernière partie de son discours de Bruxelles, il retourne son argumentaire, refusant de se soumettre à

l'« Histoire » au sens où l'entendaient Hegel et Marx. Une grande partie de son œuvre s'éclaire ainsi comme un effort pour critiquer et liquider l'impitoyable monde moderne sans céder au nihilisme mou du relativisme européen. Face à la tentation de la décadence, Michel Houellebecq se pose comme Georges Bernanos face à la tentation du désespoir : il veut la traverser jusqu'au bout afin de s'en délivrer (16). « L'origine de mon incertitude, c'est que les faits, quand on les examine de près, sont étranges. » L'histoire des hommes nous prouve que la baisse de la démographie ou l'effacement d'une religion ne sont pas nécessairement amenés à durer toujours. Ni la natalité en berne ni le christianisme en miettes ne nous privent de la responsabilité de l'avenir. Tout va mal ? Un poète nous parle.

« Hélas, j'aime passionnément, et depuis toujours, ces moments où plus rien ne fonctionne. Ces états de désarticulation du système global, qui laissent présager un destin plutôt qu'un instant, qui laisse entrevoir une éternité par ailleurs niée. (17) »

Retrouvée l'éternité, la vie peut recommencer.

1. Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, Éditions du Rocher, coll. « Les infréquentables », 1991.
2. Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine, études littéraires*, Gallimard, coll. « Tel », 1993.
3. Remy de Gourmont, *L'Odeur des jacinthes*, choix et présentation de Michel Houellebecq, La Différence, coll. « Orphée », 1991.
4. Cf. William Blake, *Les Augures d'innocence* : « Si la charrue s'orne d'or et de gemmes, / L'envie s'inclinera devant les arts paisibles ».
5. Remy de Gourmont, *op. cit.*, p. 13.
6. Michel Houellebecq, *Renaissance*, Flammarion, 1999, p. 105.
7. *Idem*, p. 12 et p. 87.
8. Michel Houellebecq, *La Carte et le territoire*, Flammarion, 2010, p. 318-320.
9. G.K. Chesterton, *William Blake*, traduit par Lionel Leforestier, Gallimard, 2011, p. 163.
10. *Idem*, p. 167.
11. Michel Houellebecq, *Rester vivant, méthode*, La Différence, 1991.
12. Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, *op. cit.*, p. 17.
13. Lyon Sprague de Camp, *H.P. Lovecraft, le roman de sa vie*, traduit par Richard D. Nolane, Nouvelles Éditions Oswald, 1988.
14. Michel Houellebecq, *Plateforme*, Flammarion, 2001, p. 357.
15. *Valeurs actuelles*, 25 octobre 2018.
16. « L'espérance se conquiert. On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts et d'une longue patience. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. » Georges Bernanos, *La Liberté pour quoi faire ? in Essais et écrits de combats*, tome II, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 1262.
17. Michel Houellebecq, *Le Sens du combat*, Flammarion, 1996, p. 25.

LETTRE À MICHEL HOUELLEBECQ À PROPOS DE *SÉROTONINE*

› **Marin de Viry**

Cher Michel,
il y a trois choses dont j'aimerais parler après la lecture de *Sérotonine* (1) : de la critique littéraire en général, puis du destin de l'un des personnages du roman, Aymeric d'Harcourt, et enfin, mais plus discrètement, des femmes et du Christ.

« Après un tel livre, il ne reste plus à l'auteur qu'à choisir entre la bouche du pistolet ou les pieds de la croix », a dit Jules Barbey d'Aurevilly d'*À rebours* de Joris-Karl Huysmans. Cette phrase d'écrivain à écrivain me convainc d'abandonner définitivement toute idée de critique littéraire autonome, si je puis dire. À vrai dire, cela fait depuis *Extension* que j'ai envie de laisser choir cette activité, et je dois à vos romans une prise de conscience lente mais sûre, qui arrive à se formuler en résolution avec *Sérotonine*. Je parle de la conscience de l'inutilité congénitale, si je puis dire, de la critique littéraire. Au fond, même si la comparaison avec le parasitisme est banale, elle est juste (« justement banale », dites-vous quelque part d'une opinion dans *Sérotonine*). Nous sommes d'accord, je crois : la seule habileté des critiques littéraires consiste à avoir trouvé, en gros de la fin du

XIX^e siècle au début du XXI^e, mais ça n'ira pas au-delà, les moyens de se faire payer. Quand c'était presque gratuit, c'était encore bien : Barbey est merveilleux, par exemple. Mais en gros de 1850 à 2010, beaucoup de gens ont réussi à distraire une part du budget de la nation ou un poste dans un journal au nom de cette idée que l'extension de la vie culturelle devait accompagner celle de l'économie, alors que dans la réalité, c'est le contraire qui se passait : la croissance économique a détruit la vie culturelle. Mais payer des enjoliveurs qui se proposaient de masquer cette catastrophe a semblé raisonnable aux puissances. La critique littéraire, à sa modeste place, a fait le *job*, certes loin derrière la publicité. C'est donc une activité subventionnée, quoique de plus en plus chichement, qui n'arriverait pas à vivre d'elle-même et moralement suspecte quand on atteint un certain niveau de conscience de ce que l'on fait. Le pacte entre la critique littéraire et les puissances de destruction de la société est clair : pendant que l'une fait croire que la littérature fait débat pour maintenir la fiction d'une vitalité de la culture, l'autre met en place des procédures de destruction massive de la liberté créatrice.

Marin de Viry est critique littéraire, enseignant en littérature à Sciences Po, directeur du développement de Positive Planet. Dernier ouvrage publié : *Un roi immédiatement* (Pierre-Guillaume de Roux, 2017).
 › marin.deviry@positiveplanet.ngo

C'est par ailleurs une activité intellectuellement ridicule dans son essence, en ce qu'elle n'arrive pas vraiment à justifier son existence par rapport aux lecteurs, pas plus que par rapport à la littérature. C'est une sorte d'*intermédiaire raté*. Au lecteur elle fait un sermon généralement médiocre qui trouble son impression de lecture personnelle, et aux auteurs elle n'apporte que des satisfactions ou des douleurs d'amour-propre, s'ils sont assez vains pour la lire.

La littérature – je veux dire la discussion sur la littérature – relève de l'intersubjectivité d'esprits éclairés, et ne doit pas être livrée à la grille de lecture d'abrutis qui pensent que Laurent Joffrin est un phare de la démocratie, que la femme est l'avenir de l'homme, que Daniel Cohn-Bendit a fait avancer les choses, enfin ce genre d'opinions, et qui tirent une espèce de gloriole autoérotique de la position qu'ils occupent, et dont ils usent (on pourra bientôt dire « usaient ») en tar-

tinant de morale et de goût personnel un malheureux texte qui n'avait pour ambition que d'être bon.

Je dis tout ça parce qu'il est évident que *Sérotonine* est un grand livre, que sa fin est magnifique, et du coup sa réception critique me fatigue d'avance. Je voudrais pouvoir parler de réception pratique, et non critique. Un bon roman est certes une mauvaise nouvelle, mais c'est aussi une proposition de vie nouvelle. Je sais, ce propos fait un peu privilégié rassis ne se sentant pas la responsabilité de justifier ses opinions, allant de déclarations de principes altiers en remarques aigres sur la baisse du niveau. Mais je suis cohérent : je démissionne. La critique n'a aucun intérêt, c'est l'impression de lecture et la puissance de cette impression – aux conséquences éventuellement concrètes – qui comptent.

Ce dernier développement m'amène naturellement à Aymeric d'Harcourt. Là, j'ai des trucs concrets à dire. Aymeric d'Harcourt est un des personnages importants : c'est le seul ami du narrateur, dont il a partagé la chambre à l'Agro. À 20 ans et quelques, regard clair, caractère franc, passion intacte, avenir ouvert, il décide de reprendre l'exploitation agricole autour du château ancestral (enfin presque mais peu importe), se marie avec une Faucigny-Lucinge (dont les terres commençaient aux Gets, à la limite de l'actuel domaine des Portes du Soleil), versaillaise mais pas trop, et entame une descente aux enfers économiques qui le mènera, au milieu de ses camarades syndicalistes paysans acculés à la faillite par le cours du lait, à tirer sur des CRS au fusil d'assaut et à se suicider dans la foulée. Un peu avant qu'il décide d'en finir, le narrateur, qui se prénomme Florent-Claude et qui en souffre logiquement, essaie de proposer à Aymeric de refaire sa vie après que sa femme l'a quitté pour un pianiste anglais, emmenant ses deux filles à Londres, et le laissant choir avec ses vaches, ses principes, son boulot de chien qu'il aime pourtant, et son désespoir de père. Il lui dit en substance : « Écoute, ta femme était une pétasse faite pour s'épanouir dans les relations publiques d'un couturier japonais, ça devait foirer. Tu dois régénérer la race en épousant une sublime roturière lettonne qui bossera du matin au soir et t'accordera en sus des privautés qui te feront partir au boulot en

sifflotant ; ou alors tu arrêtes l'exploitation familiale et tu fais comme ton père : tu bois des coups au Jockey Club. » « Le roi fait la bergère reine », comme on disait dans l'Ancien Régime, et ce ne serait pas la première fois que les vieilles lignées se rafraîchiraient le sang avec de robustes « bergerettes ». Aymeric n'y croit pas, et il en finit avec la vie. Certes, il en finit noblement. Mais quelque chose ne va pas. Aymeric, en bon féodal, aurait dû avoir une stratégie dynastique qui aurait dépassé sa personne. Mourir, pourquoi pas, surtout dans la noblesse d'épée, mais mourir en laissant une situation propre sur le plan des intérêts de sa lignée, et de l'édification de la civilisation de l'amour. Il faudrait mourir *pour*, pas mourir *de*. C'est ça, ce qui ne va plus dans ce monde : l'amour n'est pas aimé, donc le sacrifice est vain, donc on meurt pour rien.

Les femmes et le Christ, enfin. Je les mets ensemble volontairement, car je trouve un discret caractère marial à ce roman (la Vierge de Rocamadour a fonctionné, cette fois). Quelques femmes jalonnent la vie du narrateur, qui finit seul, épais, alcoolique, dépressif. L'une d'entre elle, Camille, aurait pu faire son bonheur ; mais voilà, il la trompe une fois avec une collègue eurocrate toute noire, elle le voit, et s'enfuit. Il la retrouve quelques années plus tard sans se dévoiler, il l'espionne, elle a un enfant qu'elle élève seule, et il fait le choix de partir car l'enfant l'a remplacé, pense-t-il. Vu du lecteur, muni de son expérience de ces choses, aucune des femmes de la vie de Florent-Claude n'est irrattrapable. Or, à part sa concubine japonaise qui fait son entrée en premier, une fille vraiment odieuse, qui ne mérite pas d'être rattrapée, Kate et Camille méritent de l'être et pouvaient l'être : il aurait suffi d'un peu de doigté, d'un zeste d'humilité, et d'un courage tout à fait moyen. Mais là aussi quelque chose ne va pas : le narrateur ne peut pas rattraper le coup. Il a une mystérieuse préférence pour l'enfermement. Il a les stigmates psychologiques de l'époque. C'est une sorte de saint laïque : il n'imité pas les plaies du Christ sur son corps, mais reproduit la destruction psychique de ses semblables dans sa dépression et le naufrage de sa volonté. Il est ce « minable » dont parle le Christ à la fin du récit : la vie ne cesse de lui donner des signes que l'amour existe, et il n'en

tient pas compte. Sauver les hommes, c'est leur donner un signe gigantesque, ineffaçable, qui les rend capables d'aimer. Si le Christ décide de se sacrifier lui-même, c'est pour mettre une lumière définitive dans le cerveau des hommes sur la valeur de l'amour. Parmi les hommes, l'Occidental du XXI^e siècle fait partie des intelligences les plus épaisses, des consciences les plus rétives au bonheur, des caractères les plus récalcitrants à interpréter ce signe que l'histoire ait connus. Rester vivant, c'est vouloir avoir raison d'eux. Je regrette profondément la mort d'Aymeric d'Harcourt, qui avait sa place dans ce combat.

1. Michel Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion, 2019.

LE MARIAGE DE MICHEL H. ET LYSIS Q.

› **Marin de Viry**

Frédéric agite les bras, debout sur une table de terrasse. Je n'ai pas de raison de m'en étonner car Frédéric, dans la jungle urbaine, cherche toujours un promontoire d'où il peut toiser ses contemporains et faire de grands gestes. Tout est bon : bidon, escalier, tabouret, caisse de Gruaud Larose. Souvent, il grimpe sur un point haut, agite sa silhouette de cormoran, et développe un thème : par exemple, il enjoint à la foule de laisser choir son employeur pour jouir de l'existence, il prêche l'abandon de leur légitime épouse pour embrasser une vie plus vaste dans laquelle découvrir l'amour, ou encore il enjoint aux passants de s'éloigner de tous les obstacles sociaux qui prétendent se dresser contre l'exultation de leurs sens. C'est la modalité particulière de la présence au monde de Frédéric qui veut ça. Il me fait signe de me dépêcher de le rejoindre, avec plus d'exaltation et d'amplitude des bras que d'habitude. J'ai le sentiment d'une impatience et d'un enjeu particuliers. Je distingue un nuage de fumée qui s'arrête sous ses tibias. Quand un serveur qui passe dissipe la fumée en déplaçant de l'air, j'aperçois le buste marmoréen de Michel entre les pieds et les rotules de Frédéric. Tout est normal : j'avais rendez-vous avec Frédéric et Michel.

Au moment où j'arrive à leur hauteur, Frédéric retombe sur sa chaise un peu comme Zorro sur le dos de son cheval quand il saute d'un toit, poursuivi par des spadassins à la solde d'un despote corrompu et cruel. Il a l'air d'avoir fait un bon coup, qu'il n'a plus qu'à terminer en tirant des coups de feu en l'air pour justifier une réputation de galopin magnifique. Je n'ai pas le temps de laisser s'épanouir ma sympathie en d'élégantes et chaleureuses formules adressées à mes deux amis, comme j'en avais l'intention, car Frédéric crache le morceau : « Marin, tu sais quoi ? Non mais oh, tu sais quoi ? Non mais oh, Michel va se marier ! »

Marin de Viry est critique littéraire, enseignant en littérature à Sciences Po, directeur du développement de Positive Planet. Dernier ouvrage publié : *Un roi immédiatement* (Pierre-Guillaume de Roux, 2017).
 › marin.deviry@positiveplanet.ngo

Michel a l'air discrètement transfiguré, calmement déterminé, à son affaire. Il est ramassé, les coudes sur la table, les épaules un peu en avant comme quelqu'un qui s'apprête à débattre mais qui resterait silencieux. Et il semble trouver normal que ce soit Frédéric qui annonce son mariage, car au fond cela fait déjà longtemps qu'il ne s'appartient plus tout à fait, un peu comme un monarque constitutionnel. Tout ce qu'il peut faire, c'est tenter de contrôler qui va parler à sa place, sans jamais renoncer à dire le dernier mot. Et c'est d'un air à la fois naturel et sérieux qu'il confirme : « Mmmmm oui, en effet, j'ai décidé de me marier. »

Buckingham a émis un communiqué. C'est parti.

Dans ces moments-là, quand toute l'attention se focalise sur un sujet important et immédiat, on commande plus vite l'assiette de charcuteries et la bouteille de chablis, avec plus d'autorité, d'exactitude. On n'oublie pas de demander des cornichons ni de spécifier la température du chablis, d'un ton sans réplique. Et la commande arrive immédiatement, car le personnel est entraîné par l'esprit de sérieux de ses clients, concentrés sur leur objet.

Je fabrique et distribue des tartines de rillettes et Michel, le regard à la fois délavé et sûr, est dans l'effusion qui suit l'annonce des grandes résolutions. En cinq minutes, je connais l'essentiel : pourquoi, et avec qui Michel se marie-t-il. C'est l'accidentel qui manque un peu à sa description : le quand et le comment sont dans le flou. C'est là qu'il a besoin de nous, d'autant plus que son agenda dans les prochains mois

ressemble à un carambolage comi-tragique sur l'autoroute des vacances. Instantanément, nous nous proposons de nous emparer de la dimension sociale, spatiale, et temporelle de son mariage. Frédéric et moi, en tant que numéros X et Y (les vrais numéros sont tenus secrets) de la secte des Adorateurs de Michel, et en raison des compétences pratiques et sociales que le futur marié nous prête, nous formons instantanément la direction d'un projet secret: « Michel Wedding Planning ».

À ce stade, il convient de rappeler que Frédéric et moi-même avons des compétences entrepreneuriales avérées. Pendant le dialogue qui suit, Michel va boire et manger, et manifester un étonnement amusé, dans lequel pointe toutefois un léger agacement.

MARIN – Ce mariage, c'est un *business case* complètement contemporain.

FRÉDÉRIC – T'as raison, il faut le prendre comme un *run* de projet agile: on se *focus* sur un *livrable* client tout en dessinant la cible fonctionnelle du suivant.

MARIN – Avec une intensité particulière dans l'interaction *real time* pour tirer le meilleur parti de la fertilisation croisée.

FRÉDÉRIC – Sans oublier de resserrer les intervalles de *milestones* de validation par rapport à ce qu'on ferait dans un projet plus *stretch*.

MARIN – Tout en gardant un *team spirit* de *matcher* parce qu'on va être en mode *retro-engineering* calé sur un atterrissage *speed*.

FRÉDÉRIC – Compte tenu de nos *skillsets* respectifs et de la *deadline*, tu prends la dimension métaphysique de ce mariage et moi le volet physique. En gros je m'occupe de la bouffe, de la teuf, du lieu, je serre le kiki des fournisseurs, j'enfume la presse et toi tu m'admires. Faut qu'on reste alignés tout en étant en flux tendu. Mais je t'affine le *brief* en *call* demain matin.

MARIN – Attends juste, attends, attends, dis-moi un truc: nous sommes bien ensemble tous les trois, Michel va bien se marier et on va bien lui donner un coup de main?

FRÉDÉRIC – Ne panique pas, Marin.

MARIN – Non mais c'est juste que je veux savoir si c'est vrai.

FRÉDÉRIC – C'est plutôt plus vrai que le reste, mais de peu.

MARIN – Ça va être chaud.

Silence.

Pendant le silence, quelque chose comme un casting se met en place naturellement. L'inspiration, la tendance, la programmation ultime, l'horizon eschatologique, les messages cryptiques à décoder d'urgence, les décisions lourdes viendront du marié. L'efficacité opérationnelle solidement ancrée sur un sens du *happening* viendra de Frédéric. Le type qui regarde passer le train en produisant des commentaires décalés qui agacent un peu tout le monde, ça va être moi. Je sens bien, le rôle. Déjà j'avais pris le mariage de Frédéric un peu de biais, gauchement : j'avais écrit un discours, mais commis l'erreur de le faire lire préalablement à mes féroces amis germanoprats, qui m'avaient bourré de complexes. Naturellement, je n'ai jamais trouvé le bon moment pour le prononcer pendant le mariage.

Toutefois, dans les circonstances extrêmes, il semblerait que les types un peu désinvoltes et inadaptés dans mon genre trouvent des ressources insoupçonnées. Enfin, on voit ça dans des romans d'édification, on l'entend de psychologues foireux et d'historiens frelatés. Dans la réalité, Frédéric n'a cessé de faire la course en tête et a même creusé l'écart. Ça n'est pas que je ne me sois pas agité. C'est que mon entropie était digne d'un organisme condamné à la disparition par les lois de l'évolution.

Michel part en vacances en passant par la rue Bobillot. Frédéric me fait un *brief* martial, d'où il ressort que c'est au cœur de l'été et dans le plus profond secret que nous réussirons ou nous échouons. Ce n'est pas que je n'avais pas réalisé. C'est que c'est Frédéric qui le dit le premier.

Au fond, un mariage, une fois le couple d'accord pour se marier, c'est assez simple sur le plan de la conception opérationnelle. Un peu comme un plan de bataille, ça se résume en quelques phrases : on tient les hauteurs, on enfonce l'aile gauche, on bloque la contre-attaque. On choisit

un bistrot, on fait une *playlist*, on invite des gens. C'est dans les détails que ça cartonne vraiment, un peu comme à la guerre. Reprendre le fort, comme vous y allez, mon général ! Va falloir étudier ça en détail. Par exemple, pour la question de l'entrée, du plat, du rapport entre le plat et l'entrée, du rapport du tout avec les amuse-bouches, et de l'ensemble avec les boissons, on en est bien à 200 mails, d'après mon logiciel Outlook. Parfois, les communications étant coupées avec Michel, Frédéric et moi restions sous la canicule avec des questions angoissantes : il a dit homard à l'américaine ou Thermidor ? Frédéric avait compris à l'américaine, moi Thermidor. Michel, hiératique et amoureux, ne tranchait pas. Le choix avait des conséquences en chaîne : rétroactives, sur l'entrée, et sur les liquides, pour une sombre histoire de tanin qui piquait la langue dans un cas et sublimait le homard dans l'autre.

Sans compter les tests avec le restaurant choisi, moments carrément gais mais chronophages. Sans compter la coordination fine entre moi qui causait corton-charlemagne avec le sommelier tandis que Frédéric poussait les feux du côté du Gruaud Larose avec le chef. On explorait des pistes et on faisait la synthèse. Et les *bodyguards*, alors ? C'est qu'il est célèbre, Michel, et ses invités ne le sont pas moins. Je me suis mis en quête d'un contact à la *Serbian connexion* pour qu'un commando de petits gars des Balkans brise les téléobjectifs et les jambes des paparazzis sur les toits environnants. Finalement, un vrai flic a supervisé la question, ça valait mieux.

Bref, c'était un peu le bordel parce qu'au fond je pensais trop et Frédéric courait comme un dératé. Il y a même eu un bruit de craquement dans la *dream team*. Une nuit, j'ai fait le rêve que Frédéric, en col Mao et avec un nœud rose dans les cheveux, me disait d'une voix neutre et tragique à la fois : « Tu as échoué, numéro Y » et que j'étais plongé dans une piscine de Ruinart où des homards Thermidor me dévoraient. Du coup, j'envoie un Whatsapp à Frédéric.

MARIN – Mon salaud, j'ai réussi en deux mois à régler la question de la couleur des serviettes alors que toi tu as réglé en quinze jours les entrées, les plats, les desserts, le champagne, les vins, et la *playlist* pour le karaoké. Mais

je sais que tu vas partir en vacances et je vais en profiter pour recoller et te doubler.

FRÉDÉRIC – Je te briserai.

MARIN – Je vais me plaindre publiquement : tu dis du bien de mes livres et tu es un excellent camarade, c'est donc que tu es un pervers narcissique.

FRÉDÉRIC – Tiens, ça, c'est l'attitude de BIP BIP. Que devient BIP BIP au fait ?

MARIN – Attends je *checke*... Ah, il est aux Hespérides de Guéret... Il ingère de la Maïzena à la pipette... À 47 ans, c'est un peu tôt... Bon, ben, je vais arrêter de te menacer, ça ne réussit pas aux gens.

Tout fut prêt pour le jour J.

Toujours militaires et précis, Frédéric et moi avions rendez-vous pour prendre un Uber ensemble devant son hôtel. J'y arrive à l'heure, en fait. La charmante épouse de Frédéric ayant décidé de prendre un bain au lait d'ânesse qui durait, je prends un Uber tout seul, j'en saute arrivé à la mairie, j'embrasse Michel et Lysis, sa future femme, en grande tenue ; Lysis a le calme des grandes résolutions enrobé de rose pâle. Avec Michel, on compare nos jaquettes, on se marre un peu, on fait durer, l'émotion gagne, et Frédéric arrive à la bourre comme toujours.

À la mairie, rien que de très normal, youyous, tout le monde pleure, une femme italienne me demande si elle peut s'asseoir à côté de moi au premier rang et j'entends des mandolines quand elle me parle, je lui dis : « Ben puisque vous êtes quand même la femme d'un président de la République, c'est gentil de me demander mais je me vois mal faire autre chose qu'un baisemain et vous avancer un fauteuil. » Frédéric et moi devons aller signer un papier qui dit que Michel et Lysis se sont bien mariés mais comme le maire se plante, on nous demande de le faire avant qu'ils aient dit oui, ce qui fait que nous aurions pu les marier de force, ou commettre un faux témoignage pendant une minute, si un employé municipal à moustaches n'avait rappelé au maire que les témoins témoignent, et donc qu'il faut qu'il y ait quelque chose dont témoigner. Ce sont les humbles qui sauvent la loi.

Et voilà. Consentement. Puissances de l'invisible. Symboles de la République. Union. Il n'y a rien à penser, tout est dans le « oui » des mariés.

Au restaurant, les invités boivent du champagne et écoutent d'abord le discours de Frédéric.

« IL FAUT IMAGINER HOUELLEBECQ HEUREUX », crie Frédéric debout sur la table, sous le lustre de la salle à manger.

« Hum. En tant que *wedding planner*, je possède une certaine expertise dans le domaine du mariage, dont je voudrais faire profiter les époux. J'espère prononcer un discours utile et qui évite les éternelles photographies gênantes, anecdotes salaces et récits de l'enterrement de la vie de garçon à base de vomi et d'*escort girls*. Laissons cela à Marin de Viry.

Chère Lysis,

il est vrai que c'était une drôle d'idée que de demander à l'auteur de *L'Amour dure trois ans* d'être témoin de votre mariage. Voilà une démarche paradoxale, typiquement schopenhauerienne, qui ne surprend pas de la part de l'auteur français le plus pessimiste du XXI^e siècle. Je te rappelle que l'homme que tu viens d'épouser, Lysis, a écrit que "le monde est une souffrance déployée". Autant te dire que ça ne va pas être de la tarte tous les jours.

Je voudrais te rassurer, Lysis. Je suis avec Lara depuis huit ans. Le secret d'un mariage heureux est simple: il faut avoir divorcé deux fois avant. Michel s'est d'abord marié trop jeune, puis il s'est remarié trop vite: ces deux échecs lamentables ont fini par forger un mari idéal. Aujourd'hui, regarde-le: il est mûr pour le bonheur conjugal.

La première fois que je t'ai rencontrée, Lysis, Michel était atteint d'une conjonctivite et tu as eu pour lui un geste qui m'a touché, d'une délicatesse et d'une douceur infinie: sans rien dire, tu as pris un mouchoir pour essuyer ses larmes, tendrement. Quand j'ai

vu ce geste si émouvant, je me suis dit que tu avais compris que derrière l'écrivain sulfureux aux scandales spectaculaires se cachait avant tout un poète romantique et, disons-le tout net : un petit lapin trop mignon.

Cela dit, si je puis me permettre, il va te falloir accomplir toute une série d'autres gestes pour que votre mariage s'épanouisse dans la durée. Oui je vais parler de sexe, mais pas tout de suite.

D'abord, toujours avoir un cendrier à portée de la main. Comme chacun sait, Michel tient sa cigarette entre l'annulaire et le majeur. Et il a la manie de la laisser se consumer sur toute sa longueur (environ huit centimètres) au mépris des lois de la gravitation universelle. Ton rôle, en tant qu'épouse, sera de rattraper la cendre avant qu'elle ne jonche la moquette blanche de votre intérieur bourgeois ; cela demande une adresse digne d'une jongleuse du cirque Bouglione.

Autre conseil : cacher les bouteilles. En effet, s'il n'y a plus de pastis, Michel finit le gin, s'il n'y a plus de gin, il finit le Grand Marnier, s'il n'y a plus de Grand Marnier, il finit la vieille prune de Souillac, etc. Or ce qui est mauvais, ce n'est pas l'alcool, mais les mélanges. Et reconnaissons-le : un mari endormi par terre n'est pas au top du glamour.

Important, Lysis : essaie, dans la mesure du possible, d'empêcher Michel de reparler de l'islam dans les interviews. Si vous voulez avoir la paix, c'est franchement préférable. Par le passé, Michel a eu pas mal d'emmerdements avec ces gens-là. Ils sont un peu chafouins en ce moment. Oh, ça va, on est entre nous : à part Nelly, il n'y a presque pas de gauchistes à ce dîner, donc on peut plaisanter cinq minutes.

Venons-en au plus important : sexuellement, le mode d'emploi de Michel est fourni dans ses œuvres complètes, en particulier dans *Les Particules élémentaires*,

Plateforme et *Lanzarote*. Curieusement moins dans son titre pourtant le plus ouvertement porno : *Soumission*. *Grosso modo*, la sexualité de Michel, dans ses romans, a évolué de l'échangisme à la polygamie, en passant par le tourisme sexuel en Thaïlande et les vacances dans les Canaries avec des lesbiennes allemandes. Tu sais donc ce qu'il te reste à faire. Permets-moi de te dire que tu ne vas pas t'ennuyer, ma cocotte. C'est important car les magazines féminins disent que l'épanouissement orgasmique est vraiment le secret des couples qui durent. Chère Lysis, tu as métamorphosé Michel. La parka kaki a été remplacée par une jaquette et un chapeau melon, les hypermarchés Auchan par le restaurant Lapérouse... À ce train-là, l'an prochain Michel sera égérie LVMH dans *Vogue* en smoking cintré Hedi Slimane. Il a déjà été chanteur, acteur, réalisateur et prix Goncourt, mais *fashionista*-mannequin-influenceur sur Instagram sera probablement la prochaine étape. Tout cela, c'est grâce à toi. On en a tous rêvé, tu l'as fait et c'est ce miracle que nous célébrons ici ce soir. En vérité, le seul critère d'un mariage réussi, c'est la chance. Aujourd'hui 21 septembre 2018, c'est mon anniversaire, et tu m'as fait le plus beau des cadeaux. »

Tout le monde crie : « Frédéric on t'aimeuuuuuuuuuu. Michel président ! » Je me réfugie aux toilettes car ça va être bientôt à moi de prononcer mon discours, donc c'est le moment d'y échapper mais ma femme vient me chercher. Si vous avez secrètement besoin d'être sorti des toilettes où vous vous étiez réfugié pour échapper à votre destin, épousez une calviniste. Elle vous y trouvera et vous accomplirez votre destin.

Voilà.

« Mesdames mesdemoiselles messieurs, *whatever*,
À l'occasion de la préparation de ce mariage, nous
avons échangé 1237 mails, Frédéric, Michel et moi.

Ces mails étaient l'occasion pour Michel de donner des indications sur le but à atteindre, et de réagir aux initiatives de Frédéric, qui a tout fait ou presque. Je m'accuse au tribunal de la productivité de mon faible rendement. OK, il n'y a personne de productif dans cette salle, mais vous voyez ce que je veux dire, j'ai besoin de décharger ma conscience de mon inefficacité. Dans les derniers mails que nous avons échangés, Michel a souhaité, pour des raisons que je chercherai encore à comprendre sur mon lit de mort, que je développe deux points simples et précis dans ce petit discours : d'une part, le rapport entre l'Urssaf et le bonheur conjugal, et de l'autre, le rapport entre le cadeau qu'il a reçu de Teresa C. – une centaine d'assiettes en porcelaine – et le thème que je souhaite développer en rapport avec ces assiettes. Il m'a laissé l'association libre sur ce dernier point. C'est un *brief* facile, comme vous voyez. Je n'ai jamais écrit de discours de mariage, mais j'en ai entendu beaucoup. Je vous garantis que dans aucun l'Urssaf n'a été cité, et je ne crois pas non plus que le marié ait demandé que le discours fasse le lien entre les arts de la table et un thème au choix du témoin. C'est ce qui vous garantit l'originalité de mon discours, sinon son intérêt. Comme je n'ai pas eu le temps de le préparer, je ne sais pas trop ce que ça va donner dans deux minutes, mais en tout cas vous comprendrez que j'aie choisi de faire bref, hein ?

En vrai, ce n'était pas facile, mais quand j'ai failli flancher, avant de venir, la Sorbonne est venue à mon secours à travers Adélaïde Lefantassin, à qui j'avais confié mon désarroi face au discours à écrire, et qui m'a dit : "Marin, songe à la puissance libératrice de la contrainte". Je ne comprends pas vraiment, mais je trouve ça beau. Et puis ma femme m'a trouvé aux toilettes. Nous sommes sauvés par les femmes, Michel : ça fait un premier message.

Bon, ben, on va continuer avec l'Urssaf, hein ? Alors j'ai un peu réfléchi quand même, et finalement j'ai trouvé à l'arrache un facteur de cohérence entre l'Urssaf et le bonheur conjugal, en me penchant sur des détails pratiques. Il faut savoir que l'Urssaf envoie des courriers. Le rapport de ces courriers avec le bonheur conjugal est négatif, parce qu'on s'engueule à propos des courriers de l'Urssaf. C'est un peu comme le contenu du Frigidaire, en pire. Il faut donc mettre à la poubelle jaune les courriers de l'Urssaf sans les ouvrir.

Pour les assiettes de Teresa, j'ai trouvé aussi : à chaque fois que Michel et Lysis sortiront un plateau de charcuterie *hard discount* de leur Frigidaire conjugal, une assiette de Teresa le sublimerà. Ce rehaut, ce chic, ce supplément d'esthétique quotidien habillera vos jours.

Bon. Je fonce à l'essentiel : les qualités conjugales de Michel. J'ai beaucoup réfléchi, j'en vois deux.

La première, c'est le calme et la réflexion. À la question : "Veux-tu des carottes râpées, mon amour ?", Michel est capable de répondre quarante-huit heures plus tard.

La seconde, c'est la variété de son expression, si utile à la richesse de la vie de couple. Si on devait écrire un dictionnaire amoureux de Michel, il ne comprendrait qu'une seule entrée : la lettre M. Chère Lysis, il va vous falloir distinguer entre mille "m". Je prétends en maîtriser au moins deux :

Il y a le "mmmmmm" monotone et murmuré, qui est le signe d'une réflexion en cours.

Il y a le "MMMmmmm", avec une attaque aiguë qui retombe vite, qui est une réponse en soi.

Bref, le tableau futur est idyllique : une assiette de carottes râpées attendant depuis deux jours à côté d'un plateau de charcuterie sublimé par des assiettes magnifiques servant de décor quotidien à des échanges intellectuels puissants lardés de borborygmes, tandis qu'en fond de tableau une

pile d'enveloppes non décachetées de l'Urssaf attendra sur la console de l'entrée d'être jetées à la poubelle. Voilà le bonheur de notre temps, le contexte de votre amour. Longue vie, mille félicités, des baisers. »

Racllements de gorge et la bamboula commence.

Ici, seule une liste peut remettre un début d'ordre dans le bordel.

1. Dans la phase karaoké, on est obligé d'arracher le micro à David P., célèbre journaliste qui contracte une addiction violente et psychiatriquement qualifiable à cet exercice.

2. Célèbre pour la portée évangélique de sa littérature, l'écrivain Emmanuel C. cesse brutalement d'être profond et ne cherche plus qu'à imiter frénétiquement Claude François, Claudettes comprises, et ça ressemble un peu à un rite satanique pour débutants.

3. Un autre écrivain célèbre, Benoît D., m'envoie un SMS m'expliquant qu'il ne saurait incliner sa fierté à tenir le micro pour un karaoké, lui qui est connu pour ses positions altièrès et conservatrices, et qu'il part immédiatement rejoindre son chalet dans les Vosges en déplorant l'abaissement de la France. La réalité, c'est qu'il prend le micro, qu'il se prend pour Dalida, et qu'il est le dernier à partir.

4. Sur le *dance floor*, je sens que quelqu'un me déshabille en tirant sur ma jaquette. Je me retourne, et c'est François S., le célèbre agent de Michel, à qui je demande que me vaut cet honneur. Il me répond : « Tu me fais chaud, donc je te déshabille, OK ? »

5. Frédéric est debout sur la table et agite les bras, Michel a disparu et la boucle est bouclée. La seule différence avec le début de la boucle, c'est que Michel n'est pas parti seul.

DOSSIER SOMMES-NOUS DÉCADENTS ?

- | | |
|--|---|
| 32 Une parabole : la décadence
romaine
› Xavier Darcos | 65 L'Europe tétanisée face à
l'hégémonisme américain
› Renaud Girard |
| 43 Éternelle décadence
› Michel Winock | 77 Droite et décadence :
deux siècles de méditation
sur la chute
› Jérôme Besnard |
| 51 Décadence et modernité
› Robert Kopp | |
| 56 Décadence et utopie selon
William Morris
› Lucien d'Azaï | 82 Comment les jeunes ont-ils
perdu leur foi dans le
progrès ?
› Kévin Boucaud-Victoire |

UNE PARABOLE : LA DÉCADENCE ROMAINE

› **Xavier Darcos**

« Ce que j'appelle l'époque de la fin est cet âge qui se signale de ce que les deux sens du mot "fin", d'une part la fin comme arrêt, borne, clôture, conclusion, *consummatum est* et fin des fins, et d'autre part comme but, destination, résultat ou finalité, fusionnent indubitablement, se présentent comme inséparables. »

Philippe Muray (1)

Toute civilisation médite sur son destin, donc envisage son probable déclin, voire la fatalité de sa disparition. Comme le suggère ici Philippe Muray, finalité et finitude se confondent. À l'instar des individus, les États évoluent, vieillissent et dégénèrent avant de sombrer.

Réciproquement, le cycle de ces vies collectives, avec leur naissance et leur effondrement, aide chaque individu à prendre la mesure de sa propre caducité. Nous méditons sur les ruines, nous, encore bien vivants, en face de ces grandioses témoignages de la grandeur et de la décadence des réalités humaines, et nous nous sentons moins seuls. Voyez Elias Canetti, Prix Nobel en 1981, composant *Le Livre contre la mort* (2). Il y tente désespérément de saisir son trépas à venir, en le confrontant à l'universalité des fins dernières. Il juxtapose notes, fragments, aphorismes, anecdotes et citations, dans un livre déconstruit

et erratique, voire absurde, sans rien planifier, car la mort le harcèle d'une voix entêtante sans pour autant l'éclairer. La seule certitude, c'est qu'elle est à l'œuvre, qu'elle tараude. Elle aura le dernier mot. L'unique recours est d'en faire un exercice spirituel.

Ce *memento mori* est l'habituel viatique des stoïciens, des moralistes ou des croyants : « Vivez, hommes, vivez, mais si faut-il mourir. (3) » Mais il infiltre aussi toute historiographie : c'est le périssable – et non l'éternel – qui travaille la pensée historique depuis toujours. Car « une civilisation a la même fragilité qu'une vie », comme écrivait Paul Valéry – qui supposa à tort, dans sa célèbre formule de 1919 (4), que cette prise de conscience était l'apanage des débuts du XX^e siècle, sonné par la mondialisation d'une horreur mortifère qui frôla l'autodestruction. Toutes les civilisations, à toutes époques et en tous lieux, en eurent au moins l'intuition. Les Romains, que l'on présente trop souvent si peu enclins au doute, ressentaient cette nature transitoire des choses et s'interrogeaient sur leur devenir autant que sur leur passé. Même Tite-Live, dans la préface de son *Histoire de Rome*, se demande si l'accroissement continu d'une bourgade du Latium devenue en sept siècles la maîtresse du monde ne finira pas dans un effondrement général (5).

Xavier Darcos, membre de l'Académie française, est chancelier de l'Institut de France. Il fut ambassadeur et ministre (notamment de l'Éducation nationale, puis du Travail, des Relations sociales, de la Famille, de la Solidarité et de la Ville). Derniers ouvrages publiés : *Dictionnaire amoureux de l'école* (Plon, 2016) et *Virgile, notre vigie* (Fayard, 2017).
› xavier.darcos@orange.fr

Telle est l'humaine condition, collective ou singulière, selon la juste formule de Rainer Maria Rilke dans son *Livre de la pauvreté et de la mort* (6) : « Nous ne sommes que l'écorce, que la feuille / mais le fruit qui est au centre de tout / c'est la grande mort que chacun porte en soi. »

« Le corps de Rome en cendre est dévalé » (7)

En Occident, l'exemple le plus souvent sollicité, comme le montra Joachim du Bellay, est celui du monde antique gréco-latin. Son exploitation littéraire et artistique nourrit notre imaginaire collectif, depuis le retentissant sac de Rome en 410, figuré comme l'aboutisse-

ment d'un processus de lente faillite. D'emblée, cette seule chronologie révèle que la saga de la décadence romaine fonctionne comme un mythe. Car la chute de la cité romaine (ou de ce qu'il en restait) relève du symbolique : au début du V^e siècle, c'est Constantinople qui exerce le principal ascendant sur le monde méditerranéen ; et Rome n'est plus la capitale politique de l'Empire, même si elle se croit encore le centre du monde, entretenant les hauts faits de son histoire. Elle a survécu aux assauts de Gaulois, de Hannibal et de Spartacus. Elle a brisé ses villes rivales, rasé Carthage, imposé son mode de vie partout. Elle eut l'obsession constante de contenir le péril barbare, c'est-à-dire les peuples germaniques d'outre-Rhin et Danube. Mais, cette fois-ci, c'est de plus loin encore qu'une poussée s'exerce : les Huns, venus d'Asie, chassent devant eux les Wisigoths, qui doivent nomadiser vers l'ouest et le sud. Ces Wisigoths ont un statut de « fédérés » : ils ont accepté des traités qui en font des alliés militaires de l'Empire romain d'Orient.

En 378, ils font mouvement, ravagent les Balkans, se répandent partout. Débordé, Flavius Arcadius, l'empereur d'Orient, s'emploie à les faire dégager vers l'Italie. Leur avancée laisse partout le souvenir de brutes qui pillent, volent et violent. Enfin, après diverses tentatives avortées, Alaric, roi des Wisigoths, décide le blocus de Rome. Le 24 août 410, la ville affamée se rend. Le saccage général dure trois jours, sans que la ville soit incendiée. La population la plus habile ou la plus riche s'est enfuie et va émigrer en Afrique ou au Moyen-Orient. Les familles moins fortunées, qui n'ont pu s'échapper, se sont réfugiées dans les églises et les basiliques où les assaillants, eux-mêmes christianisés, n'entreront pas.

Le sac de Rome fut un épisode violent mais isolé. Alaric n'a pas établi son pouvoir sur l'Occident. Qu'importe. L'émoi en Europe fut énorme. Le mythe l'emporta. On y vit les funestes prémices de la fin du monde et chacun chercha des explications irrationnelles. La querelle prit rapidement un tour religieux. Tant que les dieux païens avaient été honorés, la ville avait prospéré : la doctrine chrétienne serait-elle responsable de cette chute ? Saint Augustin dut répondre à ces supputations dans *La Cité de Dieu*. Il retourna l'argument en dénonçant la lente débâcle morale des Romains. Il prétendit révéler

les voies de la Providence dans cette catastrophe. S'inscrivant dans la tradition moraliste latine, il observe ces expatriés, arrivant à Carthage, à peine traumatisés et déjà avides de mollesse et de jouissances :

« La postérité ne voudra sans doute pas le croire, mais des réfugiés qui avaient pu parvenir jusqu'à Carthage se déchaînaient à l'envi, tous les jours, au théâtre pour tel ou tel histrion. Quelle démenche ! Quoi, tous les peuples d'Orient pleurent votre désastre ; aux extrémités de l'univers les plus grandes villes sont plongées dans une affliction ou un deuil publics, et vous autres, vous vous préoccupez des théâtres... (8) »

Après Augustin, cet événement ne cessera d'alimenter la méditation sur la chute des civilisations et de servir de lieu commun à l'imaginaire collectif. Jérôme Ferrari l'a encore prouvé en 2012 avec son *Sermon sur la chute de Rome* : la Rome du V^e siècle est vouée à la même perte que l'univers étrié d'un bar dans un village corse du XXI^e, où les joueurs de cartes évoquent aussi la disparition de l'empire colonial français.

« Augustin le confirme en une phrase limpide et cruelle : "Le monde est comme un homme : il naît, il grandit et il meurt." Car, de la chute de Rome il faut d'abord tirer un enseignement sur l'effrayante fugacité des mondes dont l'épée d'Alaric vient alors d'apporter la preuve incontestable et brutale. Rome n'est donc ici que l'un des multiples noms portés par le monde... (9) »

Le déclin et ses motifs

Avant cette chute supposée, il y eut un déclin. Mais de quoi parle-t-on ? Regardons, par exemple, au musée d'Orsay, le tableau de Thomas Couture (le maître de Manet), *Les Romains de la décadence* (10).

Cette toile fut l'événement majeur du Salon de 1847 : elle représente des êtres avachis et repus de plaisirs charnels. Nous saisissons d'emblée que cette image propose un miroir à qui la regarde. Le peintre développe les poncifs d'un monde faisandé et alangui pour parler de son propre temps, en l'occurrence la monarchie de Juillet. Il cite Juvénal, qui vivait pourtant à l'apogée de l'Empire (11) : « Plus cruel que la guerre, le vice s'est abattu sur Rome et venge l'univers vaincu. » Ce cliché est un moyen de méditer sur l'histoire. Voilà pourquoi il a même son vocable spécifique et son article défini. On dit « la décadence », et tout le monde pense automatiquement au modèle de Rome. Le terme péjoratif de « Bas-Empire », couramment utilisé depuis le milieu du XVIII^e siècle (12), pour désigner la période romaine après le III^e siècle, illustra aussi ce phénomène d'appropriation mentale.

Les Latins eux-mêmes avaient entretenu cette parabole morale. Des esprits chagrins, comme Caton l'Ancien (13) ou Salluste (« Rome deviendra le cloaque du monde » (14)), ont très tôt dénoncé le luxe et le dérèglement des mœurs qui ne manqueraient pas d'affaiblir la vertu romaine ancestrale. Les historiens ont sollicité les figures mi-légendaires mi-réelles du passé pour les offrir en modèles d'abnégation et de frugalité, par contraste avec des contemporains amollis et corrompus. Sous l'empire, les poètes satiriques brosent le tableau d'une Rome devenue un lupanar : « Désormais, dans un repos sordide, nous n'aspirons qu'à deux choses, du pain et des jeux », *panem et circenses* (15). Dès qu'un débat moral agite les esprits, on proclame que les leçons des Anciens ont été oubliées. Quand les choses tournent mal, on en infère que le mal résulte d'une infraction à cette sorte de « loi des morts ». Sénèque, déprimé par les dérèglements néroniens, s'écrie : *periere mores* !, « les mœurs ont vécu ! ». Les premiers chrétiens ont expliqué l'avènement d'un ordre nouveau par cette faillite morale des païens, guidés par leurs seuls instincts : « des ventres », disait saint Augustin.

Montesquieu, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (16), gardera la même optique morale, jugeant que l'opulence et la débauche ont déstabilisé l'ordre social, entraînant des déséquilibres fatals. En deux cents pages, il dessine

(et idéalise) d'abord la genèse de l'empire de Rome sur l'univers. Il explique cet ascendant par un patriotisme qui ne connaît pas le doute ; par une opiniâtreté en vue de la victoire, sans laquelle aucune paix ne saurait être consentie ; par une politique habile de maintenance des coutumes locales, notamment religieuses ; par une extension progressive des droits accordés aux citoyens étrangers. Puis il liste les causes de la décadence et de la chute de Rome. On retrouve dans ce panorama les arguments usuels. Tous relèvent d'un fatal agrandissement de l'État, impotent à force de gigantisme : les guerres civiles succèdent aux tumultes populaires ; les conflits lointains éloignent les jeunes soldats de leur mode de vie et de l'esprit républicain ; la citoyenneté est accordée à des peuples allogènes et disparates ; la corruption est accentuée par le luxe ; les princes deviennent despotiques, cruels, imprévisibles et obligent des esprits libres à s'assujettir.

À la suite de Montesquieu, Edward Gibbon (17) analyse lui aussi la faillibilité de la condition humaine, dont le destin de Rome offre l'image. Il considère comme inévitable la dilution progressive des régimes politiques à prétention universelle. Il dénonce la corruption d'une société oisive, mêlée et gâtée, où le peuple ne se soucia plus que « de pain et de jeux ». Le style solennel et emphatique de Gibbon, qui semble imiter les auteurs antiques, fut très admiré des révolutionnaires comme des penseurs français du XIX^e, notamment de son traducteur François Guizot.

Certes, les commentateurs modernes sont moins convaincus par cette liste des causes obligées qui ont corrompu la grandeur romaine. Henri-Irénée Marrou (18), par exemple, dans *Décadence romaine ou Antiquité tardive ?* (1977), montra comment la période finale de l'Empire romain a permis un renouvellement dans les domaines spirituel, politique et artistique, la persistance des modèles romains classiques, toujours robustes et toujours admirés, donnant naissance au premier art byzantin et à l'art préroman. Plutôt qu'une seule crise globale, uniforme et continue, il montra un système de soubresauts et de déplacements des forces, et l'expression « Antiquité tardive » s'est imposée. Pierre Grimal (19) fut sur la même ligne affirmant que la « civilisation romaine n'est pas morte, mais elle donne naissance à autre chose

qu'elle-même, appelé à assurer sa survie ». Il observa une saine évolution morale pendant les derniers siècles de l'Antiquité romaine, par exemple sur le droit des femmes, le sort des esclaves ou l'éducation des enfants.

La guerre civile comme suicide collectif

Nous devons aussi à la mentalité latine la hantise de la guerre civile, vue comme le ferment infaillible de sa décadence. L'union fait la force ; la désunion amorce le déclin : cette idée romaine est ancrée à jamais dans notre jugement moral. Conjurer cette déchirure fut la toile de fond de l'histoire de Rome pendant les cent cinquante années qui précédèrent notre ère. « Certes, écrivait Jacques Gaillard dans *Rome, le temps, les choses* (20), les Romains ont une complaisance systématique à célébrer l'ancien temps, et à l'arranger à leur manière pour qu'il soit le conservatoire des vertus civiles et militaires. Mais, en soi, l'événement traumatique des guerres civiles a dessiné un "avant" et un "après" : le passé de la République, rétrospectivement, est devenu un paradis perdu. » La guerre civile est restée une catégorie de la pensée politique romaine. Elle obséda les esprits et elle justifia finalement l'évolution nécessaire de la République vers l'Empire : on préféra un monarque, pourvu qu'il réussisse à imposer une pacification et un ordre nouveau. Les historiens chrétiens verront là aussi un trait constitutif de la Rome païenne.

Car une antinomie semble évidente entre la notion de *civis*, « citoyen », et celle de guerre. C'est un oxymore, une incongruité insupportable, une distorsion. Dès lors, chaque camp doit prouver que ses motifs sont plus légitimes, plus citoyens, que ceux d'en face. On disait que Rome, invaincue à l'extérieur, allait sombrer du dedans ; on démoralisait et inquiétait l'opinion publique par le spectre de la décadence, tout en idéalisant le passé des débuts de la République. La littérature qui relate les guerres civiles (Salluste ou César, par exemple, ou plus tard Suétone) est peu factuelle : elle exalte un âge d'or qu'il faudrait retrouver au plus vite, si ce n'est pas déjà trop tard. Car les

écrivains romains ont retrouvé, avec un tel sujet de sang et de larmes, le tempérament profond de leur littérature : ils s'inscrivent dans la tradition moraliste latine. Virgile parle de « siècles impies », c'est-à-dire d'un temps qui a perdu tout lien moral avec son passé et avec autrui. Tacite, plus sombre et plus froid, décèle partout l'œuvre de l'ambition cynique et du despotisme masqué. Quant au peuple, le *populus romanus*, naguère uni et attaché à son terroir, il s'est transformé en foule affolée, manipulée par des autocrates, des démagogues ou des intrigants.

Il faut, une fois encore, lire l'admirable Tacite. Tandis qu'au cœur de la cité romaine les soldats s'étripent, les gens sont à leur fenêtre ou sur leur toit, s'amusent de la mêlée qui se déroule sous leurs yeux, ayant perdu tout sens commun :

« Le peuple était là en spectateur : il assistait à ces combats comme aux jeux du cirque. [...] Tout ce qu'une oisiveté dissolue crée de débauches, tout ce qu'une ville prise d'assaut entraîne de crimes : on aurait pu croire que Rome était à la fois en fureur et en rut. (21) »

La guerre civile détraque et vicie tout. C'est bien une théorie du pouvoir qui se profile ici, en filigrane, laissant entendre la nécessité d'un despotisme qui ramènera l'ordre et évitera la faillite générale. Les Romains, comme tout le monde, détestaient le despotisme, qui a pour seul ressort la crainte des sujets. Mais, en même temps, ils préféraient une injustice à un désordre et ils redoutaient plus que tout la tyrannie des minorités ou des factions. Nous autres modernes, nous comprenons bien cette hantise, à l'heure des réseaux et des communautarismes, marginaux mais excités, vindicatifs et venimeux. À Rome, quand les choses publiques commençaient à aller vraiment mal, on choisissait de s'en remettre à un *dictator*, en latin « celui qui parle », c'est-à-dire celui qui a le dernier mot, qui va « dicter » les comportements. On ne sera pas surpris que les autocrates aient tant abusé des symboles romains, de Napoléon à Mussolini.

Du pessimisme historique

Voilà pourquoi, en dépit des admonestations savantes, le déni de la décadence romaine reste à contre-courant. L'opinion, majoritairement, croit à l'entropie des siècles et à l'apocalypse à venir. Peut-être avec de bonnes raisons. Un savant comme Bryan Ward-Perkins (22), prenant le contre-pied d'un courant historiographique dominant depuis les années quatre-vingt, l'a récemment rappelé, dans une sorte de mise en garde :

« Les Romains, avant la chute, étaient aussi convaincus que leur monde resterait, pour l'essentiel, tel qu'il était, que nous le sommes, nous, aujourd'hui. Ils avaient tort. À nous de ne pas répéter leur erreur et de ne pas nous bercer d'une fallacieuse assurance. »

Pour Ward-Perkins, le déclin bien réel est dû à un cercle vicieux d'instabilité politique, de crise de l'autorité, de tyrannie des minorités, d'invasion étrangère et de réduction des revenus fiscaux. Il défend donc l'idée d'un déclin civilisationnel identifiable, selon des déterminismes et des critères clairs.

Cette théorie trouve un écho attentif chez bien des écrivains connus du grand public, Michel Houellebecq en tête, dont toute l'œuvre déroule la panoplie d'une déliquescence de l'Occident. Michel Onfray, par exemple, dans son livre au ton provocateur, *Décadence* (23), développe sans nuances une vision vitaliste de l'histoire marquée par la victoire des forts sur les faibles. Dans le sillage de Nietzsche et de Samuel Huntington (24), il dessine l'Europe engluée dans un humanisme naïf qui l'empêche d'être une grande puissance : « La civilisation judéo-chrétienne européenne se trouve en phase terminale. » Rejoignant l'une des conclusions de Gibbon mais, certes, par d'autres chemins et avec d'autres mots, il attribue la responsabilité de cet effacement au christianisme. Celui-ci aurait nié le fait qu'une civilisation ne survit que par sa capacité à incarner la force et à s'imposer, sans états d'âme : « Le Dieu du

Vatican est mort sous les coups du Dieu de La Mecque. » Philippe Muray (25) ramasse cette faillite mentale d'une formule lapidaire : « Que craindre d'un univers qui a la vacance comme arme et comme programme ? »

Autre optique : Régis Debray propose une approche différente, celle d'une perte intellectuelle et politique d'un Occident abîmé sous une immersion américanisée. Mais il arrive à une conclusion comparable, celle de l'effacement de notre civilisation au profit d'une entreprise transatlantique au baragouin anglophone (26).

Un archétype lancinant

D'une certaine façon, toutes ces réflexions confortent la démarche de l'historien Bertrand Lançon. Dans un essai récent intitulé « La chute de l'Empire romain. Une histoire sans fin » (27), il analyse les discours tenus depuis quinze siècles comme autant de « miroirs » : chaque époque a forgé ses propres explications de la « chute » en fonction de ses préoccupations, pour ne pas dire de ses fantasmes. Notre temps n'y échappe pas. Ainsi, la chute de l'Empire romain est bien une « histoire sans fin ». La décadence de Rome, quelque sens qu'on lui donne, reste un archétype.

C'est dire combien toute imagerie doit être évitée pour aborder la longue durée en histoire. Le pessimisme global, celui d'une course à l'abîme, réplique inversée du progressisme, est à la fois simpliste et contre-productif. Emmanuel Kant (28) considérerait cette conception régressive, qui suppose que « le genre humain se trouve en perpétuelle régression vers le pire », comme un « terrorisme moral », puisque ce sentiment tragique nous dispenserait définitivement d'agir ou de penser. L'utilisation inconsidérée du mythe de la décadence romaine pourrait contribuer à cet aveuglement et à ce fatalisme démobilisateur.

1. Philippe Muray, *Le XIX^e siècle à travers les âges*, Gallimard, coll. « Tel », 1999.

2. Elias Canetti, *Le Livre contre la mort*, traduit par Bernard Kreiss, Albin Michel, 2018.

3. Jean de Sponde, *Sonnets sur la mort*, II, 1588.

4. Paul Valéry, « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie », *La Crise de l'esprit*, 1919.

5. Tite-Live, « De nos jours les richesses ont engendré je ne sais quelle fureur de se perdre et d'abîmer l'État avec soi... », *Ab Urbe condita*, préface.
6. Rainer Maria Rilke, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*, traduit par Jacqueline Adamov, Actes Sud Littérature, 1982.
7. Joachim du Bellay, *Les Antiquités de Rome*, 1522, sonnet 5.
8. Augustin d'Hippone (354-430), *La Cité de Dieu*, livre XIX, chapitre xxiv : l'ouvrage est écrit pour répondre aux objections des lettrés de la haute fonction publique romaine arrivés en Afrique après le sac de Rome.
9. Jérôme Ferrari, *Sermon sur la chute de Rome*, Actes Sud, prix Goncourt 2012.
10. Thomas Couture (1815-1879), *Les Romains de la décadence* (1847), musée d'Orsay.
11. Juvénal (50-128) est l'auteur de seize œuvres poétiques rassemblées dans un livre unique, les *Satires*.
12. On la doit à Charles Le Beau (1701-1778) : *Histoire du Bas-Empire en commençant à Constantin le Grand* (27 volumes, 1757-1811).
13. Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.) se considérait comme investi d'une mission de résistance à l'invasion culturelle, source assurée de décadence à ses yeux.
14. Salluste (86-35 av. J.-C.), *La Conjuration de Catilina*, § 37.
15. Juvénal, *Satires*, x, v. 81-82.
16. Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, paru en 1734, également connu sous le titre « Grandeur et décadence des Romains ».
17. Edward Gibbon (1737-1794), *Decline and Fall of the Roman Empire*, 1776-1788. L'ouvrage a été traduit en français une première fois en 1795, et repris en français plus moderne en 1812 par François Guizot.
18. Henri-Irénée Marrou (1904-1977). Ses travaux sur la culture intellectuelle et religieuse de l'Antiquité tardive, sur les Pères de l'Église ou sur saint Augustin continuent à influencer de nombreux chercheurs.
19. Pierre Grimal, *La Civilisation romaine*, Flammarion, 1981.
20. Jacques Gaillard, *Rome, le temps, les choses*, Actes Sud, 1995.
21. Tacite, *Histoires*, livre III, chapitre xxxiii.
22. Archéologue et historien, professeur à Oxford, Bryan Ward-Perkins a publié en 2006 *The Fall of Rome and the End of Civilization*. En français : *La Chute de Rome. Fin d'une civilisation*, traduit par Frédéric Joly, Alma éditeur, 2014.
23. Michel Onfray, *Décadence*, Flammarion, 2017.
24. Samuel Phillips Huntington (1927-2008), professeur américain de science politique, a publié en 1996 *Le Choc des civilisations*, où il montre que l'idée d'un consensus mondial apaisé par l'universalité de la démocratie libérale est une illusion, l'histoire restant un combat entre idéologies.
25. Philippe Muray, *Festivus, festivus. Conversation avec Élisabeth Lévy*, Flammarion, 2008.
26. Régis Debray, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains*, Gallimard, 2017. Voir aussi *Bilan de faillite*, Gallimard, 2018.
27. Bertrand Lançon, *La Chute de l'Empire romain. Une histoire sans fin*, Perrin, 2017.
28. Emmanuel Kant, *Le Conflit des facultés*, 1798, où l'auteur examine trois options historiographiques : régression, progression, stagnation.

ÉTERNELLE DÉCADENCE

› Michel Winock

« La passion dominante de ma vie a toujours été la haine de la civilisation moderne. »

William Morris, 1883

Depuis 1789, la France est en décadence. Tel est du moins l'avis de plusieurs générations d'écrivains qui se sont succédé depuis le début du XIX^e siècle. À vrai dire, l'idée de décadence appartient, dans ses variations, à toutes les époques; elle a été particulièrement nourrie par les réflexions sur la chute de l'Empire romain d'Occident, mais bien avant on la rencontre tant chez Hésiode et Platon que chez Lucrèce, Salluste ou Cicéron. Elle exprime la condamnation d'un présent corrompu et la nostalgie d'un âge d'or, d'un passé imaginaire. Toutefois si ce mal à vivre *hic et nunc* est de tout temps, il ne se manifeste pas avec une égale intensité dans l'histoire. Les moments de grand changement civilisationnel s'y prêtent plus que d'autres. Ce fut le cas à la fin du XIX^e siècle. « Brusquement, écrit Remy de Gourmont, vers 1885 l'idée de décadence entra dans la littérature française. » De fait, on est frappé par le leitmotiv chez tant de ses contemporains: Jules Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Joris-Karl Huysmans, Joséphin Péladan, Maurice Barrès, Octave Mirbeau, Paul Bourget et combien d'autres. Bourget en a construit une théorie: c'est l'état d'une société qui perd sa nature

organique et se désagrège, quand des groupes, des idées se détachent du socle commun, au profit d'un individualisme débridé. C'est la déconstruction de l'organisme central, le désassemblage des cellules qui la composaient, c'est la ruine des liens puissants qui faisaient à la société son unité (1). En lisant ces auteurs fin de siècle, on est souvent saisi par la correspondance de leurs plaintes avec le *lamento* de nos pythonisses contemporaines. Sans vouloir classer dans la même catégorie un Éric Zemmour, compilateur de fatras, et un Alain Finkielkraut, écrivain vrai et pathétique, force est de constater qu'ils écrivent, avec d'autres auteurs élégiaques, le nouveau livre des Lamentations.

Les deux moments comparés sont ceux d'un bouleversement technique, économique et social. À la fin du XIX^e siècle, la révolution industrielle achève d'anéantir – ou du moins le croit-on – la vieille société rurale et patriarcale. Il est remarquable que, dès la Restauration, alors que l'économie agricole prédominait, Louis de Bonald pouvait fustiger la société industrielle tout juste amorcée: « Les manufactures entassent, dans les villes, une population immense d'ouvriers, dépourvus des vertus qu'inspirent le goût et la culture des propriétés champêtres, livrés à tous les vices qu'enfante la corruption des cités qui offrent des jouissances à la débauche et des ressources à la fainéantise. » Le paradigme perdu de la vie rurale fait place, un demi-siècle plus tard, à la nouvelle modernité, au règne de l'argent, au triomphe de la Bourse, à l'arrogance des parvenus, aux désordres urbains et, déjà, à l'américanisation des mœurs. L'érection de la tour Eiffel au centre de l'Exposition universelle de 1889 déclenche la fureur des antimodernes qui lancent une pétition contre la tour « inutile et monstrueuse ». Édouard Drumont résume leur indignation: « C'est le monument symbole de la France industrialisée; il a pour mission d'être insolent et bête comme la vie moderne. »

Michel Winock est historien.
Dernier ouvrage publié : *Les Années Mitterrand. Journal politique, 1981-1995* (Thierry Marchaisse, 2018).

Cette époque de découvertes et d'inventions, d'exode rural et d'innovation technique – la « fée électricité », le phonographe, le téléphone, le cinématographe, bientôt le moteur à explosion, cette nouvelle révolution scientifique et technique qui voit le jour excite les esprits « progressistes » mais, parallèlement, provoque l'affliction des

inconsolables du temps révolu, contempteurs de « la vomitive ignominie du siècle » (selon Huysmans). C'est une semblable lamentation qu'on peut entendre de nos jours. François Brigneau, qui fut un chantre de Jean-Marie Le Pen, exprimait crûment l'arrière-goût du déraciné : « Moi, j'aime la France et une certaine France, une France agricole, familiale, artisanale ; je n'aime pas la France des villes. » Mais c'est jusqu'au village que la révolution numérique exerce ses effets. La cybernétique, le mimétisme des réseaux sociaux, la robotisation des activités professionnelles et des comportements privés, la déshumanisation de l'homme est en marche ; elle offre aux lycéens leur plus banal sujet de dissertation et inspire leurs plaintes aux désenchantés. La saveur de vivre leur paraît épuisée.

L'effondrement de l'autorité

Une réalité commune aux deux époques est l'objet d'une même dénonciation : la destruction des structures d'encadrement. La « sortie de la religion » est accélérée au début des années 1880 par l'instauration de la République laïque, parallèlement au triomphe intellectuel du rationalisme, du positivisme et de la libre-pensée. Les moines sont chassés, on crée « l'école sans Dieu », on rétablit le divorce, la France se déchristianise. Léon Bloy écrit à Antoine Blanc de Saint-Bonnet, disciple de Joseph de Maistre : « Vous savez à quelle époque nous vivons. Je ne vois autour de moi que des blasphémateurs et des indifférents. » Au XXI^e siècle, ce ne sont pas seulement les Églises qui ont perdu leur fonction d'encadrement – la pratique religieuse en France est au plus bas –, ce sont aussi les autres institutions unifiantes, structurantes, qui sont en faillite : la famille traditionnelle, les partis politiques de masse, les syndicats, les corporations organisées. On dénonce la réduction du citoyen à son individualité ; on déplore la perte de ses repères ; on fustige la crise de l'autorité – celle des pères, celle des maîtres, celle de l'État. « À partir du moment, écrit Éric Zemmour, où la puissance paternelle est abattue par la loi, le matriarcat règne. L'égalité devient indifférenciation. Le père n'est plus légitime pour imposer la loi. (2) »

L'idée de décadence est toujours liée à celle de la dégradation des mœurs. Dans *Mon vieux Paris*, Drumont flétrit « l'immoralité croissante, la criminalité, la corruption, l'exploitation du vice ». Car on a changé d'époque depuis le Second Empire, qui pouvait traduire en justice des écrivains comme Gustave Flaubert et Charles Baudelaire. La presse est devenue libre, l'édition offre au public des ouvrages qui dépeignent la luxure, la jouissance, la volupté, le saphisme, les perversions, toute une littérature de différents niveaux qui mobilise les censeurs des journaux honnêtes, les défenseurs de la morale. Les ouvrages de Rachilde reflètent l'obsession sexuelle fixée sur l'étrange, le bizarre, le morbide, le faisandé, le pervers. Son premier roman à succès a pour titre « Monsieur Vénus » et explore l'inversion des sexes, la virilisation de la femme et l'efféminement de l'homme. L'une des phobies de cette fin de siècle porte en effet sur l'émancipation des femmes, le recul de la domination masculine. Pour Péladan, la civilisation latine est tombée « dans la femme », « un gouffre d'où l'on ne remonte pas ». Aujourd'hui, Éric Zemmour s'afflige aussi : « En se féminisant, les hommes se stérilisent, ils s'interdisent toute audace, toute innovation, toute transgression. » Le trouble sur le genre nourrit la hantise de la décadence. La femme qui fait l'homme, la femme castratrice, la femme qui exhibe ses désirs, qui ignore la pudeur et dont les exigences s'expriment sans fard, un thème récurrent des romans. On ne parle pas encore de « trans-sexualité », mais Rachilde, Péladan et d'autres s'attardent sur le mythe de l'androgynie. Dans *La Gynandre*, Péladan explique : « L'androgynie est l'adolescent vierge et encore féminin, la gynandre sera la femme prétendant à la mâleté, l'usurparice sexuelle : le féminin singeant le viril. » La théorie du genre est dénoncée de nos jours par les défenseurs de la division héritée des rôles masculin et féminin : on ne devient pas femme (ou homme), on l'est de naissance.

L'homosexualité restait à la fin du XIX^e siècle une hantise pour beaucoup, comme l'atteste l'abondance des études médicales (première thèse médicale sur l'homosexualité soutenue en France en 1885). Le mot, d'origine allemande, est nouveau (1869) ; on parle plutôt d'« inversion » ou de « pédérastie ». Se diffuse alors la théorie d'un « troisième sexe » tandis que l'on stigmatise le « snobisme de l'in-

version ». L'épisode contemporain du « mariage pour tous » fait écho à ce changement de mœurs, qui divise la société. Contre les libéraux qui défendent la loi sur le mariage des personnes du même sexe, manifestent en rangs serrés les conservateurs de l'ordre ancien. En 1955, Jean-Marie Le Pen déclarait à qui voulait l'entendre que « la France est gouvernée par des pédérastes ». Suprême injure ! L'attitude des Français au regard de l'homosexualité a profondément évolué ; la tolérance ou la sympathie l'emportent, ce qui n'empêche pas Alain Soral de voir dans la nouvelle loi « une machination, maçonnique, satanique, anti-chrétienne ». L'homophobie alimente constamment la rubrique des faits divers. Les critiques de la « décadence » fustigent le laxisme, la permissivité, la complaisance des politiques à l'endroit de ce dérèglement généralisé, pornographique, immoral, qui sape les fondements de la famille, la base de toute société vivable.

Pour les écrivains, la preuve la plus évidente de la décadence, c'est la montée en puissance des médiocres, des sans-grade, des foules auxquelles on a donné le suffrage universel et qui imposent désormais leur vulgarité en norme. Ils vérifient, sans l'avoir lu forcément, les prédictions d'Alexis de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* : la passion de l'égalité aura pour conséquence un nivellement des créations littéraires et artistiques car la démocratie « introduit l'esprit industriel au sein de la littérature ». L'avènement des classes moyennes a multiplié les amateurs d'art et de littérature, mais cet aspect quantitatif s'est développé au détriment du qualitatif : « Le résultat de [leur] avènement, lit-on dans *À rebours*, avait été l'écrasement de toute intelligence, la négation de toute probité, la mort de tout art, et, en effet, les artistes avilis s'étaient agenouillés, et ils mangeaient, ardemment, de baisers les pieds fétides des hauts maquignons et des bas satrapes dont les aumônes les faisaient vivre. » Et Huysmans de stigmatiser « le grand bain de l'Amérique transporté sur notre continent ». La marchandisation de la création artistique va de pair avec le déclin de l'instruction. Le bac pour tous aujourd'hui, mais l'orthographe pour personne ! Le procès de l'école est permanent. L'enseignement de la culture générale n'existe plus, expliquait en 1987 Allan Bloom dans *L'Âme désarmée*. On incrimine

mine le système pour avoir abandonné les vieilles méthodes qui avaient fait leurs preuves au profit d'une modernisation qui fabrique des illettrés. « La barbarie a donc fini par s'emparer de la culture », conclut Alain Finkielkraut dans *La Défaite de la pensée*.

Le crépuscule national

Un mot accompagnait « décadence » à la fin du XIX^e siècle : « dégénérescence ». En 1857 un docteur Morel avait publié un *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, un livre de référence dont l'Allemand Max Nordau s'inspira dans un ouvrage traduit en français en 1894, *Dégénérescence*. « Sadistes, bestiaux, noso- et nécrophiles, etc., écrivait-il, trouvent l'occasion réglée de contenter leur penchant. Pudeur et refrènement sont des superstitions mortes du passé, qui n'apparaissent plus que comme atavisme et chez les habitants des villages reculés. » L'un des vecteurs de la dégénérescence était la syphilis. Celle-ci devient « l'avarie majeure » à la fin du XIX^e siècle ; elle pourrit la « race » ; l'anxiété biologique hante l'époque. Un siècle plus tard, le sida se substitue à « l'image de la grande vérole » (Huysmans) comme symbole et instrument de la dégénérescence. « Il n'y a pas que les civilisations qui déclinent, prêche Michel Houellebecq, il y a aussi, de manière plus évidente, les individus. Peu à peu le cerveau devient moins malléable, moins prêt à accepter des idées nouvelles. (3) » Plus encore, c'est l'immigration qui altère l'identité nationale, l'abâtardissement de la lignée blanche qui, depuis les Gaulois, a fait la France. Renaud Camus dénonce le « grand remplacement » : « Qu'est-ce que le grand remplacement ? Eh bien le simple fait que sur un territoire donné il y avait un peuple, un simple peuple, bien malaxé par les siècles, bien uni par son sentiment d'appartenance, sa culture, son art de vivre et sa longue histoire partagée ; et qu'en une génération à peine sur le même territoire il y a deux peuples, si ce n'est davantage, qui se le partagent plus ou moins harmonieusement – plutôt moins que plus. » À l'époque de Barrès, la présence en France de travailleurs étrangers était déjà flétrie, avant tout

pour des raisons économiques : l'immigration faisait baisser les salaires ou privait les autochtones de travail au bénéfice des migrants moins exigeants. Désormais s'ajoute à la dénonciation de l'immigration économique la peur que l'identité bioéthique du Français ne soit victime d'une dégradation identitaire. Le programme défensif de l'antisémite Drumont était clair : « Tenons-nous unis entre gens de même religion [*aujourd'hui l'islam remplace largement le judaïsme dans la phobie décadentiste*], entre gens de même race, entre gens dont les grands-pères et les arrière-grands-pères ont vécu et sont morts depuis des siècles sur la terre française. (4) » La peur obsidionale d'une nation millénaire assiégée par l'invasion des nomades provoque le diagnostic d'une crise d'identité. C'est aussi l'Union européenne qui est en cause : « À l'intérieur du monde occidental, nous explique Houellebecq, l'Europe a choisi un mode de suicide particulier, qui inclut le fait d'assassiner les nations qui la composent. »

Comme hier, la recherche des boucs émissaires s'impose à l'explication de la décadence. Du temps de Drumont, c'étaient surtout les juifs, à la fois banquiers et révolutionnaires. L'antisémitisme ne fonctionne plus, apparemment, même si un auteur comme Alain Soral tombe sous le coup de condamnations de justice répétées « pour injures à caractère racial ». Éric Zemmour, lui, désigne les « élites administratives », l'« extrême gauche juive », Canal+, les publicitaires, les libéraux mondialistes... Avant tout, l'ensemble du chœur est obsédé par l'immigration arabo-musulmane – facteur prépondérant du crépuscule national.

Ce sentiment profond de vivre la déchéance de son pays suggère la fin d'un monde, l'idée de la condamnation collective sous la colère de Dieu. Les dernières décennies du XIX^e siècle sont riches de prédictions apocalyptiques. Toute une littérature cléricale, s'appuyant sur les apparitions de la Vierge et sur ses déclarations, annonce la fin des temps, l'ultime combat entre le bien et le mal qui verra une succession de turpitudes s'abattre sur la France, avant que, à la fin de cette phase de calamités inouïes, le retour triomphal du Christ ne redonne force et gloire à l'Église aujourd'hui humiliée. « Ne sommes-nous pas à l'extrémité de tout et le palpable désarroi des temps modernes n'est-il pas

le prodrome de quelque immense perturbation surnaturelle qui nous délivrerait enfin? (5) » En notre XXI^e siècle, les présages prennent un tour scientifique: la mort de la planète Terre est programmée par la connaissance écologiste et elle arrivera plus tôt que prévue. Comme Léon Bloy « dans l'attente continuelle des divines catastrophes », le catastrophisme fait recette: le réchauffement climatique et tous les désordres naturels sont imputés à une humanité qui aura à payer son *hubris*. Par-dessus tout, peut-être, la phobie de l'immigration islamique s'est installée dans les prêches eschatologiques. Moins drôle, moins talentueux que Michel Houellebecq (*Soumission*), mais d'une grande audience lui aussi, Michel Onfray, dans *Décadence*, prédit la « mort de l'Occident » par la conquête de l'islam: « nous avons le nihilisme, ils ont la ferveur ».

L'idéologie de la décadence a-t-elle une traduction politique? Elle peut en avoir plusieurs, mais il est frappant de noter les correspondances entre le boulangisme des années 1880 et le national-populisme d'aujourd'hui. La « restitution de la volonté populaire », le gouvernement direct par le plébiscite (le référendum), la mise au pas des « élites », le renvoi des étrangers, le protectionnisme, l'antisémitisme et/ou l'anti-islamisme, l'instauration d'un gouvernement fort... À peu de chose près on retrouve dans le programme du Front national, devenu Rassemblement national, les slogans de la campagne électorale de Maurice Barrès dans les rangs du boulangisme en 1889 (6). Au-delà d'un parti, la culture de la décadence se diffuse dans les esprits comme un gaz inodore: les prophètes du passé font les best-sellers; les apôtres du progrès sont décidément ringards.

1. Michel Winock, *Décadence fin de siècle*, Gallimard, 2017.

2. Éric Zemmour, *Le Suicide français*, Albin Michel, 2014.

3. « Déambulation bruxelloise avec Michel Houellebecq », *Valeurs actuelles*, 25 octobre 2018.

4. Édouard Drumont, préface à la nouvelle édition de *La France juive*, 1890.

5. Léon Bloy, *Le Désespéré*, 1886.

6. Grégoire Kauffmann, *Le Nouveau FN. Les vieux habits du populisme*, Seuil, 2016.

DÉCADENCE ET MODERNITÉ

› **Robert Kopp**

La décadence désigne le plus souvent une fin, alors que la modernité marque un début. La décadence, dont la chute de l'Empire romain a fourni, bien avant Montesquieu, Edward Gibbon et Volney, le paradigme par excellence, est généralement assimilée à quelque déliquescence morale et intellectuelle, à un effondrement économique et politique, alors que la modernité est placée sous le signe du renouveau, de la renaissance, du progrès. Or, dans la France des années 1830, ces deux notions, en apparence contradictoires, sont intimement liées. Et vers 1860, elles s'imbriquent l'une dans l'autre de façon exemplaire chez Charles Baudelaire, premier poète moderne, poète de cette modernité dont il a acclimaté le terme, mais aussi premier poète décadent. De son vivant, Théophile Gautier a fait de lui le type même du poète décadent, dont il a fixé les traits pour deux générations au moins, jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, si ce n'est au-delà.

En effet, le dédicataire des *Fleurs du mal*, le parfait magicien ès lettres françaises, est aussi le premier critique qui a consacré plusieurs textes importants à Baudelaire. Le plus marquant est sans doute la préface qu'il a donnée pour le premier tome des *Œuvres*

complètes de son ami, au lendemain de la mort de celui-ci, en 1867. Charles Asselineau et Théodore de Banville avaient réuni ses œuvres dans une édition dite définitive. Elle l'était jusqu'au moment où l'œuvre est tombée dans le domaine public, en 1917. Maurice Barres, Paul Bourget, Friedrich Nietzsche, Marcel Proust, André Gide, Paul Valéry ne pouvaient lire les *Fleurs du mal* autrement que dans l'édition préfacée par Gautier.

Gautier, comme la plupart de ses contemporains, pensait que les civilisations étaient soumises aux mêmes cycles que tous les organismes vivants. Elles connaissent une aurore et un crépuscule. Le XIX^e siècle en était un. Par conséquent, « la littérature est comme la journée : elle a un matin, un midi, un soir et une nuit ». Mais le couchant n'est pas nécessairement moins beau que le matin, l'essentiel étant de saisir « l'heure où l'on se trouve ». Or Baudelaire, mieux qu'un autre, a su capter les « rayons obliques » des « civilisations qui vieillissent », des « civilisations très avancées et très corrompues », il a su « rendre les nuances morbidement riches de la pourriture [...] qui correspondent à la dernière heure des civilisations ». D'ailleurs, son bouquet de « fleurs étranges » n'a pu pousser que dans « un sol de cimetière des civilisations décrépites, où se dissolvent, parmi les miasmes méphitiques, les cadavres des siècles précédents » (1).

Décadence signifie donc excès de civilisation, de raffinement, de délicatesse, elle est assimilée au morbide, au malsain, au maladif. Et le « style de décadence » est « le dernier mot du Verbe sommé de tout exprimer et poussé à l'extrême outrance ». Il rappelle « la langue marbrée déjà des verdeurs de la décomposition et faisandée du bas-empire romain et les raffinements compliqués de l'école byzantine » ; il est « l'idiome nécessaire et fatal des peuples et des civilisations où la vie factice a remplacé la vie naturelle » (2). Ainsi, la civilisation éloigne l'homme de la nature. On aura reconnu une des thèses favorites de Rousseau, fermement combattue par Voltaire, par exemple dans l'*Essai sur les mœurs* : « L'homme est perfectible ; et de là on a conclu qu'il s'est perverti. (3) »

Robert Kopp est professeur à l'université de Bâle. Dernières publications : *Album André Breton* (Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008), *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012), *l'Œil de Baudelaire* (avec Jérôme Farigoule et alii, Paris-Musées, 2016).
 › robert.kopp@unibas.ch

Concevoir l'évolution des civilisations sur le modèle des organismes vivants ne va pas sans quelques inconvénients, que les mécanistes n'ont pas manqué de dénoncer. Toujours est-il que c'est bien l'organicisme qui a prévalu au XIX^e siècle. Il a permis de penser la décadence dès les années 1830, donc une cinquantaine d'années avant la date généralement assignée au mouvement qui se réclamait d'Élémer Bourges ou de Joris-Karl Huysmans. Lorsque Théophile Gautier, au lendemain de la mort de Baudelaire, a fait du poète des *Fleurs du mal* le type même du poète décadent, il ne faisait que mettre en avant à travers une figure exemplaire une idée exprimée trente ans plus tôt, dans la préface à *Mademoiselle de Maupin*, entre autres, et qui parcourt toute son œuvre comme une obsession.

« Le monde a passé l'âge où il peut jouer la modestie et la pudeur, et je le crois trop vieux barbu pour faire l'enfantin et le virginal sans se rendre ridicule. Depuis son hymen avec la civilisation, la société a perdu le droit d'être ingénue et pudibonde. (4) »

Un peu plus tard, dans la préface à ses *Grotesques*, recueil d'études consacrées aux auteurs du siècle de Louis XIII que nous appelons aujourd'hui les « baroques », c'est-à-dire les « anticlassiques », et publiées à partir des années 1830 dans différentes revues, dont la *Revue des Deux Mondes*, Gautier poursuit son idée et insiste sur la nécessité d'inventer un style nouveau correspondant à cette sensibilité décadente, liant ainsi décadence et modernité :

« Le monde vieillit. Toutes les idées simples, tous les magnifiques lieux communs, tous les thèmes naturels ont été employés il y a déjà fort longtemps. À génie égal, un moderne aurait toujours le désavantage avec un ancien [...], et malgré tout le bon goût, toute la sobriété possibles, il tombera dans des tours plus recherchés, dans des comparaisons plus bizarres, dans des détails plus minutieux, par le soin instinctif d'échapper aux

redites et de trouver quelque nouveauté de fond ou de forme. Certainement, l'Aurore aux doigts de rose est une image charmante, mais un poète de notre siècle serait forcé de chercher quelque chose de moins primitif s'il avait à décrire le lever du jour. (5) »

En 1862, Gautier consacre une première grande notice à Baudelaire. Il s'agit de la présentation d'un choix de poèmes dans le cadre des *Poètes français*, importante anthologie publiée par Eugène Crépet et dont le quatrième volume est consacré à la poésie du XIX^e siècle, chacun de poètes retenus étant introduit par un de ses confrères. Ainsi, Baudelaire présente Victor Hugo, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Marceline Desbordes-Valmore, Théophile Gautier, Gustave Levasseur et Pierre Dupont. Banville présente Ronsard et La Fontaine (6). Gautier, lui, présente Baudelaire, en insistant à la fois sur le modernisme et le décadentisme de l'auteur des *Fleurs du mal*.

« Il est dans chaque littérature des époques où la langue formée à point se prête à merveille, après les balbutiements de la barbarie, à l'expression limpide et facile des idées générales, des grands lieux communs sur Dieu, l'âme, l'humanité, la nature, l'amour, la vie, la mort, tout ce qui fait le fond même de la pensée humaine. [...] Après, selon les critiques et les rhéteurs, tout n'est que décadence, mauvais goût, bizarrerie, enflure, recherche, néologisme, corruption et monstruosité. [...] À nos yeux, ce qu'on appelle décadence est au contraire maturité complète, la civilisation extrême, le couronnement des choses. (7) »

Aux yeux de Gautier, le style décadent était la conséquence du romantisme de 1830, dont il avait été lui-même un des acteurs les plus agissants avant de s'en faire l'historien, l'extrême pointe de la lutte contre le classicisme, si extrême qu'elle s'opposait au romantisme lui-même, notamment sur deux points : le culte de la nature et le culte de

l'amour idéal. Ainsi, le style décadent est une révolte contre la nature en faveur de l'art, voire de l'artificiel. C'est dans le culte de l'artificiel que se noue le lien entre décadence et modernité.

Dès le Second Empire, ces idées de Gautier étaient devenues des lieux communs, le règne de Napoléon III étant souvent comparé, et pas seulement par ses adversaires, à la décadence de Rome ou à Byzance. *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola, « histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire », sont à bien des égards une étude de pathologie décadente. Quant à la première « théorie de la décadence », elle date de 1881 ; elle inaugure les *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget et prend pour exemple... Baudelaire.

1. *Baudelaire par Gautier*, présentation et notes critiques par Claude-Marie Senninger, avec la collaboration de Lois Cassandra Hamrick, Klincksieck, 1986, p. 124, 130, 133, 127.

2. *Idem*, p. 125.

3. Voltaire, *Œuvres complètes*, Garnier, tome XI, 1878, p. 20.

4. Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin* (1836), in *Œuvres*, édition établie par Paolo Tortonese, Laffont, coll. « Bouquins », 2011, p. 183-184.

5. Théophile Gautier, *Les Grotesques*, Desessart, 1844. Un volume très répandu, qui connaît cinq éditions du vivant de l'auteur. Les réimpressions paraissent toutes chez Michel Lévy.

6. Dans le tome II de l'anthologie.

7. *Baudelaire par Gautier*, *op. cit.*, p. 80-81.

DÉCADENCE ET UTOPIE SELON WILLIAM MORRIS

› Lucien d'Azay

À Séverina Lartigue

Tout au long du XX^e siècle, la pensée utopique de William Morris a été perçue comme l'un des motifs de papier peint qu'il chérissait, un motif de fleur dont on admirait la forme sans en reconnaître l'essence, jugée chimérique. Il est heureux que l'on redécouvre aujourd'hui ce créateur, poète, écrivain, architecte, peintre, éditeur, visionnaire et réformateur social, qui fut le principal représentant du mouvement Arts and Crafts et l'un des précurseurs du socialisme britannique. Indigné par l'ère victorienne à son apogée, qu'il trouvait hideuse, et adversaire acharné du capitalisme, dans lequel il voyait la décadence de l'humanité, il aspirait à une société solidaire, altruiste, fondée sur l'artisanat, sur le modèle des guildes du Moyen Âge. Il s'était persuadé que cette société verrait tôt ou tard le jour et l'imaginait rayonnante au début du XXI^e siècle, telle qu'il la décrit dans son roman d'anticipation *Nouvelles de nulle part* (*News from Nowhere*), avatar victorien de l'*Utopie* de Thomas More. Cette fiction, contem-

poraine de *La Machine à explorer le temps* de H. G. Wells, se passe vers 2040. Il est intéressant, en 2019, d'évaluer notre société à l'aune des critères de plénitude et de décadence sociales que Morris exposait en 1889 (1).

Craftsmanship et fellowship

Pour William Morris, la société idéale est artisanale et rurale. Il conçoit l'Angleterre du futur, y compris Londres, comme un éden bucolique où chaque citoyen exercerait le métier qui lui plaît. Le bonheur social repose sur l'épanouissement de soi par le travail. Parce qu'il connaît toutes les phases d'élaboration de l'objet qu'il fabrique, l'artisan maîtrise techniquement son métier de bout en bout. Cette *maestria* ou *craftsmanship* et la satisfaction d'accomplir quelque chose d'utile et de beau au sein de la société l'épanouissent. Il prend plaisir à ce qu'il fait, travaille pour le plaisir, et fait bien son travail pour cette raison même. Spinoza aurait dit que l'artisan est comblé parce que son métier lui permet d'« actualiser une puissance » : un talent et un savoir-faire (*skill* (2)). Cet accomplissement est générateur de bonheur, aussi bien chez le créateur de l'œuvre que chez celui qui en jouit. « L'art est l'expression par l'homme de la joie qu'il tire de son travail », et « le bonheur consiste en l'exercice plaisant de nos facultés », écrivait Morris (3). Tels sont les ressorts de la société dont il rêve.

Lucien d'Azay est écrivain. Dernier ouvrage publié : *La Volupté sans recours. Autour du Verrou de Fragonard* (Klincksieck, 2018).
 › luciendazay@yahoo.com

Mais il importe avant tout que les hommes soient libres de choisir leur métier. Cette prérogative, que l'on devrait exiger comme un droit, est la condition *sine qua non* de l'attachement au travail, du plaisir que celui-ci procure et d'une participation utile et cohérente à la communauté. La société n'est heureuse et pacifique que si les hommes sont libres, et dès lors responsables, valeureux et vigilants.

Le modèle idéal auquel songe Morris, c'est celui de la proto-Renaissance florentine, époque où régnait une éthique communautaire, précapitaliste, au sein de la cité toscane. Nostalgique des

communes médiévales autonomes d'Italie du Nord, et en particulier de ces confréries ou associations de secours mutuel qu'on appelait *arti*, il conçoit une communauté d'artistes ou artisans (4) dont les valeurs morales seraient celles de la chevalerie, et c'est en ce sens qu'il emploie le terme *fellowship*. Sous prétexte que l'« intérêt bien compris », à en croire Adam Smith, serait un mécanisme autorégulateur bénéfique à la société, le capitalisme industriel a stimulé l'égoïsme, l'exploitation de la main-d'œuvre ouvrière, le commerce concurrentiel, la croissance exponentielle de l'industrie et la spéculation sauvage, insatiable, en quête d'une plus-value abstraite. Mais le triomphe du commercialisme et de l'expansionnisme n'a fait que rendre les hommes malheureux dans un environnement vulgaire et sordide (le « cauchemar cockney » dont parlait Thomas Carlyle à propos de Londres) et dans un état de frustration permanent, la société leur signalant sans cesse ce qu'il leur manque au lieu de les encourager à jouir de ce qu'ils possèdent (un métier, la santé, synonyme de bonheur dans l'*Utopie* de More, etc.).

À partir de la Renaissance (5), l'essor du capitalisme a dégradé l'harmonie et l'entraide communautaires, et la sacralité du travail artisanal a été profanée par les manufactures et le recours aux machines. N'ayant pas le choix, l'ouvrier moderne se contente d'accomplir une tâche sans forcément savoir à quoi elle sert ni dans quel projet elle s'insère. La société victorienne a soustrait à l'artisan non seulement son atelier, mais aussi sa vocation, la sagesse et la tradition de son art et la liberté indispensable à tout travail manuel : jamais l'horizon professionnel n'a été aussi restreint pour la classe ouvrière.

Morris n'est pas partisan du luddisme, la destruction des machines industrielles. Il estime que leur rôle doit se borner à faciliter la vie des hommes, leur épargnant les corvées les plus pénibles, afin qu'ils puissent se consacrer librement à la fabrication de choses belles et utiles, aussi longtemps qu'ils le voudront (selon lui, quatre ou cinq heures par jour suffisent), mais pour les raffiner, les perfectionner, et non pour en produire davantage : le surplus et le gâchis sont les vices de l'expansion marchande (on pense moins à faire qu'à vendre et à soumettre le consommateur aux lois du marché). Il s'agit d'unir les

compétences et non de les faire entrer en concurrence, comme le suggérait John Ruskin en évoquant l'architecture gothique. Morris souhaite recouvrer les techniques et les outils du Moyen Âge, mais sans se passer pour autant des inventions modernes, les transports notamment et certains appareils (aujourd'hui, il ne serait pas réfractaire à l'électronique, contrairement aux amish, dont il approuverait néanmoins l'idéal, la *modestie*, et la première règle : « Tu ne te conformeras point à ce monde qui t'entoure »).

C'est le rapport avec les machines qui s'est faussé avec le temps. Ce ne sont que des instruments, et comme tels, ils doivent être assujettis au travail humain et ne jamais le supplanter : l'homme est actif et non passif devant un outil, qui lui sera toujours subordonné. Or c'est précisément le contraire que la révolution industrielle a engendré : les ouvriers à la chaîne sont esclaves des machines de production, dont ils sont devenus les rouages, répétant sans cesse, mécaniquement, les mêmes tâches. L'apothéose, la tyrannie et l'expansion de la mécanisation, et aujourd'hui de l'électronique, voilà ce que prévoyait Morris si les hommes ne parvenaient pas à redresser la situation.

Rapport au temps

L'un des privilèges de l'artisan est de pouvoir vivre intensément dans le présent par l'attention qu'il accorde à ce qu'il fait. Le malheur des hommes tient au déphasage spatio-temporel de leur esprit : mentalement ailleurs, ils passent l'essentiel de leur temps à se souvenir de ce qu'ils ont vécu et à se projeter vers l'avenir. William Morris ne déroge pas à ce pli psychologique, mais comme il n'arrive pas à se réconcilier avec le présent, il essaie d'en faire abstraction et d'abolir la transition, son utopie se modelant sur un Moyen Âge idéalisé alors même qu'il conçoit celui-ci d'après un avenir utopique.

L'utopie que propose Morris est une espèce d'analytose, une reconstruction hypothétique d'un passé révolu, comme celle qu'orchestra Arthur Evans en recréant le palais de Cnossos, quitte à recourir aux inventions et aux distorsions du dessinateur archéologique

Émile Gilliéron. Par sa conception d'un nouveau Moyen Âge selon son cœur, Morris s'apparente aux préraphaélites, dont il était proche et qui voulurent renouveler la peinture par l'imitation des peintres primitifs italiens. À la fois à rebours et à contre-courant, sa vision politique est paradoxale ; il est partisan d'un progrès régressif, ou plutôt d'une régression progressiste. Conservateur parce que irrémédiablement nostalgique, Morris a été assimilé à la réaction, qui vise à rétablir des institutions antérieures. Mais sa vision est romantique et épique (le poète est pour lui un marin ou un guerrier) et elle s'inspire à la fois de Carlyle (*Past and Present*) et des sagas islandaises, dont il admire l'esprit, le culte du courage et l'amour de la liberté.

Esthétisme

Ce qui choquait William Morris à son époque et le choquerait davantage aujourd'hui, c'est le goût de la laideur, la complaisance envers la laideur et l'ostentation de la laideur. Son esthétique est élémentaire (il n'a d'ailleurs pas écrit de traité d'esthétique). Elle se résume à une formule : le canon de la beauté nous est fourni de manière évidente par la nature ; la beauté artistique en découle directement. Le célèbre vers de John Keats, « *Beauty is truth, truth beauty* » (*Ode sur une urne grecque*), est l'un des préceptes qui lui sont arrivés par l'intermédiaire de Ruskin (« *Being true to life, to nature* »). Autre critère de la beauté : son imperfection naturelle (et involontaire), un critère qui rejoint la notion japonaise de *wabi-sabi*, fondée sur la patine, l'asymétrie, l'irrégularité, voire la dissonance. Pour Morris, si l'art est en osmose avec la nature, il ne doit pas y avoir de clivage entre l'ouvrier et ce qu'il produit. L'art ne se distingue pas de la vie de tous les jours et il n'est pas réservé à une élite ; il est le fruit de la singularité de chacun et de son travail quotidien. Les hommes créent de beaux objets avec la même nécessité qu'ils fabriquent leurs armes et leurs outils ; faute de quoi le travail est aliéné et factice. « N'ayez rien dans vos maisons que vous ne sachiez utile ou que vous ne jugiez beau », écrit Morris. Ainsi rejette-t-il tout ce qu'il qualifie de

makeshift (6), emblématique de la décadence de son époque (et de la nôtre), de cette civilisation moderne si peu vitale qu'il a haïe avec passion tout au long de sa vie.

Les motifs (*patterns*) de papier peint (ou de céramique) de Morris, reconnaissables entre tous comme son image de marque, sont davantage que de simples motifs d'ornementation : ils font office de talismans ou plutôt de symboles au sens étymologique ; ces signes de reconnaissance établissent un lien de communication féconde entre le monde extérieur (la nature) et l'espace intérieur (le foyer intime). Ils ne reproduisent pas la nature, sans être pour autant géométriques ; ils sont à mi-chemin et proches de l'héraldique, ni trompe-l'œil ni abstraction : pour Morris, le motif, toujours singulier comme le sont les flocons de neige, doit avoir un sens et instituer un ordre, un agencement, de telle sorte que sa beauté soit propice à l'imagination, qui favorise mieux la communication et la compréhension que ne le font le souvenir et le rêve. Ainsi l'ouvrage d'art idéal est-il pour lui la tapisserie, forme suprême des arts décoratifs ; c'est à l'instar d'une tapisserie qu'il conçoit la littérature, et c'est sur ce modèle qu'il renouvelle l'art typographique en fondant la Kelmscott Press (7).

Remèdes

Même s'il parle de révolution et de violence nécessaire au bouleversement de la société, le socialisme que prône William Morris n'est pas une politique de rupture ni de *tabula rasa*, mais une tentative de restauration des valeurs d'un âge d'or qu'a supplanté l'ère capitaliste industrielle : il s'agit non pas de renoncer à la civilisation occidentale, mais de « rectifier le tir » en rétablissant la continuité d'une tradition désorientée pour pouvoir se tourner vers l'avenir. En réalité, la révolution est sa hantise, comme elle avait été celle de Charles Dickens, autre grand réformateur, et de la plupart des Anglais : Morris a assisté au « lundi noir » du 8 février 1886 (8). Il envisage plutôt une série de réformes pacifistes successives qui finiront par implanter le nouvel ordre d'un système révolu. En reconstituant le médiévisme, on assis-

tera à un retour à l'artisanat manuel et aux métiers disparus, l'artisan se hissant au niveau de l'artiste pour triompher de la laideur et des philistins ou béotiens qui la recommandent (9).

À ses yeux, ce « grand changement » commencera par une reconquête de la campagne, un exode urbain (la métropole est pour lui une géhenne qui « décivilise » les hommes). Outre la dévastation de la nature, l'ère industrielle a fragmenté et décomposé les rapports humains. Dans *Nouvelles de nulle part*, Morris imagine qu'un processus de désindustrialisation et de progrès à rebours sera mis en œuvre par une prise de conscience universelle, et qu'il passera par une révélation et une conversion.

En instaurant des villages collectivistes dans le genre du phalanstère, cet ancêtre du kibboutz élaboré par Charles Fourier, Morris espère saper le capitalisme. Leur prolifération salutaire par grappes remplacera les tissus gangrénés et éliminera les métastases de l'industrialisation. L'idée n'est pas d'intervenir chirurgicalement en pratiquant des ablations, mais d'assainir et de régénérer le tissu social en créant des poches solidaires qui fassent tache d'huile (idée à laquelle tient encore l'ultragauche aujourd'hui).

Socialisme utopique

En 1883, après plusieurs voyages en Islande, dont l'ancien gouvernement tribal l'a séduit, William Morris développe ses idées sur la communauté et s'engage dans la Social Democratic Federation, l'une des premières organisations marxistes. Il ne compte plus que sur le socialisme utopique pour dépasser la décadence de la civilisation moderne qui répand partout la misère. Il rêve d'un monde parfaitement égalitaire où l'abîme qui sépare les pauvres des nantis serait comblé (10). Converti à la doctrine de Marx, il y voit une nouvelle évangélisation chrétienne, proche du franciscanisme qui a marqué son enfance. Il fait même du prosélytisme en prônant un « mouvement vers l'avant » (*a way forward*) qui permettra d'abolir à jamais un régime où les privilégiés vivent dans le superflu et les indigents dans la carence.

Morris n'en reste pas moins partisan de la responsabilité individuelle, sans recours systématique à l'assistance, puisque la solidarité et l'entraide y suppléent (autre point commun avec les amish). Il préconise l'individualité, c'est-à-dire la singularité, et non l'individualisme. Ce qui le conduira à être en porte-à-faux avec les principales tendances du socialisme anglais, entre lesquelles il a du mal à se situer. Il quitte la Social Democratic Federation, dont il trouve le chef de file tyrannique (Henry Hyndman, premier vulgarisateur des œuvres de Marx en anglais), et contribue à la fondation la Socialist League dès 1884 ; mais il fera sécession six ans plus tard pour créer sa propre frange modérée, la Hammersmith Socialist Society, produit de cette cascade de schismes, plus proche des dissidents anarchistes, dont la *fellowship* informelle lui plaît (il est spontanément du côté des marginaux et des minorités), jusqu'à ce qu'il s'en s'éloigne après le « lundi noir » de 1886. Depuis 1883, la Fabian Society (dont le modèle était le général romain Fabius « Cunctator », le « Temporisateur ») tentait à son tour de réaliser, par voie d'éducation et de persuasion, une sorte de socialisme modéré, mais Morris l'évite, la jugeant trop petite-bourgeoise.

La société de l'avenir lui apparaît comme un agencement de diverses communautés vivant en symbiose, un fédéralisme fondé sur des rapports symbiotiques, où chaque artiste ou artisan exprimera sa singularité tout en participant à une œuvre commune, comme à la période gothique des bâtisseurs de cathédrales. Car le plaisir d'exercer son talent au sein d'une société solidaire est à l'origine même de l'œuvre d'art et la voie la plus sûre vers la beauté.

1. Morris avait déjà fourni une synthèse des idées qui jalonnent son excursion romanesque lors d'une conférence de 1887, « La société de l'avenir ».

2. Une des raisons pour lesquelles l'art contemporain est si déprimant et décadent tient justement au fait qu'il est souvent dépourvu de savoir-faire : « *Imagination without skill gives us modern art* » (Tom Stoppard).

3. Respectivement dans « L'art en ploutocratie » (1883) et dans « La société de l'avenir » (1887), deux conférences.

4. On ne distinguait pas les deux termes avant l'époque moderne : l'artiste comme l'artisan mettait son art au service d'autrui et ne l'exerçait pas seulement pour son épanouissement personnel.

5. Il est difficile d'établir une date précise. Les repères temporels de Morris sont pour le moins approximatifs dans *Nouvelles de nulle part*. Cet essor correspond en gros à la découverte du Nouveau Monde et à l'expansion du capitalisme bancaire au cours du XVI^e siècle.

6. Dans le magnifique recueil de textes contre la civilisation moderne de William Morris qu'Olivier Barancy a traduits et présentés pour les Éditions de l'Encyclopédie des nuisances (*L'Âge de l'ersatz*, 1996), *make-shift* (« expédient », « moyen de fortune ») est fort bien rendu par le mot allemand *ersatz*, en dépit de l'anachronisme.

7. *The Earthly Paradise* (« Le paradis terrestre »), le poème qui rendit Morris célèbre et pour lequel il était connu de son vivant, est une vaste tapisserie de plus de 42 000 vers rimés qui racontent des mythes grecs

ou des légendes scandinaves, enchâssés dans un cadre comme les *Contes de Canterbury* de Geoffrey Chaucer ou ceux du *Décameron* de Boccace. Sur cette même recherche de symbiose et d'harmonie esthétique entre l'art et la nature se fondera l'architecture organique de Frank Lloyd Wright, fortement influencé par les idées de Morris.

8. Une manifestation de chômeurs de la Social Democratic Foundation, à Trafalgar Square, dégénéra en émeute et de très nombreux magasins furent pillés dans la City.

9. Un autre signe de décadence contemporaine que Morris constatait à son époque est l'isolement personnel de l'artiste méconnu de la collectivité qui n'a pas accès à son art codé.

10. Cette « utopie » a connu plusieurs avatars en Angleterre depuis la publication de la satire de Thomas More en 1516. Dans son *Enquête sur la justice politique* de 1793, William Godwin imaginait une société où, la propriété étant mise en commun, les institutions politiques, juridiques et religieuses (et même le mariage) disparaîtraient ; et c'est au même moment que Samuel Taylor Coleridge et Robert Southey se proposèrent d'instituer leur *pantisocracy* sur le fleuve Susquehanna, aux États-Unis. En 1860, dans le sillage de *Past and Present* de Carlyle (1843), Ruskin écrivit un essai dans le même sens, *Il n'y a de richesse que la vie* (*Unto This Last*). Il y eut aussi quelques exemples en France, antérieurs à *Nouvelles de nulle part*, comme le *Voyage en Icarie* d'Étienne Cabet (1840), qui conçoit une cité idéale selon les principes d'une forme de communisme chrétien.

L'EUROPE TÉTANISÉE FACE À L'HÉGÉMONISME AMÉRICAIN

› **Renaud Girard**

Le 20 août 2018, Total annonce son retrait d'Iran, trois mois après la décision des États-Unis de se retirer de l'accord nucléaire avec l'Iran signé en 2015, et de rétablir les sanctions contre les entreprises continuant à faire affaire avec l'Iran. L'administration Trump avait laissé quatre-vingt-dix jours aux entreprises pour cesser leurs activités avec ce pays. Total renonce donc à exploiter South Pars, qui est considéré comme le plus grand gisement gazier du monde. Peugeot, dont l'Iran constitue le premier marché à l'exportation, a aussi annoncé son départ. Quand on voit ces deux sociétés emblématiques de l'industrie française obéir au doigt et à l'œil à une injonction américaine allant contre la ligne des gouvernements français et européens et contre une résolution du Conseil de sécurité des Nations unies, on se dit que la relation entre l'Europe et l'Amérique est clairement passée de l'alliance à la sujétion.

Les Européens ont protesté contre cette manière de faire inouïe de la diplomatie américaine, mais ils se sont montrés incapables de protéger leurs entreprises en imposant un rapport de force à l'Amérique qui lui fasse renoncer à ses menaces.

Pour tenir leurs promesses figurant dans l'accord de Vienne sur le nucléaire iranien du 14 juillet 2015 (levée de tout embargo commercial contre l'Iran en échange de contraintes internationales sur son

programme nucléaire et de renonciation écrite à la bombe atomique), les puissances européennes ont eu une idée, exprimée le 23 septembre 2018, en marge de l'Assemblée générale des Nations unies. L'Union européenne a proposé, par la voix de Federica Mogherini, haute représentante pour les Affaires étrangères de l'Union européenne, que soit créé un Fonds commun de créances, aussi appelé SPV (Special Purpose Vehicle), afin de maintenir son commerce avec l'Iran en dépit des sanctions américaines, pour que l'Iran puisse continuer à exporter son pétrole sur le Vieux Continent. Ce SPV serait une sorte de chambre de compensation fondée sur le troc, qui permettrait de ne pas recourir aux banques, trop vulnérables face aux possibilités de représailles américaines. Le 15 novembre 2018, l'Autriche, qui était pressentie pour héberger ce SPV, s'est récusée, par peur des menaces proférées publiquement par John Bolton, le très néoconservateur conseiller à la Sécurité nationale du président Trump. Faudra-t-il installer ce SPV sur une île artificielle entre Kehl et Strasbourg, afin qu'il ait le parrainage territorial commun des deux plus puissants États de l'Union européenne? À la mi-décembre 2018, aucune solution pratique n'avait encore été trouvée pour établir le Fonds commun de créances, dont le principe a également été adoubé par la Russie et la Chine (signataires de l'accord nucléaire, comme la France, l'Allemagne et le Royaume-Uni).

Renaud Girard est correspondant de guerre depuis 1984. Tous les mardis, il tient la chronique internationale du *Figaro*. En 2014, il a reçu le Grand Prix de la presse internationale pour l'ensemble de sa carrière. Dernier ouvrage paru : *Quelle diplomatie pour la France ? Prendre les réalités telles qu'elles sont* (Cerf, 2017).

Les puissances européennes semblent tétanisées face à l'hégémonie de leur allié américain. Comment en est-on arrivé là? Que peut-on faire pour réagir? C'est à ces deux questions que nous allons essayer de répondre.

Comment en est-on arrivé là ?

L'hégémonisme de puissances extérieures s'est imposé à l'Europe après la Seconde Guerre mondiale, dont elle est sortie ruinée. On peut distinguer trois types d'hégémonie : l'hégémonie politico-

militaire, l'hégémonie financière, l'hégémonie juridique. Le premier type d'hégémonie a nettement décliné en intensité depuis 1945, et surtout depuis 1989 et la chute du mur de Berlin. Les deux autres types d'hégémonie se sont en revanche accentués.

L'hégémonie politico-militaire

À l'issue de la conférence de Yalta (en février 1945, entre Franklin D. Roosevelt, Joseph Staline et Winston Churchill), l'Amérique apparaît bien moins hégémonique que l'URSS. À la soviétisation par la force des pays de l'Est libérés du nazisme par l'Armée rouge, l'Amérique va réagir par une triple politique : le plan Marshall, l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (Otan), l'encouragement à la construction européenne. C'est une Amérique qui va clairement aider l'Europe à redevenir un concurrent commercial. Les Américains ont une qualité que personne ne peut leur dénier : quand ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés, ils sont capables de prendre très rapidement un tournant à 180 degrés. Regardez leur politique à l'égard de la France : le 6 juin 1944, l'Allied Military Government of Occupied Territories (Amgot) est l'institution censée gouverner la France. Le 14 juin, à Bayeux, ils s'aperçoivent que la France existe encore et que de Gaulle ne peut être dégagé d'un petit coup de balai. Du 6 au 11 juillet, de Gaulle est aux États-Unis, où son avion est accueilli par 21 coups de canon. Roosevelt le reçoit avec tous les égards à la Maison-Blanche. New York fait un triomphe au chef de la France libre. Le 13 juillet, sort un communiqué de l'administration américaine : abandon de l'Amgot et reconnaissance que le Comité français de libération nationale est « qualifié pour assurer l'administration de la France ». Changement très rapide, où les Américains font preuve d'un remarquable pragmatisme... Même chose à l'égard de l'Allemagne après un an de dénazification : en septembre 1946, quand ils comprennent qu'il faut une Europe forte, consolidée par l'industrie allemande, face au bloc de l'Est en train de se constituer sous la férule de Staline, les Américains abandonnent le plan Morgenthau, élaboré à la conférence de Québec de septembre 1944, qui prévoyait d'instaurer en Allemagne une économie pastorale.

En 1966, les soldats américains s'en vont sans broncher du territoire français quand de Gaulle retire la France de l'organisation militaire intégrée de l'Otan. C'est sans aucune pression de la part des Américains que Nicolas Sarkozy décide de ramener la France dans la structure militaire intégrée de l'Otan en 2008.

La situation est inverse aujourd'hui à celle des années soixante ou quatre-vingt. Plus personne en Europe ne dit « *US go home* ». C'est plutôt « *please, stay* ». Et le président Trump de répondre : « Oui peut-être, mais il serait temps que vous payiez davantage! »

Peu après son élection, Donald Trump a aussi fait courir un doute sur la validité de l'article 5 de la charte de l'Otan, qui oblige les signataires à prêter main-forte à tout cosignataire agressé. Est-ce de l'hégémonisme ou un abus de situation dominante? Les États-Unis fixent des règles internationales mais s'estiment libres de ne pas les appliquer quand ils le souhaitent. Et cela implique des conséquences considérables en Europe. Quatre exemples parmi d'autres :

- le traité de Versailles, négocié pendant huit mois à Paris par le président Wilson, puis jeté à la poubelle en 1920 après un refus de ratification du Sénat américain, l'acceptation de la remilitarisation de la Rhénanie par Hitler en 1936 (alors que c'était une violation flagrante du traité de Versailles);

- le 15 août 1971, sans la moindre consultation préalable avec ses alliés européens, le président Nixon abolit la convertibilité du dollar en or, détruisant ainsi le système de Bretton Woods construit par les Américains eux-mêmes en 1944-1945;

- l'invasion de l'Irak en mars 2003, sans autorisation préalable du Conseil de sécurité des Nations unies, une institution pourtant voulue par Roosevelt ;

- la dénonciation de l'accord nucléaire avec l'Iran de 2015 (dit Joint Comprehensive Plan of Action, JCPOA), dont le principal négociateur et signataire avait été le Secrétaire d'État John Kerry.

Les Américains peuvent dénier à un allié comme la France sa liberté d'action : il faut ignorer l'Allemagne, pardonner à la Russie et punir la France, avait dit la conseillère à la Sécurité de George W. Bush

Condoleeza Rice en 2003 après le discours de Dominique de Villepin aux Nations unies. L'arme pour punir la France? Ce fut l'embargo sur la vente de matériel américain sensible, du type catapulte pour le porte-avions français.

La puissance des armées américaines est bien sûr liée à la puissance du complexe militaro-industriel américain, tellement puissant que le président Eisenhower en avait dénoncé les effets dans son dernier discours public.

Les Américains dominent le marché international des armes. Mais ils réussissent aussi à soumettre leurs concurrents européens. Comment? Grâce à un outil peu connu mais très puissant, appelé International Traffic in Arms Regulations (Itar). Le département d'État interprète et applique l'ensemble des règles Itar de manière à favoriser les objectifs de la politique étrangère américaine. Quand Dassault veut vendre à l'Égypte des Rafale porteurs de missiles Scalp (qui contiennent quelques composants américains), l'accord Itar se fait attendre, faisant ainsi passer un petit message au président égyptien Al-Sissi: ne vous rapprochez pas trop des Russes...

Itar est un remarquable outil de guerre commerciale. En juillet 2013, en concurrence avec Lockheed Martin, Airbus et Thalès remportent le contrat Falcon Eye aux Émirats arabes unis pour deux satellites d'observation. Mais l'autorisation Itar se fait attendre: un mois, deux mois, trois mois, six mois... Il a fallu une visite du président français à Washington en février 2014 pour débloquer l'accord.

Les satellites Spacebus, construits par Thales Alenia Space, ont une version dite *Itar-free* permettant une exportation vers certains pays sensibles au regard du droit américain, comme la Chine. Mais en 2013, le département d'État met une telle pression sur Thalès que l'entreprise renonce à sa gamme *Itar-free*. L'hégémonisme s'applique davantage contre des entreprises que contre des États. Et cela marche en raison de la taille du marché américain. Aucune entreprise européenne moderne ne peut se passer du marché américain, que ce soit pour y importer des composants ou pour y exporter des produits finis.

Et dans le domaine du numérique, la domination américaine est encore plus importante, comme le montre le chiffre d'affaires cumulé des Gafa (Google, Apple, Facebook et Amazon), supérieur à 500 milliards de dollars. Quant à leur capitalisation boursière, elle dépasse les 2 000 milliards de dollars.

Cette position dominante dans les forces armées, dans la technologie militaire, dans le numérique, se retrouve bien sûr dans la finance.

L'hégémonie financière

Les États-Unis n'avaient pas d'idée d'hégémonie en 1944, lors de la conférence de Bretton Woods, qui donnera d'abord naissance au Fonds monétaire international (FMI) et à la Banque mondiale, puis au General Agreement on Tariffs and Trade (Gatt) en 1947. Les Américains voulaient simplement défendre quatre principes très simples en matière de commerce international : non-discrimination entre les nations, abandon progressif des droits de douane, abolition des restrictions quantitatives ; interdiction du *dumping* et des subventions à l'exportation.

Les États-Unis favorisent la stabilité des taux de change, établis par le Gold Exchange Standard. Chaque nation est censée soutenir sa monnaie et se soucier de ses équilibres financiers et commerciaux. Mais il y a aussi une disposition-clé : tout pays qui accepte de changer sa monnaie contre de l'or est réputé avoir satisfait ses obligations. Les États-Unis sont les seuls à choisir cette option. Le dollar est comme de l'or. En 1965, le président de Gaulle dénonce le privilège exorbitant du dollar... La Banque de France change systématiquement ses dollars contre de l'or. Charles de Gaulle a l'impression que les Américains financent leur guerre du Vietnam et leur conquête de la Lune grâce à ce privilège d'émission de dollars quasiment sans limites.

Le 15 août 1971, le président Nixon décrète unilatéralement l'abolition de la convertibilité. Après deux dévaluations et une crise aux États-Unis, cela a permis l'augmentation du nombre de dollars dans le monde. Le dollar reste la première monnaie de réserve et d'échanges du monde. Pourquoi ? La question fut posée à Barack Obama lors

d'une conférence de presse en mars 2009 à la Maison-Blanche. Il fit une magnifique réponse, entièrement politique: « Le dollar continuera à jouer son rôle de monnaie de réserve, car les États-Unis sont politiquement le pays le plus stable et le plus transparent du monde! »

Mais de fait apparaissent de nouvelles devises mondiales, qui, cumulées, dépassent le dollar. Les échanges entre la Russie et la Chine ne sont plus libellés en dollars. Il en va de même pour le commerce entre la Chine et l'Iran.

Une des principales armes de l'hégémonisme financier américain s'appelle Swift (Society for Worldwide Interbank Financial Telecommunication). C'est une société coopérative de droit belge installée à La Hulpe en Belgique. Elle est détenue et contrôlée par ses 2250 adhérents, en majorité américains. Elle peut être utilisée comme arme politique. Son système de paiement sécurisé est utilisé par 10 000 institutions bancaires, présentes dans 200 pays. La Russie a été menacée d'en être privée.

En ce qui concerne le FMI, les Européens ont davantage de droits de vote que les Américains, mais ces derniers gardent un droit de veto, car leur part est supérieure à 15 %. Or au FMI les résolutions importantes ne passent que si elles recueillent une majorité qualifiée supérieure à 85 %.

Cependant, il est clair que l'hégémonie financière américaine est en constant recul, avec la montée de l'euro et des devises asiatiques. Mais, confrontés à leur perte d'influence politique et financière progressive, les Américains ont trouvé un outil beaucoup plus fiable pour s'imposer envers l'Europe: c'est l'extraterritorialisation de leur droit.

L'hégémonisme juridique

En ayant réussi par l'intimidation à rendre leurs lois applicables au monde entier, les Américains se sont dotés d'un outil d'une puissance inouïe. C'est l'arme atomique de l'ère de la mondialisation sans conflit armé.

Cet hégémonisme s'appuie sur deux textes de lois, le Foreign Corrupt Practices Act (FCPA) voté en 1977 et le USA Patriot Act de 2001. C'est l'application de plus en plus extensive de ce droit à des personnes physiques et morales étrangères agissant à l'étranger qui constitue l'hégémonisme juridique américain.

Le FCPA a été étendu aux pays étrangers dans la seconde moitié des années quatre-vingt-dix, puis adapté dans la convention de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) contre la corruption de 1997. L'application du FCPA relève de deux opérateurs, d'une part le département de la Justice (DOJ), d'autre part la Securities and Exchange Commission (SEC). Tous deux vont peu à peu rivaliser de zèle dans la période récente.

À partir de 2006 et plus encore de 2011, les grands groupes étrangers ont été leur principale cible. Jusqu'en 2014, douze des vingt plus importantes amendes transactionnelles ont été infligées à des sociétés non américaines.

Tout acte de corruption est justiciable dès lors que sa réalisation a comporté un lien, même ténu, avec l'économie américaine. La BNP avait financé, en dollars, des exportations de trois pays soumis à embargo par les États-Unis mais pas par la France. Le seul fait que la compensation de l'opération se soit réalisée sur le sol américain (une transaction électronique de quelques nanosecondes sur le compte de la BNP à New York) a suffi pour que la justice américaine se déclare compétente!

Les principales étapes d'une procédure du DOJ ou du SEC, pour infraction au FCPA, sont les suivantes :

- identification d'une cible par le service spécialisé du DOJ à partir de la lecture de la presse, ou de dénonciations des concurrents, ou d'informations provenant de la Communauté du renseignement. Les informations provenant des écoutes de la National Security Agency (NSA) jouent un rôle essentiel à cet égard. Ces écoutes et ces pénétrations informatiques peuvent toucher toutes sortes d'entreprises et d'administrations. Elles peuvent concerner jusqu'au portable de la chancelière d'Allemagne ou les ordinateurs de l'Élysée... ;

- la société ciblée est informée de l'ouverture d'une enquête la visant et sommée d'engager des avocats de Washington pour assurer sa défense ;

- le DOJ ou la SEC communiquent à la société visée la liste des informations qu'elle doit fournir (notamment contrats et mails) suivant une procédure de « *discovery* ». Toute dissimulation sera retenue à charge et peut coûter très cher ;

- lorsque le DOJ ou la SEC ont suffisamment d'éléments, ils proposent une transaction, qui sera acceptée après un long marchandage.

Cette transaction n'interrompt pas les poursuites individuelles contre les cadres de l'entreprise qui devront eux-mêmes rechercher une transaction et, dans les cas les plus graves, devront s'abstenir de se rendre aux États-Unis pour ne pas risquer une incarcération. Par ailleurs, l'entreprise elle-même peut se voir imposer un *corporate monitor* chargé pendant un certain nombre d'années de s'assurer qu'elle respecte désormais la loi et les « bonnes pratiques » américaines.

Promulgué en 2001, le Patriot Act faisait suite aux attentats du 11 Septembre. Il est essentiellement consacré à la lutte contre le financement du terrorisme sous toutes ses formes. Il comporte une totale refonte de la législation américaine antiblanchiment en lui donnant en particulier une approche extraterritoriale.

Le secrétaire au Trésor a la possibilité de déterminer unilatéralement qu'une entité ou une institution financière ou encore une catégorie de transactions financières ou un groupe de comptes est de « *primary money laundering concern* » (suspect de blanchiment). Il dispose des pouvoirs coercitifs les plus larges pour obtenir des renseignements sur l'entité visée et protéger les institutions financières américaines de toute interaction avec elle et de tout risque de contamination. Il pourra poursuivre cette entité en fonction des critères les plus divers. Ce peut être n'importe quelle activité financière effectuée directement ou indirectement avec une institution américaine ou encore des transactions interdites faites en dollars ou des mails stockés aux États-Unis, par exemple.

Le département du Trésor a progressivement pris conscience de la menace absolue que constitue, pour une entreprise étrangère soupçonnée de blanchiment ou seulement de complicité, une menace d'interdiction bancaire la coupant du système financier américain.

À cela se sont ajoutées les techniques employées par le département de la Justice pour la mise en œuvre des dispositions législatives et réglementaires sur la corruption d'agents publics étrangers ou encore sur les sanctions visant des États dont les ressortissants auraient commis des actes de corruption à l'étranger.

Deux exemples illustrent le pouvoir considérable pris par le département du Trésor :

- les grandes banques suisses ont dû accepter de communiquer leurs données sur leurs clients américains, l'État suisse a dû consentir finalement une coopération fiscale avec Washington ;
- la BNP a dû payer une amende transactionnelle de 8,9 milliards de dollars pour avoir effectué en dollars des transactions avec des pays sous embargo américain.

Que peut-on faire pour réagir ?

Les parades à court terme

Une première parade est de faire constater par l'Union européenne que la conception des États-Unis de l'extraterritorialité est susceptible dans certains cas de violer le principe de « *fair competition* » (concurrence équitable), et plaider pour que, dans ces cas, l'Organisation mondiale du commerce soit saisie.

Autre parade : lorsqu'une entreprise française est mise en cause, faire ouvrir une instruction par la justice nationale afin que puisse prévaloir le vieux principe de droit romain « *non bis in idem* ». La convention de l'OCDE contre la corruption se borne à retenir que « les parties se concertent afin de décider quelle est celle qui est la mieux à même d'exercer des poursuites ». Cette convention ou ses commentaires autorisés devraient prévoir qu'un justiciable ne peut être sanctionné deux fois pour les mêmes faits.

Il convient de renforcer, notamment dans cette dernière perspective, la législation française en matière de lutte contre la corruption. Les Britanniques l'ont fait avec le United Kingdom Bribery Act adopté par le Parlement britannique le 8 avril 2010, pénalisant plus sévèrement corrupteurs et corrompus. Les Français aussi, avec la loi Sapin II du 9 décembre 2016.

Il est à noter que le gouvernement français, en prétendant aider la BNP face aux autorités judiciaires américaines, s'est placé sur un terrain politique inapproprié eu égard au fonctionnement des

institutions des États-Unis. Ce qu'il faut bien comprendre sur le fonctionnement américain, c'est qu'il est dominé par une caste de « seigneurs ». Cette caste, que Tocqueville avait déjà fort bien repérée en 1837, c'est la caste des *lawyers*. Ils représentent la vertu et la suprématie de la loi par rapport à tout autre considération. Même le président doit se soumettre à ce que fait et dit son département de la Justice. Et ces *lawyers* estiment que la loi américaine est fondamentalement bonne, et qu'elle est donc applicable à la planète entière.

Riposte à long terme

La riposte à long terme ne peut qu'être européenne et dans les domaines sectorisés où les nations ont accepté des transferts de souveraineté.

Les commissaires européens ne sont pas soumis aux pressions. Ils ne peuvent être licenciés que pour faute grave. Dans les secteurs de la concurrence et du commerce extérieur, la Commission européenne est déjà très puissante face aux États-Unis. Lorsque les entreprises américaines Boeing et McDonnell-Douglas voulurent fusionner en 1998, elles durent le faire aux conditions dictées par la Commission de Bruxelles. Car sinon leurs avions risquaient de se voir interdire le ciel européen... Cette puissance de la Commission dans le secteur de la concurrence se poursuit. Google vient d'être condamné à 2 milliards d'amende pour distorsion de la concurrence.

Dans le domaine du commerce extérieur, face aux menaces du président Trump, l'Union européenne a envisagé des mesures tarifaires de représailles contre les marchandises produites dans les États qui avaient voté pour Donald Trump. Cela a marché : après la rencontre entre ce dernier et le président de la Commission européenne, Jean-Claude Juncker, le 26 juillet 2018 à Washington, les États-Unis ont renoncé à leur guerre commerciale contre l'Europe.

L'Union européenne a aussi remis en vigueur une directive de 1996 appelée « Blocking Regulation » (directive européenne n° 2271/96) interdisant aux personnes morales et physiques européennes de se soumettre pour leur fonctionnement sur le territoire

de l'Union européenne à des lois ou des décisions de justice venues de l'étranger. Le problème est qu'aucun État membre n'a inscrit dans son droit national des sanctions visant les personnes obéissant à des lois étrangères.

À long terme, il va falloir penser à une nouvelle législation européenne. Cela a commencé. La directive sur la protection des données est applicable à toute l'Europe depuis le 25 mai 2018. Les sanctions prévues peuvent aller jusqu'à 4 % du chiffre d'affaires des entreprises visées. L'Europe mène désormais la vie dure aux Gafa. La taille de son marché est un atout considérable face à l'hégémonisme américain, même si elle ne sait pas encore très bien l'utiliser.

On peut aussi envisager le recours aux financements de la Banque de France pour les petites et moyennes entreprises. Plus généralement, l'Union européenne pourrait développer une stratégie visant à faire de l'euro une monnaie de réserve plus importante dans le monde. Le risque serait bien sûr de faire monter la devise à des niveaux trop élevés.

Une fois toute cette panoplie considérée, on sent bien que l'Union européenne a les moyens de recouvrer son indépendance. Mais il lui faut du temps et, surtout, la volonté de ses nations constitutives.

Les élites américaines ont du mal à comprendre que l'hégémonisme judiciaire et financier de leur pays est contre-productif. Il l'est car il divise gravement les alliés par rapport au principal danger actuel : l'hégémonisme commercial chinois.

DROITE ET DÉCADENCE : DEUX SIÈCLES DE MÉDITATION SUR LA CHUTE

› Jérôme Besnard

En mémoire d'Hervé Coutau-Bégarie

Nostalgie de l'âge d'or, pessimisme foncier, dissertation sur la chute, voire prégnance du péché originel : la droite française n'a cessé depuis deux siècles de produire des réflexions relatives à la décadence politique, sociale et morale supposée du pays. Une décadence qui viendrait de loin, qui s'inscrirait dans la longue durée, selon Chateaubriand (1768-1848), du moins si l'on se réfère à son article « De la Vendée » paru en septembre 1819 dans son éphémère journal *Le Conservateur*, dont le titre devait connaître une postérité bien supérieure à ses ventes de l'époque :

« L'ancienne constitution de la France fut attaquée par la tyrannie de Louis XI, affaiblie par le goût des arts et les mœurs voluptueuses des Valois, détériorée sous les premiers Bourbons par la réforme religieuse et les guerres civiles, terrassée par le génie de Richelieu, enchaînée par

la grandeur de Louis XIV, détruite enfin par la corruption de la Régence et la philosophie du XVIII^e siècle. La Révolution était achevée lorsqu'elle éclata ; c'est une erreur de croire qu'elle a renversé la monarchie ; elle n'a fait qu'en disperser les ruines, vérité prouvée par le peu de résistance qu'a rencontré la Révolution. »

Une décadence française qui remonterait à Louis XI, roi précurseur de l'unité nationale et de l'abaissement des féodaux ? C'est également le discours d'un récent ministre conservateur de la Défense, promoteur passionné de l'union des droites françaises, Charles Millon. Une décadence qui aurait pris un tour définitif avec la philosophie des Lumières relayée sur l'ensemble du territoire par les « sociétés de pensée » décrites au début du XX^e siècle par l'historien Augustin Cochin (1), redécouvert en son temps par François Furet dans *Penser la révolution française* (1978).

La défaite de 1871 va encore renforcer la stigmatisation de la décadence par la droite française. Il en est ainsi de Paul Bourget (1852-1935), romancier bien oublié (*Le Disciple*, 1889), que Jacques Laurent rapprochait volontiers de Jean-Paul Sartre, pour leur commune attirance pour le roman à thèse, exact opposé de la liberté littéraire. Un Paul Bourget qui esquissa très jeune une « théorie de la décadence » fondée sur l'organicisme dans ses *Essais de psychologie contemporaine* (1883) :

Historien des idées, Jérôme Besnard est membre du comité de rédaction de la revue *France Forum*. Il collabore également aux hors-séries de *Valeurs actuelles*. Il a publié *La Droite imaginaire : de Chateaubriand à François Fillon* (Cerf, 2018).
 > jebesnard@yahoo.fr

« Par le mot de décadence, on désigne volontiers l'état d'une société qui produit un trop petit nombre d'individus propres aux travaux de la vie commune. Une société doit être assimilée à un organisme. »

Dans *Le Disciple*, Paul Bourget dénonce la responsabilité du mentor et cible la science moderne, accusée de s'être substituée à la religion sans pour autant fournir de morale acceptable.

Historien prématurément disparu, Victor Nguyen a démontré dans un livre magistral bien qu'inachevé l'importance du thème de la décadence chez l'écrivain et homme politique royaliste et nationaliste Charles Maurras (2) (1868-1952). Un livre qui aurait pu s'appeler « Maurras avant Maurras », avait l'habitude de dire Pierre Chaunu. En effet, l'œuvre de Maurras, en cela héritière des penseurs contre-révolutionnaires qui l'ont précédé, peut largement s'analyser comme un refus de la « décadence séculaire de la patrie ». Il y a chez Maurras une profonde insurrection personnelle et civique contre la mort qui explique son agnosticisme et sa défiance envers la parole du Christ. La première et l'une des plus profondes réflexions maurrassiennes sur la décadence remonte à 1896 et son voyage méditerranéen qui devait le conduire aux premiers Jeux olympiques de l'ère moderne. Dans ce texte, il oppose l'élitisme aristocratique à l'esprit démocratique. Un des secteurs où Maurras, pour qui l'histoire de France a connu en 1789 une rupture majeure et jamais réparée, constate une décadence majeure est celui de l'intelligence :

« La situation morale du lettré français en 1905 n'est plus du tout ce qu'elle était en 1850. La réputation de l'écrivain est perdue. (3) »

Ce que regrette Maurras concernant le monde des lettres, c'est son progressif asservissement aux intérêts financiers. Un phénomène qui aurait coupé les intellectuels du bien commun :

« Le sens national, l'esprit traditionnel était deux fois choqué par ces nouvelles directions de l'intelligence : il n'est point permis d'oublier que les lettres françaises furent jadis profondément conservatrices, alors même qu'elles chantaient des airs de fronde ; favorables à la vie de société, alors qu'elles pénétraient le plus secret labyrinthe du cœur humain. (4) »

La faiblesse des institutions de la III^e République et les scandales réguliers qui touchent les abords des ministères successifs nourrissent ce sentiment de décadence, tout comme la saignée démographique consécutive à la Première Guerre mondiale. Le premier Jacques Maritain (1882-1973), celui d'*Antimoderne* (1922) et de *Trois réformateurs* (1925), suit l'analyse de Charles Maurras lorsqu'il proclame : « L'intellectualité et la spiritualité accusent depuis la Renaissance une baisse considérable. » Si cette grande figure du néothomisme rompt avec le chef de file de l'Action française lorsque ce dernier est condamné par le Vatican en 1926, d'autres jeunes intellectuels prennent le relais et incarneront l'aile maurrassienne des « non-conformistes des années trente » décrits par Jean-Louis Loubet del Bayle. Cette génération se réappropriera la réflexion sur la décadence devant la montée des périls, tel Thierry Maulnier (1909-1988) dans « Le miracle de la monarchie », un texte paru en 1935 dans la revue *Problèmes actuels*, proche du comte de Paris :

« Au carrefour de l'histoire où elle est parvenue, la France incertaine et divisée doit choisir. Nous avons dépassé le terme de ce que l'on peut appeler l'ère heureuse de la décadence. Le laisser-aller, l'improvisation, le désordre ont épuisé leur crédit sur les générations à venir ; les sur-sis accordés aux fautes des hommes par la lente justice de l'histoire sont venus à expiration. »

Après la Seconde Guerre mondiale, des universitaires conservateurs protestants proposent de nouvelles pistes d'analyse de la décadence présumée du monde occidental : le juriste Jacques Ellul y voit la conséquence du règne sans partage de l'univers technicien, le philosophe Julien Freund l'associe au repli de l'Europe sur elle-même, une fois refermé le temps des aventures coloniales amorcé avec les grandes découvertes de la Renaissance, l'historien Pierre Chaunu, enfin, la perçoit comme la conséquence d'un effondrement démographique que corrigea à peine le baby-boom. Ce pessimisme consécutif au déploiement des totalitarismes nazi et communiste conduit certains

écrivains à estimer « qu'il faut savoir désespérer jusqu'au bout » (Roger Nimier) ou qu'il n'y a plus aucun fond à la chute de la civilisation, tel Dominique de Roux (1935-1977) dans ses aphorismes : « Impression par moments qu'on est au-delà de la décadence, que dans la décadence on creuse des trous, qu'on creuse encore. (5) »

Le général de Gaulle méditait volontiers sur le déclin français et durant ses années de pouvoir, entre 1958 et 1969, sa principale angoisse fut de ne pas avoir assez de temps devant lui pour mener à bien toutes les réformes qui s'imposaient à ses yeux (6). Plus récemment, la thématique de la décadence fut utilisée par François Fillon lors de l'élection primaire de la droite et du centre en 2016, le futur candidat à l'élection présidentielle n'hésitant pas à déclarer au sujet de la place de la France en Europe et dans le monde : « Nous sommes dans une situation d'extrême faiblesse parce que nous n'avons pas su enrayer une forme de décadence. (7) » Un vocabulaire qui est aussi celui de Laurent Wauquiez, qui déclarait dès le 13 mai 2015 dans l'émission « Face aux chrétiens » de la chaîne KTO à propos de notre économie : « Nous avons auto-intégré notre décadence et notre chute en nous satisfaisant d'une croissance toute petite. » Ses récents propos sur la procréation médicalement assistée entrent évidemment dans le même champ lexical. Depuis deux siècles, rien ne change à droite hormis les hommes, qui eux changent toujours.

1. Augustin Cochin, *La Machine révolutionnaire*, Tallandier, 2018.

2. Victor Nguyen, *Aux origines de l'Action française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*, préface de Pierre Chaunu, Fayard, 1991.

3. Charles Maurras, *L'Avenir de l'intelligence*, L'Âge d'homme, 2002, p. 97. Texte inclus dans le volume préfacé par Jean-Christophe Buisson : Charles Maurras, *L'Avenir de l'intelligence et autres textes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2018.

4. *Idem*, p. 50.

5. Dominique de Roux, *Immédiatement*, L'Âge d'homme, 1980, p. 168.

6. Jean-Louis Thiériot, *De Gaulle, le dernier réformateur*, Tallandier, 2018.

7. Entretien sur le site Internet Atlantico.fr, 1^{er} mai 2016.

COMMENT LES JEUNES ONT-ILS PERDU LEUR FOI DANS LE PROGRÈS?

› **Kévin Boucaud-Victoire**

Depuis plus de deux siècles, le « progrès » structure la vie politique, économique et sociale des pays occidentaux, et avec lui la hantise de la décadence. Mais si le premier a souvent eu l'avantage sur la seconde, il semblerait que le rapport de force soit aujourd'hui tout autre. Le progrès est aujourd'hui la chose la moins bien partagée... Pourtant, il n'a pas perdu la partie.

De la révolution copernicienne au progrès

Le mot « progrès » (issu du latin *progressus*, « la marche en avant ») est relativement récent et n'a pas cinq siècles. Il est indissociable des deux révolutions intellectuelles du XVI^e siècle : l'humanisme et la révolution copernicienne. Les travaux de Nicolas Copernic, perfectionnés par Johannes Kepler, Galilée et Isaac Newton, bouleversent en profondeur la représentation du monde et du cosmos. Le modèle géocentrique (1) hérité des Grecs laisse place au modèle héliocentrique (2), dans lequel l'univers est potentiellement infini. Cette redéfinition

radicale du monde et de la place de l'homme, insignifiant et tout-puissant, a un impact sur toutes les disciplines intellectuelles, dont la philosophie politique. Jean-Claude Michéa explique :

« C'est surtout en tant qu'image d'une autorité symbolique nouvelle, l'idéal de la Science, autorité désormais opposable à l'Église, que la physique galiléenne a produit ses deux effets idéologiques les plus importants. D'une part, elle a offert une assise métaphysique particulièrement solide à la notion de progrès [...]. Et, de l'autre, elle a favorisé la croyance [...] selon laquelle l'extension de la méthode galiléenne à l'étude de la nature humaine pourrait bientôt permettre d'édifier une "physique sociale", et, à travers celle-ci, de créer les conditions d'un traitement enfin "scientifique" et "impartial" du problème politique. (3) »

C'est ainsi qu'un siècle plus tard, Francis Bacon affirme que « la science de l'homme » est devenue « la mesure de sa puissance », pendant que René Descartes estime qu'elle doit « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ».

Mythe du progrès et peur de la décadence

Il faut néanmoins atteindre la fin du XVIII^e siècle pour que l'idée de progrès mûrisse entièrement. En 1793, sous la Terreur, Nicolas de Condorcet, révolutionnaire et surtout philosophe disciple de Voltaire, publie *Esquisse d'un tableau historique de l'esprit humain*. Il y constate que « la nature n'a marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ». Alors qu'il tente, à l'aide de l'Encyclopédie de Diderot, de consigner tout le savoir de son époque, il prédit qu'« il arrivera [...] ce moment où le Soleil n'éclairera plus, sur la Terre, que des hommes libres, et ne reconnaissant d'autre maître que

Journaliste, essayiste, cofondateur de la revue *Le Comptoir*, Kevin Boucaud-Victoire a récemment publié *Orwell, écrivain des gens ordinaires* (Éditions Première Partie, 2018).
› kevin.boucaudvictoire@protonmail.com

leur raison ». Ainsi, selon lui, l'avenir sera progressivement dominé par la raison, l'éducation, les connaissances, la science et la technique. Rapidement, le progrès consacre la croyance en le perfectionnement global et linéaire de l'humanité. L'augmentation du savoir, notamment scientifique, doit entraîner avec elle le progrès technique. Jugé bénéfique pour l'homme, qui n'aura plus à accomplir les tâches les plus fatigantes grâce aux machines, celui-ci doit permettre un accroissement des richesses – rebaptisé « croissance économique » – ainsi qu'une amélioration morale et sociale. De fil en aiguille, les sociétés s'approchent du meilleur des mondes possibles, à la fois prospère et composé d'individus bons. Cette croyance en une linéarité de l'histoire s'est imposée en réactivant une certaine peur de la décadence, qui remonte à la chute de l'Empire romain.

Dès 1750, Jean-Jacques Rousseau, dans son célèbre *Discours sur les sciences et les arts*, craint que le luxe et la civilisation n'emmènent le déclin moral. « Nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection. [...] On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevait sur notre horizon, et le même phénomène s'est observé dans tous les temps et dans tous les lieux », déclare-t-il tout en se référant à Rome ou à la Grèce antique. À partir de la révolution française, la décadence hante les penseurs réactionnaires. Ainsi, Joseph de Maistre explique dans ses *Considérations sur la France* (1796) que la Révolution est un châtement divin contre une nation qui s'est éloignée du catholicisme. La même année, Louis de Bonald s'inquiète du délitement du lien social dans *Théorie du pouvoir politique et religieux*. Il déplore que « tout ce qui est éternel dans la religion, tout ce qui est permanent dans la société y est à la fois détruit et méconnu. » Ainsi, à une gauche – qui regroupe des libéraux, des positivistes comme Auguste Comte, ou encore des marxistes – confiante en l'avenir s'oppose une droite craintive. « Le monde s'est divisé entre conservateurs et progressistes. L'affaire des progressistes est de continuer à commettre des erreurs. L'affaire des conservateurs est d'éviter que les erreurs ne soient corrigées », moque l'écrivain G. K. Chesterton en 1924. Quelques-uns échappent néanmoins à ce dilemme, notamment chez les anarchistes.

Pierre-Joseph Proudhon pense par exemple que le mouvement ne peut être en lui-même positif, il doit répondre à des exigences de liberté et de justice. Au début du XX^e siècle, l'anarcho-syndicaliste Georges Sorel fustige les « illusions du progrès » (4), héritées de « la bourgeoisie conquérante », qui permettent de maintenir sa domination sur les autres classes. De son côté, Simone Weil constate dans ses *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934) que « le progrès technique semble avoir fait faillite puisque au lieu du bien-être il n'a apporté aux masses que la misère physique et morale ». Certains courants marxistes, comme l'école de Francfort, suivent ce chemin. Ainsi, dans *Dialektik der Aufklärung* (*La Dialectique de la raison*), Theodor Adorno et Max Horkheimer tentent de séparer le bon grain de l'ivraie au sein de la pensée des Lumières. La Seconde Guerre mondiale permet de donner un peu plus d'élan à la critique. Hannah Arendt et Zygmunt Bauman avancent que la Shoah est la conséquence du progrès technique dans sa plus froide rationalité. Pour l'Allemande, « le progrès et la catastrophe sont l'avvers et le revers d'une même médaille ». Pourtant le mythe survit, souvent dans une forme appauvrie : le bougisme. Cette idéologie est « fondée sur une promesse de salut dans et par le mouvement en avant perpétuel, suivant une vitesse accélérée », explique Pierre-André Taguieff (5), qui a forgé le néologisme. Au début des années quatre-vingt-dix, avec l'effondrement du bloc soviétique et la diffusion de la démocratie libérale, le progrès est censé avoir triomphé. C'est « la fin de l'histoire », théorisée par Francis Fukuyama. Le progrès bougiste est assimilé à la diffusion du libre-échange et à la libéralisation de l'économie et des mœurs. Derrière l'adage « on n'arrête pas le progrès » se cache alors l'idée qu'on n'arrête pas le capitalisme.

La fin des « illusions du progrès » ?

Pourtant, presque trois décennies plus tard, Ariane Chemin et Vincent Martigny (6) se demandent : « Les idéaux de progrès, de raison et d'universel sont-ils devenus obsolètes ? » Évidemment, le « retour du religieux », dont l'islamisme est un symbole, n'y est pas

pour rien. Mais il n'est pas le seul coupable. La renaissance d'une droite conservatrice, voire identitaire, et l'évolution d'une partie de la gauche radicale jouent aussi. La jeune génération, née au tournant des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, ne se fait plus d'illusions. À part quelques égarés comme Gaspard Koenig et son think-tank Génération libre ou Robin Rivaton, on ne se bouscule plus pour défendre le progrès. Et pour cause, il n'y a plus beaucoup de raisons de le faire.

Il s'agit des enfants de la crise (7), du chômage de masse (8), du désastre écologique, du retour des conflits armés, etc. Cette génération a été condamnée à s'entasser dans des métropoles toujours plus chères, afin d'occuper des emplois de plus en plus précaires. De la télé-réalité aux réseaux sociaux, en passant par l'addiction au numérique ou l'empoisonnement alimentaire, il est difficile de croire aux effets émancipateurs du progrès technique. « Dans son rêve prométhéen, l'homme moderne croyait pouvoir domestiquer la nature, il n'a fait que se créer un environnement artificiel plus contraignant encore », relevait Jacques Ellul (9). Ceux que les sociologues nomment « la génération Y » en subissent les effets plus que leurs parents. C'est dans ce contexte que sont nées des revues comme *Limite*, *Le Comptoir* ou *Philitt*. De droite ou de gauche, elles n'ont que faire d'être « absolument modernes ». Elles suivent souvent les traces des précurseurs *Offensive*, *Immédiatement*, ou *La Décroissance*, ou de penseurs comme Jean-Claude Michéa ou Philippe Muray. Évidemment, ces jeunes revues sont marginales, mais elles témoignent de l'air du temps. Si une partie de cette génération se tourne vers Éric Zemmour ou Michel Onfray, chantres de la décadence, ce n'est pas le cas de tous. Beaucoup essaient au contraire de trouver une sortie par le haut, notamment avec l'idée de décroissance qui fait son chemin.

Est-ce pour autant que le progrès a perdu ? Rien n'est moins sûr. Même s'ils se font petits, les progressistes sont bien présents et impriment le rythme (10). C'est ainsi que le transhumanisme, sommet du progrès, quand il se retourne contre l'humanisme, qui l'a pourtant engendré, s'impose dans la Silicon Valley, cœur de l'économie mon-

diale, sans crier gare. Car le progrès est un dieu puissant, il ne suffit pas de ne plus croire en lui pour qu'il disparaisse. Pour cela, il faut le combattre.

1. Où la Terre est le centre de l'univers.
2. Où le Soleil se retrouve au centre de l'univers.
3. Jean-Claude Michéa, *L'Empire du moindre mal : essai sur la civilisation libérale*, Climats, 2007.
4. Georges Sorel, *Les Illusions du progrès*, Rivière, 1908.
5. Pierre-André Taguieff, *Résister au bougisme : démocratie forte contre mondialisation techno-marchande*, Mille et une nuits, 2001.
6. Ariane Chemin et Vincent Martigny, « Mais qui veut éteindre les Lumières ? », *Le Monde*, 15 novembre 2018.
7. Pour rappel, le 22 février 1984, en plein tournant de la rigueur « socialiste », Yves Montand présente une émission intitulée « Vive la crise ! » sur Antenne 2. Le lendemain, *Libération* en faisait l'éloge, tout en vantant les bienfaits de l'austérité.
8. En 1967, le Premier ministre Georges Pompidou annonçait : « Si un jour on atteint 500 000 chômeurs en France, ça sera la révolution. » Le seuil du million a été franchi il y a plus de quarante ans.
9. Entretien de Jacques Ellul, rapporté dans Serge Latouche, *Jacques Ellul contre le totalitarisme technique*, Le Passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2013.
10. Dans son livre de campagne (*Révolution*, XO éditions, 2016), Emmanuel Macron a fait de l'opposition entre progressistes et conservateurs le clivage majeur de notre époque. Bien évidemment, il se positionne dans le premier camp.

LITTÉRATURE

90 | « Je suis la faussaire de mon
passé »
› **Nina Bouraoui**

97 | Junichirō Tanizaki, le beau
dans l'obscur
› **Céline Laurens**

100 | *Laelius de amicitia* de
Cicéron
› **Jean-Paul Clément**

103 | Une réponse à Marc
Weitzmann
› **Sébastien Lapaque**

« JE SUIS LA FAUSSAIRE DE MON PASSÉ »

› **Nina Bouraoui**

L'auteure de *Tous les hommes désirent naturellement savoir* (JC Lattès) a grandi à Alger. Elle vit un exil sentimental et romantique.

Partir
J'ai quitté l'Algérie en 1981. J'ai peur d'y retourner parce que j'ai peur de ne plus écrire, de perdre ma fiction, de déconstruire la légende inventée au fur et à mesure du temps, de mes livres, ces pierres que j'ajuste pour ériger un édifice qui me protège, j'ai peur de me perdre dans la forêt d'eucalyptus qui borde la résidence où j'ai grandi, de ne plus retrouver mon chemin, de me faire aspirer par la terre où longtemps j'ai essayé d'entendre un cœur battre, couchée sur les aiguilles de pin qui la jonchaient, j'ai peur de ne plus voir les corps-alligators alignés les uns près des autres sur la dalle de béton chauffé par le soleil, derrière la petite crèche où j'ai appris à dessiner, à aimer, Amina, l'institutrice qui m'avait fait croire qu'un arbre allait pousser dans mon ventre car j'avais avalé les pépins de mon orange, j'ai peur de me faire emporter par le vent qui s'engouffrait dans notre appartement, peur d'être frappée par la beauté du ciel bleu roi et de ne pouvoir me relever

de cette beauté, peur de ne plus savoir si je rentre ou si j'arrive. Je ne sais pas comment me positionner dans ce voyage imaginaire dont je ne cesse de tracer les lignes : l'aéroport, la route, Alger centre, la place d'Hydra, puis mon lieu, la résidence, l'immeuble construit sur pilotis (quand je dis « mon lieu », ce n'est pas que le lieu de mon enfance, de ma première jeunesse, c'est le lieu de la mémoire, cette machine, le lieu des souvenirs, le lieu de mon corps). C'est de cela que j'ai peur : retrouver la pierre, le métal, le goudron et le sable que j'ai touchés un jour, il y a longtemps, je crois en la mémoire des murs et des endroits, j'ai peur que mon corps ne tombe à son tour, entraînant dans sa chute mon cœur, j'ai peur de comprendre quelle femme je suis. Je viens d'un espace précis, le retrouver serait me retrouver et peut-être que je n'ai pas envie de me retrouver, je n'ai pas envie que l'enquête s'achève. Retourner à Alger serait embrasser mes fantômes et lever mes secrets. Je ne veux pas, je poursuis mon voyage imaginaire à l'intérieur de mes livres, je cours dans mes mots, passant de phrase en phrase comme je pourrais passer de liane en liane dans une jungle qui m'appartient et dont je reconnais chaque cri, chaque animal, chaque tribu, chaque arbre et chaque piège. Si je pars en Algérie, je pars de moi et tout sera à refaire, à rebâtir, il faudra recommencer. C'est pour cette raison que je ne réponds pas aux invitations, que je prends un billet puis l'annule, que je fais ma valise et la défais, que je recommence à écrire encore et à jamais sur le pays qui m'échappe et dont je m'échappe, moi, le marin sans vaisseau.

Nina Bouraoui est romancière.

Derniers ouvrages publiés : *Beaux rivages* (JC Lattès, 2016) et *Tous les hommes désirent naturellement savoir* (JC Lattès, 2018).

Écrire

Je ne sais pas pourquoi j'écris, mais je sais comment j'écris, la façon dont cela prend et s'embrase. J'écris d'après ma chair, ma peau, mon souffle et mes tremblements, j'écris depuis moi et depuis en moi. Je suis ma matière et mon matériau, mon écriture devient vivante, de sang, de sueur et de salive, nul ne me sépare du récit qui s'invente, se déroule et envahit, je suis le récit, je deviens hors du monde, de la rue, de la ville et je pourrais être hors de l'amour, c'est lui et moi,

nous, nous deux, dans une marche folle qui n'existe que pour moi, qui ne vaut que pour moi. Cette marche est dangereuse, inutile vue de l'extérieur mais vitale pour moi parce qu'elle me conduit vers l'invisible – les arcanes de la création. À chaque fois j'ouvre les portes d'un château, c'est ça, écrire un livre, c'est chercher encore et encore, visiter les pièces interdites, forcer les verrous, je ne sais pas si cela peut s'arrêter un jour, disparaître, s'évanouir comme cela avait surgi en 1974, un jour de printemps. J'étais seule, dans l'appartement de la résidence construite en arc de cercle, assise face à la porte-fenêtre ouverte qui donnait sur le balcon de dalles rouges. La lumière m'encerclait comme une cape. J'écrivais avec un crayon à papier sur des feuilles blanches, cela faisait comme mes dessins puis j'ai pensé que c'était supérieur à mes dessins parce que j'agenciais non des lignes mais des idées, des sensations, je décrivais ce que je ne voyais pas mais qui existait, en contrebas, à quelques kilomètres de notre quartier : le port d'Alger, les cargos que l'on décharge, le mouvement des hommes, les travailleurs de la mer, les bateaux en attente de leur départ, et, plus loin encore les garçons-oiseaux qui s'élançaient des rochers pour plonger dans les flots, risquant leur vie pour ravir le cœur et l'admiration d'une fille. Cette première scène, je n'ai cessé de la ressusciter et elle a engendré d'autres scènes. Mes romans sont des jeux de Lego. Chacun s'emboîte dans l'autre. Je vis à l'intérieur de mes livres ce que je n'ai pas eu le temps de vivre en Algérie. Je saisis ce que je ne peux pas saisir et même dans mes livres qui sont sans Algérie, les scènes françaises ou étrangères évoquent en souterrain l'Algérie, l'impuissance à avoir été ce que j'aurais dû ou pu être ; je ne suis pas une exilée, je suis française, je vis un exil sentimental et romantique. Je rapporte les images d'un pays qui n'existe pas et qui n'a peut-être jamais existé. Je suis la faussaire de mon passé.

La parole

Il faut rompre le silence du livre pour qu'il existe, il faut expliquer, éclairer, porter, c'est un exercice que j'aime au début, puis qui m'effraie au fil des semaines, des mois, parce que je m'y perds, je m'égare dans un labyrinthe sans parvenir à retrouver l'entrée ou la sortie. Je ne

perds pas ma parole, je me perds moi, la femme que je suis, le corps que je suis ; je le ressens après chaque question-réponse, chaque film, chaque photographie. Cela ne se voit pas de l'extérieur, je ne change ni mon air, ni mes regards, ni mes sourires, rien ne le trahit, mais je le sais, cela avance, progresse en moi, comme l'écriture, l'invasion, sauf que je suis en non-écriture, je suis en parole, ce sont toujours les mots, les idées, la construction, mais rien ne restera, rien ne sera consigné, imprimé, édité. Cette parole libre me fait penser à un oiseau sauvage. Elle va de territoire en territoire, sans attaches, volant un peu plus vite à chaque fois car il y a de l'impatience à se faire comprendre, à se faire entendre. Quand le silence revient, la nuit en particulier, je me sens morcelée. Ce n'est pas mon intégrité que je perds, je ne mens jamais, je ne joue jamais, j'avance sans masque et désarmée ; c'est mon unité qui se fendille et brise, comme si j'avais donné des parts de mon être que je n'arriverai jamais à récupérer. Je crois en la vengeance des livres, pour eux seul le geste de la main qui tourne les pages compte et seul le silence de la lecture les révèle.

Dessiner

Le dessin remplace les phases d'écriture, le temps du dessin est lent, inverse au temps fou du livre. C'est un temps paisible, les heures passent avec douceur et la nuit succède au jour par surprise. Cette nuit n'est pas menaçante. Le dessin me calme et me rassure quand l'écriture me brutalise. Il est difficile de construire une partition, de trouver la note la plus juste, or écrire, c'est faire de la musique. Mes dessins sont des lignes démultipliées, à l'encre ou au crayon gris, ces lignes représentent la fragilité des sentiments, de l'existence, je dessine des cœurs qui ne ressemblent pas à des cœurs mais à des coupes, chemins des veines et du sang, forêts de palmiers, landes végétales, amas de branches, de feuilles, de mousses qui s'enlacent. Mes dessins viennent eux aussi de l'enfance, ils n'ont pas grandi, évolué, ils sont mon origine et portent mon empreinte quand l'écriture, elle, cherche encore à la retrouver ou à la prouver – j'écris pour dire mon identité, pour répondre à un policier m'interrogeant sur ma nationalité, mes racines, ma nature. J'encadre mes dessins, je les prends en photogra-

phie, c'est la seule valeur que je peux leur donner, ma seule fortune, ainsi ils sont figés, comme les mots une fois prisonniers du livre ou de l'écran. Dessiner est un rêve de fin d'écriture – m'y consacrer, abandonner la phrase pour le trait, le silence pour le bruit du crayon ou de la plume qui glisse sur la feuille de papier à grain vide dont je vais remplir le centre pour lui donner vie est un désir, jamais assouvi car le désir d'écriture est une vague plus haute que les autres, c'est elle qui recouvre, c'est par elle que tout renaît.

La liberté

Je suis hantée par l'idée de la liberté, peut-être parce que je me sens enchaînée par une histoire qui n'est pas mon histoire, un héritage qui n'est pas mon héritage, je garde l'image d'un arbre généalogique dont les branches s'enlacceraient à d'autres branches issues d'une autre souche et cela à l'infini; en vieillissant, j'ai davantage conscience de marcher avec les autres, ces hommes et ces femmes de ma ville, Paris, et du monde quand je voyage, de reconnaître mon visage dans leur visage, ma peau sur leur peau, je crois en une transmission générale, comme si nous ne formions qu'un seul être; pour cette raison la violence du monde me terrifie, elle me relie à ma propre violence – j'ai été une enfant enfermée de l'intérieur qui n'arrivait pas à communiquer avec des mots, j'ai longtemps crié pour me faire comprendre et peut-être pour me faire aimer, mes colères étaient des déclarations. Lors de périple au Sahara, j'ai découvert sur les parois des grottes du Tassili des peintures représentant des hommes et des femmes dans des scènes de guerre ou de chasse. Ces images ne me quittent pas, la violence ne sera jamais hors du monde, il faut inventer une nouvelle poésie, non pour apaiser mais pour accepter cette violence. En chacun de nous veille une part sauvage. J'ai choisi l'encre et le papier plutôt que l'arc et les flèches.

Dans le jardin d'Ali

Il me suffisait de descendre la route que je nommais la rampe des parkings à ciel ouvert de la résidence, comptant chacun de mes pas comme si je récitais une prière pour éviter que le malheur advienne

– sortir seule en ville pouvait être dangereux, non dans les faits mais dans mon imagination –, je croyais en la protection du lieu, de son parc, de la forêt d’eucalyptus dont je comparais les arbres à une armée de soldats en veille, prêts à répliquer en cas d’attaque. Quand le gardien de la résidence me demandait où j’allais, il me suffisait de répondre « chez lui », il savait, me surveillait depuis l’entrée de la résidence, mon chemin était court et pourtant il me semblait être sans fin. Je passais devant la station essence Shell qui avait donné le nom à notre résidence, construite pendant les années cinquante pour les employés des compagnies pétrolières françaises qui vivaient ou séjournaient à Alger. On racontait qu’un massacre y avait eu lieu pendant la guerre d’indépendance, que l’OAS avait tué tout le personnel algérien qui travaillait dans les appartements, cuisiniers, femmes de ménage, jardiniers du parc. Nous vivions avec des revenants, certains de les voir apparaître dans nos miroirs, derrière les portes vitrées, au seuil de nos chambres, ombres blanches dansant dans nos appartements. Ali, mon ami, mon jumeau – et même parfois mon siamois tant nos corps ne pouvaient se passer l’un de l’autre –, vivait à une rue de mon appartement ; le rond-point franchi, je me savais sauvée, car engagée vers l’adresse de celui qui m’attendait. La porte de sa maison était bleue, du lierre et des glycines débordaient des murs qui protégeaient son jardin. Il me faisait attendre soixante secondes après avoir sonné – je comptais. Ali et ses cheveux bouclés, Ali et ses yeux noirs, Ali et ses mains noueuses qui prenaient les miennes ou serraient ma gorge quand nous nous affrontions, fous de joie et fous de haine, grandissant en même temps et sachant qu’il faudrait un jour nous abandonner pour survivre à notre lien qui n’était ni amoureux ni amical et que je ne saurais aujourd’hui nommer tant le désir et le mépris de ce désir étaient mêlés, indissociables, tant aussi nous incarnions la triste beauté et la grande violence de l’Algérie qui s’annonçait et que nous mimions sans le savoir dans notre petit théâtre de l’enfance, chacun endossant le rôle de l’adversaire de l’autre et parfois son assassin potentiel. Nous avions un temps d’avance sur les événements, taillant les branches en épées et en couteaux, endossant des parkas et des pantalons militaires, dressant le chien d’Ali contre un ennemi imaginaire, empêchant qui-

conque d'intégrer ce que nous nommions notre communauté, nous deux, poing contre poing et main dans la main, traversant la forêt de Baïnem armés de pistolets et de mitraillettes en plastique, tirant sur les ombres de ceux qui vingt ans plus tard sèmeraient la terreur en Algérie. Nous n'étions pas des enfants et nous n'aimions pas l'enfance ou le sucre de l'enfance, lui préférant le goût du sel des larmes qu'Ali léchait sur mon visage quand je pleurais la tragédie qui arrivait. Nous avons su avant les autres car nous étions de la génération de ceux qui allaient briser l'amour et les espérances. Nous étions eux, sans le désirer, maudits et sacrés, nous sauvant un jour de notre funeste destin en regagnant la France parce que nous avions perdu un pays.

JUNICHIRO TANIZAKI

› Céline Laurens

« Dans quelques coins du grenier
j'ai trouvé des ombres vivantes qui remuent »

Pierre Reverdy, *Plupart du temps*.

En 1910, alors âgé de seulement 24 ans, Tanizaki Junichirō, qui allait devenir l'une des figures les plus contestées du Japon littéraire, publiait sa nouvelle *Le Tatouage* dans une revue créée avec un groupe de camarades. Déjà, à cet humble échelon, qui était celui d'une presque première publication, la sombreur auréolant sa thématique érotique lui valut un préjugé négatif de la part des critiques et du public. L'irritation que son style fit sourdre, Tanizaki ne réussit jamais à s'en débarrasser ; qui plus est, réfractaire à tout engagement politique, solitaire, il était un être mouvant, un auteur inclassable et demandait par là même au vieux cénacle poussiéreux des critiques de se départir de leur acquis, somme toute d'exercer leur métier et d'aller au-devant d'une littérature n'existant pas encore. Or ce n'est pas la bête provocation mais un relativisme face à ce qui est à son époque avalisé comme moral qui motive Tanizaki dans le choix de ses thèmes. Ce refus des œillères, on le retrouve notamment dans son *Éloge de l'ombre*, essai poétique daté de 1933, où il offre au lecteur sa conception japonaise du beau.

Céline Laurens est critique littéraire pour le magazine *Lire* et journaliste à Radio Notre-Dame. Elle collabore régulièrement avec des maisons d'édition telles qu'Actes Sud théâtre et Rue Fromentin.

› laurensceline@aol.com

Il y est question du raffinement, quête ultime permettant de s'accommoder au mieux de sa présence au monde et de surmonter, sans la dissimuler, la part d'animalité consubstantielle à l'être humain. Ce raffinement, qui passe par une synesthésie liée à la notion de contraste, est selon Junichirō Tanizaki essentiellement japonais et c'est sa lente déliquescence qu'il s'évertue à dépeindre au fil d'*Éloge de l'ombre*. Céder aux progrès techniques, à l'esthétique émanant de l'histoire de la société positiviste occidentale, c'est selon lui se couper d'une phénoménologie millénaire, d'un être au monde ancestral et c'est cette tentation contre laquelle il met en garde, au même titre que Martin Heidegger s'interrogeait sur la dérive du processus d'arraisonnement chez l'homme occidental :

« La menace qui pèse sur l'homme ne provient pas en premier lieu des machines et appareils de la technique, dont l'action peut éventuellement être mortelle. La menace véritable a déjà atteint l'homme dans son être. Le règne de l'arraisonnement nous menace de l'éventualité qu'à l'homme puisse être refusé de revenir à un dévoilement plus originel et d'entendre ainsi l'appel d'une vérité plus initiale. (1) »

Mais comment définir cet « être japonais » originel ainsi mis en danger par le progrès de bon ton et galopant ? Ce qui constitue son essence, selon Tanizaki, est un rapport direct à une terre enchantée que les dieux n'ont pas désertée. C'est l'humilité primordiale d'un homme ne s'étant pas proclamé maître et possesseur de la nature, mais cherchant à s'accommoder au mieux de sa condition, à s'arrimer à sa juste place dans la partition phénoménologique lui ayant été allouée. Il s'agit pour l'homme oriental de rendre grâce et de rester dans une corrélation du moi au monde honnissant le soupçon, il s'agit de se méfier de ce que Gaston Bachelard nommait le « monde désenchanté et décoloré de la science » (2).

« Mais pourquoi cette propension à rechercher le beau dans l'obscur se manifeste-t-elle avec tant de force chez les Orientaux seulement ? Les Occidentaux par contre,

toujours à l'affût du progrès, s'agitent sans cesse à la poursuite d'un état meilleur que le présent. Toujours à la recherche d'une clarté plus vive, ils se sont évertués, passant de la bougie à la lampe à pétrole, du pétrole au bec de gaz, du gaz à l'éclairage électrique, à traquer le moindre recoin, l'ultime refuge de l'ombre. (3) »

C'est l'aporie que dénonçait Bachelard, notamment dans *La Terre et les rêveries du repos* (4), que souligne dans ce passage Tanizaki, l'aporie de l'arrachement, par la rationalité scientifique des Lumières à l'enracinement romantique, aporie que l'homme occidental ne peut surmonter qu'à condition de réhabiter poétiquement la terre et ses mystères. Aux Occidentaux l'habitation forcenée et avide de pénates dont le moindre et mystérieux recoin sera fouillé par l'héritier des Lumières, l'habitant positiviste. Aux Orientaux la non-scission et l'acceptation d'un monde pénétré de mystères et mû par des forces immanentes. Il s'agit de deux habitations distinctes, de deux façons de bâtir, dans le premier sens de ce terme :

« Que veut dire maintenant bâtir? Le mot du vieux-haut-allemand pour "bâtir", *buan*, signifie "habiter". Ce qui veut dire: "demeurer, séjourner". Nous avons perdu la signification propre du verbe *bauen* (bâtir), à savoir "habiter". (5) »

Bâtir pour séjourner au mieux. On comprend dès lors pourquoi la construction de la maison, son ornement, les matières du mobilier utilisé et surtout l'agencement lumineux à l'intérieur des pièces ne sont pas pour Tanizaki des détails relevant d'un esthétisme sybarite maniaque mais des rituels essentiels. À nous, dès lors, d'effectuer une révolution pour remettre le pied dans l'étrier du vivant.

1. Martin Heidegger, *Questions III et IV*, Gallimard, coll. « Tel », 1990.

2. Gaston Bachelard, *La Dialectique de la durée*, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2001.

3. Junichirō Tanizaki, *Éloge de l'ombre*, traduit par René Sieffert, Verdier, 2011.

4. Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, Corti, 1948.

5. Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Gallimard, 1958.

LAELIUS DE AMICITIA DE CICÉRON

L'histoire, un recours contre la décadence de la République?

› Jean-Paul Clément



Gloire immortelle de nos aïeux
Sois-nous fidèle, mourons comme eux !
Et sous ton aile, soldats vainqueurs
Dirige nos pas, enflamme nos cœurs ! »

Le lecteur verra-t-il une pointe d'ironie dans cet air célèbre extrait du *Faust* de Charles Gounod en guise d'introduction ?

Et pourtant cet hymne martial revêt tout son sens si l'on se rapporte à la vie de Cicéron (1), orateur et historien. Les deux fonctions sont indissociables. L'orateur est un homme d'action ; mais il ne peut remplir pleinement sa mission s'il n'est historien.

Si l'on se rapporte à la définition contemporaine de l'historien que donnent Jean Tulard et Guy Thuillier dans *Le Métier d'historien*, quel mobile poursuit l'historien ?

« C'est un vouloir-vouloir, qui suppose une certaine éducation de la volonté : tant d'années vécues, de réflexions, d'observations accumulées, de recherches méthodiques, de rêveries dirigées, de tensions maîtrisées supposent devoir précis, l'objectivité programmée, contraignant, etc. avec pour seul objectif l'objectivité (2) »

Or telle n'est pas la mission qu'assigne Cicéron à l'historien. Elle est toute civique. Dans le V^e livre de *La République* de Cicéron, Abel-François Villemain écrivait au XIX^e siècle :

« Le peuple romain fut dès l'origine un peuple agricole autant que guerrier, de là naquirent des habitudes de simplicité qui subsistèrent longtemps et se soutinrent au milieu même des richesses [...]. »

Le mythe fondateur de Rome s'incarne en effet dans un homme : Cincinnatus (519-430 av. J.-C.), guerrier vainqueur d'une tribu ennemie qui, le devoir accompli, retourne à la charrue pour cultiver son lopin de terre sans demander la moindre récompense.

Pour Villemain, l'avantage de la vie agricole n'avait pas échappé à Caton l'Ancien, qui « estimait qui se conservât des anciennes mœurs, ce fut un goût pour l'agriculture commun aux plus anciens citoyens de Rome (3). [...] Une fois devenu consul, il se fit remarquer par l'intelligence et l'étendue de ses exploitations agricoles [...], tantôt guerrier, tantôt cultivateur, il est le Romain idéal. »

Jean-Paul Clément est écrivain et historien. Dernier ouvrage publié : *Bertin ou la naissance de l'opinion* (Éditions de Fallois, 2018).

Cicéron se fait le héraut de cette tradition. Pour lui, les grandes dates de la République doivent être constamment remémorées ; c'est un rempart contre la décadence.

Il faut, pour sauver la société de la décadence, une colonne vertébrale ; c'est à l'histoire que pense l'orateur, pour élever des statues, pour perpétuer les grands souvenirs qui ont illustré la République.

Aussi Cicéron applaudit-il les Thébains d'avoir érigé un trophée de bronze après leur victoire de Salamine, ce qui était contraire à leur coutume.

Dans tous ses travaux, Cicéron ne cessera d'insister sur la nécessité de transmettre les hauts faits de leurs ancêtres d'une génération à l'autre, pour que la société se maintienne à la hauteur de son passé, d'où la glorification de Scipion l'Africain, vainqueur des Carthaginois.

Aujourd'hui, l'enseignement empreint de pédagogisme de l'histoire est devenu thématique, engendrant la confusion des esprits, la perte de tous les repères, et s'acharne à effacer les gloires qui ont marqué l'histoire d'une nation et forgé son identité. Nous assistons à la négation des gloires du passé. Les États-Unis ont donné l'exemple en « déboulonnant » la statue du général sudiste Lee, glorieux vaincu de la guerre de Sécession.

Jules Ferry, l'un des plus grands hommes d'État de la III^e République, est vilipendé pour avoir été le promoteur de la colonisation. L'occupation de l'Algérie serait un « crime contre l'humanité » (*dixit* ?). Louis XIV a ruiné la France en guerres inutiles et en dépenses somptuaires, Colbert devrait disparaître des manuels pour avoir institué le Code noir (4), etc. D'où la profanation de la tombe du soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe (le 1^{er} décembre 2018).

Allons-nous à contre-courant de Cicéron pour entrer dans le jeu morbide de l'abaissement volontaire de la repentance et de l'oubli de nous-mêmes ?

Tocqueville l'avait fort bien compris lorsque, dans *De la démocratie en Amérique*, il affirmait que l'un des traits de la démocratie était de rompre les générations qui s'engrenaient les unes aux autres pour transformer la société en une « poussière de sable » d'individus fragiles, incapables de se diriger et hédonistes.

Pour Cicéron, l'histoire est donc une hygiène salutaire. Il aura une glorieuse postérité. Plutarque, dans *Les Vies des hommes illustres*, en fait une règle historiographique nécessaire à travers ses *exempla*, des modèles pour ses contemporains.

1. Marcus Tullius Cicéro, homme politique, orateur, écrivain, né en 106 av. J.-C., est issu d'une famille équestre mais obscure. Il participa à la guerre sous Sylla, débuta au Forum puis quitta Rome pour Athènes et fut sans doute l'un des introducteurs de la philosophie grecque, notamment celle de Platon. Grand avocat écouté, il se concilia la faveur de Pompée, César et Crassus, et contribua à faire donner au chef du parti sénatorial la conduite de la guerre contre Mithridate. Il s'opposa aux démagogues, conduits par Catalina. La rupture entre César et Pompée livra Rome à la guerre civile. Après bien des hésitations, Cicéron se décida pour Pompée. Il obtint le pardon de César et se retira de la vie publique pour écrire ses traités sur la rhétorique et la philosophie. Puis il se posa en successeur de César ; il écrivit contre lui ses *Philippiques* et éleva en face de lui le jeune Octave, qu'il ne craignait pas encore. Quand Marc Antoine, Octave et Lépide eurent formé le triumvirat, la tête de Cicéron fut mise en gage. Cicéron se réfugia dans sa villa de Formies après avoir tenté de fuir. Il fut rattrapé et assassiné.

2. Jean Tulard, Guy Thuillier, *Le Métier d'historien*, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1995.

3. Cicéron, *La République*, livres I à VI, traduit par Abel-François Villemain, Firmin Didot, 1821.

4. Le nom de « Code noir » a été donné à l'édit royal de mars 1685 touchant la police des îles de l'Amérique française, puis aux édits similaires de 1723 sur les Mascareignes et de 1724 sur la Louisiane. Le préambule fait apparaître la notion d'esclave comme un fait, sans justifier sa légitimité. L'article 44 considère les esclaves comme un « bien meuble ».

Aujourd'hui et toujours

UNE RÉPONSE À MARC WEITZMANN

› **Sébastien Lapaque**

Cher Marc, nous nous connaissons depuis le 17 septembre 1997. Je me souviens que nous nous sommes rencontrés à Paris en compagnie de Michel Houellebecq, qui m'a dédié un exemplaire de poche d'*Extension du domaine de la lutte*. C'est ainsi que cette date m'est restée en mémoire. Ce jour-là, tu as refusé de me serrer la main au prétexte que j'aurais appartenu au courant de la Nouvelle Droite. Jusqu'à aujourd'hui, cette accusation, que tu as répétée quelques années plus tard, lors de l'émission « Répliques » d'Alain Finkielkraut, reste pour moi très mystérieuse. La Nouvelle Droite, c'est le paganisme et l'exaltation d'un passé indo-européen qui aurait été avili non seulement par les juifs mais aussi par les chrétiens, les uns et les autres étant porteurs du virus nommé Dieu unique.

Ni de près ni de loin, je n'ai jamais été réceptif à ce délire. Que veux-tu que je te dise? Je suis un catho un peu laïcard dans mon genre, assez susceptible sur le chapitre de l'égalité. Je sais que c'est décevant pour toi, mais je suis plus sensible à la dentelle de pierre des cathédrales gothiques, au portail de Chartres où sont sculptés les patriarches et les prophètes, les rois et les reines de la Bible hébraïque qu'aux délices

païennes des nuits de Walpurgis. Et j'appartiens à mon temps : j'écoute ce qu'enseigne l'Église catholique lorsqu'elle s'efforce de rompre avec la tentation de la théologie de la substitution à l'égard d'Israël, qu'elle bâtit des relations fraternelles avec les juifs à travers des textes tels que *Nostra Ætate* (1965) et qu'elle énonce le droit d'aînesse de la Synagogue.

Jusqu'à ce jour, je ne comprends pas ton obstination à confondre le catholicisme contemporain et le néopaganisme sous toutes ses formes – de Charles Maurras à Alain de Benoist. Dans *Un temps pour haïr* (1), ton dernier livre, tu t'obstines à me mettre en cause, comme s'il existait un *continuum* entre ceux-qui-vont-à-la-messe, les nostalgiques du Reich nazi, les admirateurs de la Russie contemporaine, les ennemis musulmans de l'Occident matérialiste et tous ceux qui rêvent de détruire Israël. À te suivre, « l'imagination verbale de la haine » des islamistes serait tributaire de « certains fondamentaux culturels français ». France moisie et grand djihad, même combat !

Je finis par croire que cette confusion est volontaire de ta part : cette façon de confondre les libéraux, les chrétiens-démocrates, les catholiques-sociaux, les conservateurs, les gaullistes, les réactionnaires et les fascistes dans une même réprobation est une vieille habitude chez les staliniens, dont tu restes l'héritier à ton corps défendant. Je m'en suis souvenu en exhumant un texte de Simone de Beauvoir intitulé « La pensée de droite, aujourd'hui », publié dans *Les Temps modernes* en avril-mai 1954 (2). Dans cet article, le Castor s'en prend sans aucune distinction à Raymond Aron, à Maurice Barrès, à Pierre Drieu La Rochelle, à Roger Caillois, à Alexis Carrel, à Paul Claudel, à Jacques Chardonne, à Jules Monnerot, à Roger Nimier, à Thierry Maulnier et à Denis de Rougemont au prétexte qu'ils appartiendraient tous à la même classe sociale : la bourgeoisie.

À ta manière, tu reprends la méthode : surtout pas de nuances. Le goût du détail est un luxe de droite. Le but est de généraliser l'inquiétude dans le camp d'en face, qui n'est pas composé de contradicteurs, ni même d'adversaires. Uniquement d'ennemis.

Sébastien Lapaque est romancier, essayiste et critique au *Figaro littéraire*. Il collabore également au *Monde diplomatique*. Son recueil *Mythologie française* (Actes Sud, 2002) a été récompensé du prix Goncourt de la nouvelle. Dernier ouvrage publié : *Sermon de saint Thomas d'Aquin aux enfants et aux robots* (Stock, 2018).
 › slapaque@gmail.com

Cela me désole d'autant plus que l'objet de l'enquête poursuivie dans *Un temps pour haïr* me passionne autant que toi : la monstrueuse inflation de violence verbale et physique dans le monde globalisé, l'imaginaire islamique du complot juif mondial, sa prolifération numérique. Il faut y ajouter la haine provoquée par le retour d'une souveraineté politique juive en terre d'Israël et l'aversion pour ce que le philosophe Michaël Bar-Zvi a nommé la « philosophie de la nation juive » (3), détestée par toute une tradition hégéliano-marxiste. Il me semble d'ailleurs que tu n'insistes pas assez sur cette détestation un peu embarrassante pour un moderne. Il faut s'obliger à la penser, cependant, contre les modernes qui regardent la nation juive, cette obscure énigme à leurs yeux, comme un résidu historique amené à être dépassé et à disparaître.

C'est la physiologie du nihilisme contemporain que j'ai appréciée, dans ton livre. Les 250 premières pages, celles où tu sondes la folie djihadiste à travers une suite d'entretiens mis en scène selon les codes de la *creative nonfiction*, me sont apparues les plus intéressantes, probablement parce qu'elles sont glaçantes par leur caractère strictement descriptif. Ainsi ta reconstitution des dernières heures de Hasna Aït Boulahcen, tuée à Saint-Denis le 18 novembre 2015 en compagnie d'Abdelhamid Abaaoud et Chakib Akrouh, deux terroristes islamistes impliqués dans le mitraillage de terrasses de cafés et de restaurants des X^e et XI^e arrondissements de Paris quelques jours plus tôt.

J'ai aimé également ton exposé des équivoques de l'orientalisme à l'époque de la conquête de l'Algérie et sous le Second Empire. Il est évident que s'est inventé là une rêverie qui s'est prolongée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale avec toutes sortes de fantasmes dangereux sur les « masses arabes », que tu pointes chez Jean Genet et que j'avais relevés pour ma part chez quelques aristocrates français en rupture de ban avec le christianisme tels qu'Antoine de Saint-Exupéry et Dominique de Roux (4).

En 1956, au moment de la crise de Suez, Roger Nimier et Pierre Boutang ont vu d'où venait le danger. Ils l'ont écrit dans *La Nation française*. En 1967, le hussard était mort, mais Boutang n'avait rien perdu de sa lucidité inquiète au moment de la guerre des Six-Jours :

« La création de l'État d'Israël fut la seule rançon, la seule création positive répondant à l'horreur infinie de la Seconde Guerre mondiale. » Chez Nimier et Boutang, il est impossible de distinguer « une convergence de pensée entre les islamistes et les héritiers de l'Action française », comme tu l'as fait dans le numéro de décembre 2017 de la *Revue des Deux Mondes*. Tu avances trop rarement des textes qui soutiendraient tes positions et tu ignores généralement ceux qui les contredisent.

Pour ce qui me concerne, c'est l'hommage que j'ai rendu au « sacrifice gratuit » du lieutenant-colonel Beltrame dans *Le Figaro* du lundi 26 mars 2018 qui établirait ma connexion mentale avec les fascistes criant « *Viva la muerte* » et l'islamiste Mohammed Merah jurant : « La mort, je l'aime ». L'idée de « mort désirée » établirait à elle seule le lien avec les brutes franquistes et les tueurs islamistes. En te lisant, j'ai immédiatement pensé à Montaigne :

« La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autrui, la mort de la nostre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle-là. La réputation ne touche pas une telle entreprise ; c'est folie d'en avoir respect. (5) »

Islamiste, Montaigne ?

Je te sens un peu perdu, cher Marc, dans ta tentative d'établir un lien idéologique entre les enfants du Bon Dieu de mon espèce et les fous d'Allah. Tu distingues un antijudaïsme métaphysique à l'origine du christianisme. Il faudrait que tu cites les conciles et les encycliques pour soutenir ta position. Même le *Catéchisme du concile de Trente*, publié en 1566, ce qui ne date pas d'hier, est dépourvu de cet antisémitisme foncier.

« Nous devons donc regarder comme coupables de cette horrible faute, ceux qui continuent à retomber dans leurs péchés. Puisque ce sont nos crimes qui ont fait subir à Notre-Seigneur Jésus-Christ le supplice de la croix, à

coup sûr, ceux qui se plongent dans les désordres et dans le mal crucifient de nouveau dans leur cœur, autant qu'il est en eux, le Fils de Dieu par leurs péchés, et le couvrent de confusion. Et il faut le reconnaître, notre crime à nous dans ce cas est plus grand que celui des juifs. Car eux, au témoignage de l'apôtre, s'ils avaient connu le roi de gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié. Nous, au contraire, nous faisons profession de le connaître. Et lorsque nous le renions par nos actes, nous portons en quelque sorte sur lui nos mains déicides. (6) »

Tu peux bien stigmatiser la tradition antimoderne. La lecture des travaux de Moishe Postone et de Jean-Claude Milner, *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique* notamment, me permet de bien savoir que c'est au nom des Lumières, de la transparence parfaite et d'une modernité à parachever qu'Israël est souvent détesté.

Il est, dans l'universalisme abstrait où nous baignons, un esprit négateur de toute particularité qui éclaire le projet de mort pour les juifs et pour Israël. Dans ses manifestations nazies au XX^e siècle et islamistes au XXI^e, l'antisémitisme est absolument moderne. Rien d'archaïque là-dedans. Dans *Le Modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme* (7), Jeffrey Herf a établi de manière indiscutable que le national-socialisme ne constituait pas un rejet total du monde moderne et de ses valeurs. Au contraire. Il est trop facile de ramener l'idéologie nationale-socialiste à une manifestation anachronique au cœur de la modernité. C'est oublier l'enthousiasme des nazis pour les réalisations de la science moderne. Jeffrey Herf observe que la prise de pouvoir d'Adolf Hitler en 1933 « ne donna lieu ni à une quelconque nostalgie de la ruralité ni à des visions du monde technocratiques post-idéologiques ». Il ne faut pas être trompé par une certaine forme de rhétorique nazie à tonalité archaïque. Joseph Goebbels jurait d'ailleurs qu'il n'était en rien « un homme du passé, un antimoderne ». Et quand Hitler, dans *Mein Kampf*, réclame une synthèse de « l'esprit hellénique et de la technique germanique », c'est à la fois contre les juifs et contre les chrétiens.

J'ai lu Isaiah Berlin, moi aussi. Mais j'ai lu également Franz Rosenzweig, Jules Isaac et Emmanuel Levinas. Avec eux, et contre Isaiah Berlin, je suis convaincu qu'il n'existe pas d'antijudaïsme métaphysique à l'origine du christianisme, simplement une même « étoile de la Rédemption », qui brille pour tous. La lecture des *Pensées* de Pascal – « La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne d'attention », fragment 454 dans l'édition de Louis Lafuma – et de *La Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* de Bossuet m'autorise à ne pas en douter. Si une opposition métaphysique entre juifs et chrétiens avait existé, pourquoi saint Thomas d'Aquin se serait-il aussi abondamment nourri de Maïmonide ? Et comment Thomas aurait-il eu des disciples juifs, comme Hillel de Vérone, qui a traduit le *De unitate intellectus* au XIII^e siècle, et Judah ben Moses ben Daniel Romano, qui a traduit des morceaux de la *Somme théologique* au XIV^e, ainsi que le rappelle l'historienne Avital Wohlman, professeure de philosophie médiévale juive à l'Université hébraïque de Jérusalem, dans *Thomas d'Aquin et Maïmonide. Un dialogue exemplaire* (8) ?

Il ne peut pas y avoir d'antijudaïsme métaphysique à l'origine du christianisme pour une raison très simple. À l'époque du Christ, le judaïsme n'existait pas sous la forme qu'il a prise aux III^e et IV^e siècles, puisqu'il est établi que le concile rabbinique de Yavneh qui se serait tenu peu après la destruction du second temple de Jérusalem est une légende. Christianisme et judaïsme se sont organisés parallèlement, l'un avec l'autre et l'un contre l'autre. Professeur d'histoire juive à l'Université hébraïque de Jérusalem, Israël Jacob Yuval a ainsi lu l'Évangile selon Jean comme un texte juif (9). Même stupeur chez Daniel Boyarin, l'auteur de *La Partition du christianisme et du judaïsme* (10). En relisant le septième chapitre du Livre de Daniel, ce rabbin américain a démontré qu'il était faux de dire que la Synagogue antique ne pouvait pas accepter une théophanie inédite, « sous la forme d'un second Dieu, un jeune Dieu, ou d'une part de Dieu, ou d'une personne divine au sein de Dieu » (11). À la fois ancien et moderne, amoureux des textes antiques et doué d'esprit critique, Boyarin a poussé les choses loin, éclairant une humanité du Christ à laquelle il ne croit cependant pas :

« Un Dieu qui est très éloigné engendre – presque inévitablement – le besoin d’un Dieu qui soit plus proche ; un Dieu qui juge appelle, presque inévitablement, un Dieu qui combat pour nous et nous défend (aussi longtemps que le second Dieu est complètement subordonné au premier, le principe du monothéisme n’est pas violé). »

Ainsi la nature du Père appelle-t-elle celle du Fils dans la foi chrétienne. La foi des chrétiens en la Trinité, en un messie humano-divin et en un Dieu souffrant contrarie moins l’espérance d’Israël qu’on la dit. En tout cas, même si tout cela reste très nébuleux, rien ici ne témoigne d’un antijudaïsme métaphysique.

Cela fait dix ans que je médite un livre sur les Psaumes. Non seulement cela me permet de vivre en Israël, non seulement cela renforce ma conviction de devoir opposer la révélation judéo-chrétienne au néopaganisme, mais cela me permet d’entrer dans la singularité de l’intranquillité juive : l’angoisse de ne pas assez croire au Dieu d’Abraham, de perdre la confiance de celui qui seul nous apprend « la vraie mesure de nos jours » (Ps. 90) et de ne plus être placé sous l’abri du Très-Haut. Si j’ai évoqué « une production de faux sans précédent », comme tu le rappelles dans ton livre, c’est parce que la révélation chrétienne cesse de faire de moi un gentil et me rattache au privilège juif de non-idolâtrie.

Je crois au buisson ardent qui dit à Moïse « Je suis qui je suis » avant de croire au matin de Pâques, quand Jésus dit à Madeleine « Pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? ». C’est toujours la même parole de Dieu, de celui qui dit « C’est bien moi, je suis là ».

Lorsque je parle de culture du faux, je n’éprouve pas la fascination-répulsion des images que tu détailles chez les djihadistes. Mais je me méfie des idoles. La révélation m’« interdit d’imaginer ce à quoi elle m’ordonne de croire », comme dit Pierre Boutang. Le commerce des Psaumes m’apprend, jour après jour, que Dieu n’est pas une image. Dieu est une voix. Quel rapport possible avec les idolâtres qui ont massacré la rédaction de *Charlie Hebdo* parce que le journal avait publié des dessins moqueurs du Prophète ?

Il faut que tu sortes de ton Égypte intérieure, cher Marc, il faut que tu t'évades de la raison instrumentale et de la cage de fer du sens de l'histoire hegeliano-marxiste.

De tout cœur à toi.

Sébastien

1. Marc Weitzmann, *Un temps pour haïr*, Grasset, 2018.
2. Cf. Sébastien Lapaque, « Roger Nimier en 1956 », *Revue des Deux Mondes*, décembre 2018-janvier 2019.
3. Michaël Bar-Zvi, *Être et exil. Philosophie de la nation juive*, Les Provinciales, 2006.
4. Cf. Sébastien Lapaque, « Dominique de Roux en 1967 », *Revue des Deux Mondes*, novembre 2018.
5. Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre III.
6. *Catéchisme du concile de Trente*, première partie, chapitre v, § 5.
7. Jeffrey Herf, *Le Modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme*, L'Échappée, 2018.
8. Avital Wohlman, *Thomas d'Aquin et Maïmonide. Un dialogue exemplaire*, Cerf, 1988.
9. Israël Jacob Yuval, « Deux peuples en ton sein ». *Juifs et chrétiens au Moyen Âge*, Albin Michel, 2012.
10. Daniel Boyarin, *La Partition du christianisme et du judaïsme*, Cerf, 2011.
11. Daniel Boyarin, *Le Christ juif*, Cerf, 2013.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

112 | Rembrandt, portrait d'un
inconnu

› **Jean-Pierre Naugrette**

120 | Sus aux libertins !

› **Aurélie Julia**

126 | Une reine d'hier :
Manouche la truculente

› **Olivier Cariguel**

135 | Un mot si français

› **Gilles Malvaux**

141 | *L'affirmative action* est-elle
menacée aux États-Unis ?

› **Annick Steta**

REMBRANDT, PORTRAIT D'UN INCONNU

› Jean-Pierre Naugrette

Le marché et le monde de l'art sont bien étranges. On a beaucoup commenté, en octobre dernier, l'auto-destruction partielle savamment organisée par Banksy d'une de ses œuvres, *Girl With Balloon*, estimée entre 230 000 et 340 000 euros, lors d'une vente chez Sotheby's Londres. Au moment de l'adjudication à 1,2 million d'euros, quelle n'a pas été la surprise du commissaire-priseur et du public de connaisseurs d'entendre un mécanisme se déclencher, de voir la toile descendre lentement de son cadre, et se faire à moitié déchiqueter par un broyeur intégré : sabotage auto-organisé, coup d'éclat et de maître, à la fois mystérieux (on ne sait qui a déclenché le mécanisme à ce moment précis) et hypermédiatisé (il est aussitôt relayé sur les réseaux sociaux) aux fins de dénoncer les excès du marché. Paradoxe et ambiguïté du geste, puisqu'il va de soi que l'œuvre à demi broyée vaut beaucoup plus cher désormais que l'œuvre initiale (1).

À l'opposé de cet improbable scénario, il faut citer un patient travail de recherche et d'investigation à l'ancienne, qui risque de marquer le monde et le marché de l'art de manière plus durable. Rejeton d'une vieille famille aristocratique hollandaise possédant dans la vaste collec-

tion de son palais d'Amsterdam, entre autres chefs-d'œuvre, un portrait d'ancêtre peint par Rembrandt lui-même, Jan Six Van Hillegom, onzième du nom, est un jeune quadragénaire qui a sa propre galerie de maîtres anciens (2). Taille fine, cheveux noirs, regard malicieux. Il y a deux ans, à l'automne 2016, feuilletant un catalogue de Christie's Londres, il repère un *Portrait d'un jeune homme en cape de velours noir, col de dentelle blanche et manchettes* attribué au cercle de Rembrandt, estimé entre 17 000 et 23 000 euros. Il a aussitôt une intuition, et il demande conseil à un ami, Ernst Van de Wetering, l'un des spécialistes mondiaux de l'artiste, membre du Rembrandt Research Project chargé d'authentifier ses toiles, qui se montre encourageant. Il prend un vol pour Londres. Une fois chez Christie's, le doute n'est plus permis. Il a une « illumination », une sorte d'épiphanie : « Debout devant cette œuvre, j'ai d'emblée l'assurance foudroyante que je regarde vraiment un portrait peint par Rembrandt. (3) » Lors de la vente du 9 décembre 2016 à Londres, le tableau, toujours attribué au cercle de Rembrandt, est acheté par un investisseur privé pour la somme de 153 800 euros. Il fait aussitôt appel à l'expertise de Jan Six pour démontrer ce que ce dernier a toujours pressenti : c'est un Rembrandt. Aujourd'hui, le *Portrait d'un jeune homme* est estimé entre 20 et 30 millions d'euros.

Jean-Pierre Naugrette est professeur de littérature anglaise du XIX^e siècle à l'université Sorbonne-Nouvelle Paris-III. Spécialiste de R.L. Stevenson et d'Arthur Conan Doyle, il est aussi traducteur et romancier. Derniers ouvrages parus : *Destination Cérès* (Le Visage Vert, 2017) et *Les Poésies d'amour* de Thomas Hardy (édition bilingue, Circé, 2018).

» jeanpierrenaugrette@gmail.com

Le paradigme de Ginzburg et le théorème de Bayes

Ce qui pourrait apparaître comme simple coup de flair, une intuition géniale débouchant sur une bonne affaire, fait l'objet d'un livre, intitulé « Le Portrait d'un jeune homme de Rembrandt », dans lequel Jan Six retrace minutieusement les étapes qui l'ont conduit, après l'achat, à établir formellement que le portrait en question est bien l'œuvre de Rembrandt Harmenszoon Van Rijn, né à Leyde en 1606 ou 1607, mort à Amsterdam en 1669. Heureux hasard des publica-

tions, les Éditions Allia ont la bonne idée de rééditer *La Vie de Rembrandt* par Kees Van Dongen, d'abord paru en 1927, petite biographie originale et créatrice qui réinvente la vie du peintre vue par un autre peintre (4). Le titre retenu par Six ressemble étrangement à celui d'un tableau, faisant écho à celui de Rembrandt. Magnifiquement illustré, et aussi savamment instruit qu'une démonstration, le livre du marchand d'art amstellodamois se présente comme une vaste enquête policière, dont le but serait de répondre à la question : qui l'a fait ? Non pas la recherche de l'auteur du crime, mais celle de l'auteur du portrait.

Un chapitre entier est consacré à la provenance de l'œuvre. Documents à l'appui, Six part d'un certain Jan Coenraad Pruysenaar et de la vente de sa collection en 1804. Dans ce premier descriptif, on dit que « cette pièce est peinte magistralement et puissamment, et signée Rembrandt » (5) – mais Six, qui garde toujours la tête froide, se demande s'il faut prendre cette remarque au pied de la lettre, ou si l'on n'avait pas inscrit le nom du peintre au revers du tableau non signé comme étant le produit de son atelier. Le tableau transite en Angleterre, dans la famille Neave, des aristocrates possédant le domaine et le manoir de Dagnam Park, dans le Sussex. « Leur collection d'art ancien et de tableaux modernes contenait, à son apogée, plus de cent cinquante toiles, dont une série de Canaletto, sans doute achetée directement à l'artiste à la fin des années 1750. (6) » On sait que toute grande famille aristocratique anglaise se devait, dès le XVIII^e siècle, de posséder son ou ses Canaletto. En 1762, le roi George III avait acheté au consul anglais à Venise, Joseph Smith, la plus grande collection au monde. Le palais de Buckingham l'abrite aujourd'hui. Mais Rembrandt ? Voilà qui était plus mystérieux, d'autant qu'un historien de l'art anglais, William George Constable, passant à Dagnam Park dans les années trente, avait attribué le tableau au peintre Ferdinand Bol. Des photos représentent la famille Neave à Dagnam Park, d'autant plus émouvantes que le manoir a été démoli en 1950. Qu'est devenue la collection ? A-t-elle été dispersée, son Rembrandt avec ? Pourtant c'est visiblement un héritier des Neave qui a vendu le tableau en 2016.

Dans un essai fondateur paru en 1980, l'historien Carlo Ginzburg a rapproché les méthodes de l'historien d'art Giovanni Morelli, de Sigmund Freud et de Sherlock Holmes, qui se consacrent tous trois, dans leur domaine respectif (histoire de l'art, psychanalyse, enquête criminelle) « à l'examen des détails les plus négligeables » (7) pour reconstituer une origine. Il rapprochait ainsi l'attribution, par Morelli, des œuvres d'art à partir du lobe de diverses oreilles dans des tableaux de la Galerie Borghèse de la nouvelle « La boîte en carton » (1893), où Sherlock Holmes établit un lien de parenté à partir de la découverte par une vieille dame, dans une boîte remplie de gros sel reçue par la poste, de deux oreilles fraîchement coupées. La méthode utilisée par Jan Six pour identifier l'auteur du tableau relève de ce type d'enquête :

« Quand on compare les différents cols de dentelle des œuvres de Rembrandt authentifiées, on voit apparaître une technique de peinture très semblable : des touches noires sur une sous-couche blanche, sans presque aucune logique dans le motif de dentelle. Comme les portraits de Soolmans, Lucasz et du jeune homme anonyme de Cincinnati sont tous signés, datés et réputés d'authentiques Rembrandt, comparer leurs cols de dentelle avec celui du *Portrait d'un jeune homme* mène à prendre conscience qu'ils ont tous été peints par la même main. (8) »

Le chapitre VIII de son livre, intitulé « Attribution », est éblouissant. Examen des détails, des couches de peinture, des pigments, du col de dentelle, comparés avec, par exemple, le *Portrait de Martin Soolmans* datant de 1634 (Rijksmuseum, Amsterdam). En fin connaisseur, Six étudie les modes à la loupe : la mode vestimentaire de l'époque et le mode opératoire de Rembrandt. Rien que la mode lui permet de déduire que « les deux portraits ont été peints la même année, ou l'un juste après l'autre » (9). Ainsi, « notre portrait », comme il dit souvent, pourrait dater de 1633-1634. Comme chez Morelli, Freud et Holmes, « le paradigme de l'indice » permet des déductions saisissantes. Six se réclame aussi, explicitement cette fois,

du théorème de probabilité de Bayes, utilisé par Ernst Van de Wetering dans ses recherches :

« C'est une interprétation du concept de probabilité par laquelle, au lieu d'être fondée sur la fréquence ou la nature d'un phénomène, la probabilité est considérée comme une prévision raisonnable reflétant un état de connaissance, ou comme une quantification d'une croyance personnelle. (10) »

Le révérend Thomas Bayes (1702-1761) était un mathématicien anglais inventeur du calcul des probabilités. Affectons une probabilité à une hypothèse. Si le contraire n'est pas démontré, alors l'hypothèse a les plus grandes chances d'être vraie. Sherlock Holmes se réclame lui aussi de Bayes lorsqu'il explique à Watson :

« Combien de fois vous ai-je dit que lorsque vous avez éliminé ce qui est impossible, la solution qui demeure, aussi improbable soit-elle, doit représenter la vérité? (11) »

La méthode utilisée par Six relève de la même démarche lorsqu'il convoque les contemporains de Rembrandt et compare le *Portrait d'un jeune homme* avec d'autres contemporains : « Si chaque peintre potentiel peut être exclu, Rembrandt restera le seul candidat possible. (12) » Type de toile utilisée, couche de fond, pigments, composition, facture, style et modes deviennent autant de paramètres permettant de cerner, comme on cerne un coupable par recoupements successifs, l'auteur du tableau. Bientôt, le théorème de Bayes permet d'acquérir la certitude qu'il s'agit bien d'un Rembrandt... mais Jan Six ne le savait-il pas dès le départ? Comme pour tout travail de recherche, il faut d'abord une étincelle qui précède la preuve. Sa démarche repose à la fois sur une intuition première et sur la démonstration rigoureuse de la probabilité de cette intuition. Puisque personne n'est capable de démontrer qu'il ne s'agit pas d'un Rembrandt, alors c'en est un.

L'offrande picturale

Demeurent pourtant des mystères. Ainsi l'identité du jeune homme en question, vêtu de noir, dont les cheveux dorés retombent sur un labyrinthe de dentelles blanches, et dont le bras gauche, également vêtu de blanc, arbore un gant gris. Selon Van Dongen, « Les peintres d'Amsterdam ont beaucoup de commandes de portraits, car tous les commerçants, tous les bourgeois, heureux et contents d'eux, sont fiers de pouvoir dire en montrant leur image : "C'est moi". (13) » Or ici, aucun signe héraldique, aucune indication ne permettent de dire qui est cet éternel « jeune homme ». En général, les familles aisées aimaient se faire peindre en couple. Ce *Portrait d'un jeune homme* serait-il la moitié masculine d'un autre portrait représentant sa tout aussi jeune épouse ? Le tableau actuel a-t-il été divisé en deux, comme pourrait l'indiquer le fragment de table rouge, en bas à droite, sur lequel repose ce qui s'apparente à un chapeau ? D'où ce paradoxe : plus le tableau, du fait de sa restauration, retrouve ses couleurs d'origine, plus le jeune homme prend vie sous nos yeux – le livre, photos à l'appui, retrace remarquablement le processus, des scans successifs à la restauration finale –, et moins on sait qui il est. Alors que l'histoire de la provenance, puis celle des divers états de l'œuvre sont censées nous en apprendre plus, alors que le théorème de Bayes permet à Six de dégager de plus en plus de probabilités quant à l'identité présumée de l'auteur, le jeune homme qui nous regarde, du haut des années 1630, risque de demeurer à jamais inconnu.

On a souvent opposé la peinture à la musique, la première comme art de la *mimésis* et de la représentation, la seconde comme art de la non-représentation. Comme le rappelle Jan Six :

« Au XVII^e siècle, le portrait était considéré comme le genre le moins noble de l'art de la peinture : l'artiste, pensait-on, n'avait qu'à copier l'effigie du modèle le plus naturellement possible ; cela ne demandait pas beaucoup de créativité, et ne laissait guère de place à l'invention

car il n'y avait presque rien à imaginer ni à changer dans la composition. Un être humain n'était qu'un être humain. »

Or Rembrandt vient rompre avec cette tradition, introduisant de l'invention dans ses portraits, y compris ses autoportraits, au risque de susciter à la fois le succès auprès de ses commanditaires et l'incompréhension, voire la jalousie de ses contemporains :

« D'une part, il faisait ressortir l'âme du modèle et, de l'autre, il rendait minutieusement les matières (tissus, cheveux, parties de la chair, etc.), d'une façon toujours plus innovante et étonnante. (14) »

Dans l'un de ses derniers textes, intitulé « L'offrande musicale », Clément Rosset, suivant Igor Stravinsky, disait de la musique que son effet « n'est pas d'exprimer quelque chose mais de n'exprimer qu'elle-même » (15). Après Jean-Sébastien Bach, il la définit avant tout comme une « offrande », à savoir « une offre paradoxale qui donne sans rien donner, qui réjouit infiniment sans fournir pour autant le moindre motif de réjouissance » (16). Dans le cas présent du *Portrait d'un jeune homme* redécouvert par Jan Six Van Hillegom, on peut parler, comme pour la musique selon Rosset, d'offre paradoxale ou d'offrande picturale. D'une part une enquête serrée, appuyée sur les techniques scientifiques les plus modernes (photo infrarouge, rayons X, scanner, etc.), étayée par une intuition fulgurante bientôt confirmée par des probabilités écrasantes : c'est un Rembrandt. De l'autre ce portrait d'un inconnu, qui nous regarde étrangement, dans un « face-à-face » (17), comme s'il disait à la fois « C'est moi », et demandait avec insistance « Dites-moi qui je suis ». D'un côté une certitude grandissante pointant vers une autorité, de l'autre une opacité croissante sur l'identité. Le jeune homme n'est plus un riche bourgeois, un marié ou un notable précis, il n'exprime plus que lui-même, son être-là, dans le tableau, qui ne coïncide pas (encore) avec son état civil, sa valeur sociale ou marchande, dans le

contexte des années 1630. Il est encore tout étonné de se retrouver dans notre monde : bienvenue à lui. Il n'est plus un individu plus ou moins bien copié, mais un jeune homme peint, qui nous regarde comme si c'était à nous, par notre regard même, non point de recréer son identité, mais de le conforter dans son être, de le reconforter presque.

1. Voir l'article d'Emmanuelle Jardonnet, « La destruction, "passion créatrice" chez Banksy », *Le Monde*, 11 octobre 2018. Je remercie Georges Banu de me l'avoir communiqué.
2. Voir l'article de Marie-Eudes Lauriot-Prévoist, « Jan Six Van Hillegom, Un jeune homme en or », *Point de vue*, n° 3658, 29 août 2018.
3. Jan Six, *Le Portrait d'un jeune homme de Rembrandt*, traduit par Aline Oudoul, préface d'Ernst Van de Wetering, Payot, 2018, p. 14.
4. Kees Van Dongen, *La Vie de Rembrandt*, Allia, 2018.
5. Jan Six, *op. cit.*, p. 43.
6. *Idem*, p. 46.
7. Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6, octobre 1980, p. 4. Le texte de Freud qui illustre le mieux cette méthode indiciaire est « Le Moïse de Michel-Ange » (*L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Gallimard, coll. « Folio », 1988), où il examine à la loupe la position des mains de Moïse par rapport au flot de la barbe et aux tables qu'il tient de son bras droit, pour tenter de définir quelle expression et quels traits de caractère le sculpteur a voulu représenter. Voir aussi Lisabeth During, « Clues and Intimations: Freud, Holmes, Foucault », *Cultural Critique*, n° 36, printemps 1997.
8. Jan Six, *op. cit.*, p. 123.
9. *Idem*, p. 118.
10. *Idem*, p. 109.
11. Sir Arthur Conan Doyle, *Le Signe des quatre*, in *Les Aventures de Sherlock Holmes*, tome I, traduit par Éric Wittersheim, Omnibus, 2005, p. 257. Voir Jean-Pierre Naugrette, *Détections sur Sherlock Holmes*, Le Visage vert, 2015.
12. Jan Six, *op. cit.*, p. 110.
13. Kees Van Dongen, *op. cit.*, p. 38.
14. Jan Six, *op. cit.*, p. 100.
15. Clément Rosset, « L'offrande musicale (I) », in *L'Endroit du paradis, trois études*, Encre marine, 2018, p. 39.
16. *Idem*, p. 45.
17. Jan Six, *op. cit.*, p. 134.

SUS AUX LIBERTINS!

› **Aurélie Julia**

Ll gèle à pierre fendre en ce début d'année 1919. Quelques courageux fiacres brisent le silence des boulevards parisiens. Des silhouettes marchent vite, sans voix : les mots gèleraient sur les lèvres. Frédéric Lachèvre décide malgré tout de sortir. Il quitte son XVI^e arrondissement et se dirige d'un pas alerte vers la Bibliothèque nationale, où l'attendent ses recherches sur les libertins du XVII^e siècle. Si la Première Guerre mondiale a singulièrement réduit les visites des lecteurs rue de Richelieu, les raids allemands n'ont pas modifié les habitudes du personnage : adolescent, il avait vécu l'humiliation de 1870 ; son orgueil patriotique lui interdisait de fléchir la tête devant les « descendants authentiques des Huns ». En dépit des bombes et des destructions de murs, toits et trottoirs, notre homme poursuivait, tel un défi, ses consultations d'archives.

Costume trois-pièces, canne, chapeau, Frédéric Lachèvre affiche à 64 ans la distinction et l'élégance des grands bourgeois. Les fées n'ont pourtant pas été très généreuses à sa naissance : son père, un frivole épris de la dive bouteille, quitte la demeure familiale alors que le garçon n'a pas 5 ans. Son frère adoré, Eugène, meurt de la fièvre typhoïde. Le jeune Frédéric arrête l'école pour subvenir aux besoins de sa mère. Le monde de la banque et de l'industrie l'accueille ; son esprit vif lui fait gravir rapidement les échelons et l'installe confortablement dans l'existence : la III^e République voit en effet le réseau ferroviaire s'accroître. On investit,

on spéculé, la fortune s'amasse. Entre deux opérations boursières, notre roi de la finance se plonge dans des recueils de poésie du XVII^e siècle, sa première passion. Depuis ses 17 ans, Jean de La Fontaine l'enchanté; François de Malherbe et Vincent Voiture le captivent; François Maynard, Samuel Isarn et la foule des anonymes le séduisent. Un jour, il découvre les vers lestes d'un certain Jacques Vallée des Barreaux, alors uniquement connu pour un sonnet religieux. Ses investigations le mènent à Théophile de Viau et à son procès (1623-1625), défini comme une persécution littéraire. Dubitatif quant à l'interprétation du litige, Frédéric Lachèvre rassemble toutes les pièces de l'instruction, se penche sur les prises de parole et retrace minutieusement l'affaire, à l'origine de laquelle on trouve un jésuite, le père Garasse, et un procureur général, Mathieu Molé (1). Les conclusions de l'enquêteur

sont sans appel: ce n'est pas tant un livre, *Le Parnasse satyrique*, qu'un courant d'idées que l'on condamne dans cette histoire; le libertinage sort presque anéanti de la mésaventure; l'Église et la royauté, garantes de la tradition

et de l'ordre, triomphent; il faudra attendre la mort de Louis XIV et la Régence pour que les mœurs se dérèglent à nouveau. L'Académie française octroie à Frédéric Lachèvre le prix Saintour en 1910 pour son méticuleux travail. L'amateur commence à sortir de l'anonymat. Mais les universitaires voient d'un mauvais œil le pseudo-intellectuel: un autodidacte, par surcroît issu du milieu de la finance, n'a pas à concurrencer les études des honorables docteurs ès lettres: chacun sa profession! Frédéric Lachèvre n'est pourtant pas un pionnier en la matière; des érudits ont déjà révélé l'existence d'œuvres non classiques au XVII^e siècle: Charles Nodier publie en 1831 dans *La Revue de Paris* un long texte sur Savinien de Cyrano de Bergerac; *Le Mercure* met à l'honneur des poètes burlesques comme Charles Coyneau d'Assoucy, François Métel de Boisrobert, Nicolas Faret, Paul Scarron, Jean-François Sarrasin, etc. Théophile Gautier propose à *La France littéraire* dix longues notices sur des poètes confidentiels, les fameux « Grotesques » (François Scalion de Virbluneau, Jean Chapelain, Georges de Scudéry, Guillaume Colletet, etc.); Remy de Gourmont donne également des pages brillantes sur une littérature dite souterraine. Ces différents articles dévoilent des plumes gaillardes,

Aurélien Julia est docteur en littérature. Elle est l'auteure de *Frédéric Lachèvre (1855-1943), un érudit à la découverte du XVII^e libertin* (Honoré Champion, 2019).

» aurelien.julia74@gmail.com

hédonistes et ô combien friponnes! Dès lors, un constat s'impose: le XVII^e siècle n'a pas seulement accouché de grands modèles. De joyeux lurons ont taquiné la muse; leurs rimes, saluées par les uns, honnies par les autres, invitent à revisiter les jugements sur le fameux Siècle d'or, ce qui ne plaît pas à tout le monde: l'image d'une ère idéale et harmonieuse sous Louis XIII et Louis XIV se craquelle. Finis la ligne droite et l'équilibre, place à la courbe et au désordre.

La communauté des bibliophiles participe au renouvellement des opinions. Dans les années 1830, une fièvre pour l'ancien gagne les collectionneurs: jusqu'alors boudés par les philosophes du XVIII^e siècle, le passé et l'histoire cristallisent l'attention. Les romantiques cherchent les « vieux » livres; les amateurs chinent les éditions originales; on piste les ouvrages négligés, les inédits, toutes les productions des âges révolus qui témoignent d'un génie national; l'authentique devient le mot d'ordre. À partir de ces trouvailles se construisent des récits plus ou moins exaltés: le manque d'information stimule l'imaginaire, ce qui irrite souverainement Frédéric Lachèvre: ses fonctions dans le monde sérieux de la banque l'ont doté d'une rigueur intellectuelle; l'homme déteste l'approximation, c'est pourquoi il se lance dans un travail bibliographique aussi titanesque que fou: il épluche les recueils collectifs de poésie publiés entre 1597 et 1700, soit 12 700 compositions, dont la plupart sont anonymes. Ses quatre volumes *in-quarto* identifient les auteurs, détaillent les contenus des œuvres, retranscrivent les textes des privilèges (2). Une fois la tâche accomplie, le bibliographe entreprend une vaste enquête sur le libertinage du XVII^e siècle, là encore pour combler les lacunes et prévenir les commentaires hâtifs et passionnés. Frédéric Lachèvre ne supporte pas l'aura dont bénéficient les libertins; des exégètes ont même la faiblesse de les placer à l'avant-garde des Lumières: « Le titre de libre-penseur dont on les pare à notre époque, si toutefois il répond à la réalité, ils n'en ont eu nulle prescience. (3) » Le chercheur va ainsi consacrer tout son temps et toute son énergie à exhumer les libertins des oubliettes, non pour les réhabiliter mais pour les ensevelir une seconde fois. Il n'a pas de termes assez forts pour qualifier ces « jeunes fous », « débauchés », « corrupteurs de la jeunesse », « déséquilibrés complets », « écervelés de la Cour », « bête humaine libérée de toute contrainte morale et matérielle »,

« brillants diseurs de rien », « demi-révoltés inutiles à eux-mêmes et [...] nuisibles aux autres ». Du reste, les vers d'un Cyrano de Bergerac ne peuvent qu'indigner les oreilles d'un bon catholique, lecteur de *L'Action française*:

« Sus, compagnons, prenons du vin ;
Que nul plaisir ne nous échappe !
Vous direz : "Foutre de Calvin."
Et je diray : "Foutre du pape." »

Et que dire des couplets d'un Maschefert ?

« J'ai tant de fois voulu à ce roc faire brèche,
Tant de fois décoché de mon arc une flèche,
Et tant de fois j'ay veu ma flèche reboucher.

Faudroit-il, je vous prie pour lui donner entrée,
Qu'elle ait la pointe humide au lieu d'être acérée,
Veu que la goutte d'eau entame le rocher. »

Frédéric Lachèvre distingue trois familles chez les libertins : les sceptiques, avec Michel de Montaigne, Pierre Charron, Gabriel Naudé, François de La Mothe Le Vayer, Charles de Saint-Évremond ; les épicuriens, représentés par Théophile de Viau, Jacques Vallée des Barreaux, Denis Sanguin de Saint-Pavin, Claude Le Petit ; et les utopistes, dont Savinien de Cyrano de Bergerac, Gabriel de Foigny, Denis Veiras. À ces esprits libres tous les maux : contempteurs de l'autorité politique et religieuse, les « fanfarons du vice » aspirent à déstabiliser la structure du pays par des mœurs dissolues et des narrations utopiques. Frédéric Lachèvre pousse le raisonnement jusqu'à faire de ces athées les inspireurs de la révolution française, les ancêtres des anarchistes et des socialistes. Pour qu'éclate au grand jour la perversion de ces âmes, il faut rendre les écrits accessibles, ce à quoi s'attelle le savant jusqu'à sa mort, en 1943. Aucune censure n'est pratiquée, car aucun terme ne doit être passé sous silence : chacun doit pouvoir juger sur preuves et en connaissance de cause.

Début 1919, Frédéric Lachèvre adresse à son imprimeur *Les Chansons libertines de Claude de Chou vigny, baron de Blot l'Église (1605-1655)*, un libertin de haute lignée dont la philosophie se résume à deux choses : « boire et f... et après lui, le déluge ! » L'année précédente avait vu sortir des presses les *Œuvres libertines de Claude Le Petit, Parisien brûlé le 1^{er} septembre 1662*, une autre de ses plus audacieuses études. Malgré le prix exorbitant du papier, Frédéric Lachèvre poursuit les publications : l'heureux homme a hérité en 1916 d'un oncle 4 336 730,72 francs, soit plus d'un milliard d'euros ! Au vu de cet incroyable pécule et de sa passion pour la poésie, un employé de la Bibliothèque nationale décide d'organiser une rencontre entre experts et chercheurs novices (4). Sous la houlette de Georges Mignot (5), six personnes d'âge et de condition totalement différents se retrouvent dans l'Enfer, lieu où l'on tient secret Éros et sa frétilante littérature. Il faut imaginer le respectable Frédéric Lachèvre au milieu de cinq beaux esprits, à savoir Fernand Fleuret (36 ans) et Louis Perceau (36 ans), auteurs avec Apollinaire de *L'Enfer de la Bibliothèque nationale* (1913) ; Georges Gabory (19 ans), déjà poète et essayiste ; Pascal Pia (15 ans), futur érudit aux mille casquettes (Albert Camus lui dédiera son *Mythe de Sisyphe*) et Raymond Radiguet (15 ans), dont *Le Diable au corps* scandalisera les lecteurs. La réunion se déroule : les plus âgés conversent et échangent des points de vue ; les plus jeunes espèrent trouver en Frédéric Lachèvre un bienfaiteur, toutefois le caractère difficile et intransigeant du sexagénaire – « Je suis un homme à qui on ne répond jamais » (6) – ne peut convenir aux tempéraments indociles. L'impétueux Raymond Radiguet tourne rapidement le regard vers d'autres philanthropes. Doté d'une intelligence plus souple, Pascal Pia noue une fructueuse collaboration avec son aîné : jusqu'en septembre 1933 au moins (7), il épluche des documents, envoie des informations, exprime ses désaccords, propose des hypothèses. Des langues un peu expéditives firent de l'adolescent le prête-plume de Frédéric Lachèvre ; or rien, dans les archives, ne permet de le soutenir : si Pascal Pia corrige et annote les placards de son mécène, il ne rédige pas ses livres – d'ailleurs celui-ci les lui offre !

Pendant que la neige tombe sur Paris ce 19 janvier 1919, l'aviateur Jules Védrières pose son avion sur les toits des Galeries Lafayette. La proue redonne le sourire : la légèreté et l'espoir réaniment les cœurs.

Tout est à nouveau possible : le mariage de Sacha Guitry avec Yvonne Printemps ; *Les Champs magnétiques* d'André Breton et Philippe Soupault, texte fondateur du surréalisme ; une parodie de *La Joconde* par Marcel Duchamp, *L.H.O.O.Q.* ; *La Symphonie pastorale* d'André Gide ; *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès ; la conception du maillot jaune pour le Tour de France, et même d'incroyables rencontres entre les générations autour de vers libertins :

« Il faut prendre pendant la vie,
 Tout le plaisir qu'on peut avoir,
 La clarté que Dieu nous fait voir
 D'une longue nuit est suivie. »
 (Jacques Vallée des Barreaux)

1919 : il reste à Frédéric Lachèvre vingt-quatre années à vivre, le temps de parfaire sa vision du libertinage (sa bibliographie compte plus de trente volumes) et de nourrir de savoureuses querelles littéraires. On veut le décorer de la Légion d'honneur : l'homme refuse ; il n'a cure de la gloire officielle ; il veut rester libre. Ce pourfendeur des libertins n'aurait-il pas fini par adopter, au fil de son existence, quelques-uns de leurs principes ?

« Dieu m'a fait naistre libre et je veux tousjours l'estre
 Je considère plus ma liberté qu'un Maistre. »
 (Claude Le Petit)

1. Frédéric Lachèvre, *Le Libertinage devant le Parlement de Paris. Le procès du poète Théophile de Viau (11 juillet 1623-1^{er} septembre 1625). Publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales*, Librairie ancienne Honoré Champion, 1909.

2. Frédéric Lachèvre, *Bibliographie des recueils collectifs de poésie publiés de 1597 à 1700*, Librairie Henri Leclerc, 4 tomes, 1901-1905. En 1906, l'Académie des inscriptions et belles-lettres décerne le prix Brunet à l'ensemble de cette bibliographie.

3. Frédéric Lachèvre, *Disciples et successeurs de Théophile de Viau. La vie et les poésies libertines inédites de Des Barreaux (1599-1673) et Saint-Pavin (1595-1670)*, Honoré Champion, 1911, p. 452.

4. Marcel Sauvage signale la rencontre dans ses mémoires, *Ça manque de sang dans les encriers*, édité par Vincent Wackenheim aux Éditions Claire Paulhan, à paraître prochainement. Nous remercions Claire Paulhan de nous avoir communiqué cette information.

5. Il existe peu d'informations sur Georges Mignot. D'après les dossiers du personnel de la BnF, il est né le 27 janvier 1868, a été aide de bibliothèque 4^e classe à dater du 1^{er} juillet 1930 et a cessé ses fonctions le 31 mars 1932. Il est mort le 2 novembre 1936.

6. Entretien paru dans *Ouest-France* le 15-16 novembre 1941 et reproduit dans Frédéric Lachèvre, *Un émule inconnu au début du XVII^e siècle de Mathurin Régnier, Isaac du Ryer (1568?-1634)*, Librairie historique Margraff, R. Clavreuil, successeur, 1943, p. 161.

7. La dernière lettre envoyée à Frédéric Lachèvre et trouvée dans les archives date du 2 septembre 1933.

L'insolite du mois

UNE REINE D'HIER: MANOUCHE LA TRUCULENTE

› **Olivier Cariguel**

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir pour marraine Mistinguett et une cérémonie de baptême spéciale. Quelques gouttes de champagne versées sur le front : Germaine Germain, une petite vingtaine d'années, fut intronisée « Manouche » sous cette onction pétillante. Mannequin de la maison Patou vite passée de bras en bras argentés, elle venait de décrocher son premier titre de notoriété. Ce surnom, elle l'avait pioché au vol dans une histoire de Romanichels. L'étoile du music-hall français le trouvait « charmant ». « Avec moi, Mistinguett a toujours été gentille, je l'amusais... j'étais un peu sa préférée. C'est elle qui m'a surnommée Manouche, Germaine ça lui plaisait pas!... (1) »

Une éducation soignée : de Mistinguett à Paul Carbone

L'officier d'état civil aurait-il fermé les yeux sur cette appellation extravagante de Germaine Germain ? Sa mère la déclara à son nom (Boulley) et décida de la prénommer Germaine en souvenir de son

père. Auguste Germain, marié, vivait en double file. Pour la reconnaissance, prière d'oublier. En féminisant le nom, le tour était joué. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un nom qui par l'ajout d'une lettre devient un prénom de fille. Ainsi fut déclarée Germaine Bouley, née le 13 novembre 1913 d'une mère caissière âgée de 42 ans et d'un père chef de cuisine.

Un beau jour, Auguste, fraîchement divorcé, reconnaît l'enfant. Et voilà Germaine Germain dûment enregistrée le 17 septembre 1919. Il est difficile de trouver un nom plus antipatriotique dans la France d'après-guerre. Mais Germaine aimera la France dès son âge le plus tendre. Interdit de lui disputer son patriotisme. Elle exalte le génie français, les bonnes manières, le code d'honneur des malfrats, la verve gauloise, le monde de la chanson et de la nuit. Paris est bien une fête. Et Manouche l'ambassadrice de la gaieté française.

Olivier Cariguel est historien, spécialiste de l'édition et des revues littéraires du XX^e siècle à nos jours. Dernier ouvrage publié : Marylie Markovitch, *La Révolution russe vue par une Française*, (Pocket, 2017).

› ocariguel@yahoo.fr

Son indépendance d'esprit, qui se traduisait par un franc-parler et une langue débridée, a bâti sa réputation fondée sur une réserve inépuisable d'histoires et de saillies pas toujours heureuses. L'écrivain à scandales Roger Peyrefitte, d'abord réticent, se décida à écrire sa vie quand elle lui raconta que son premier bijou lui avait été offert par Alexandre Stavisky (2). Une autre figure de la nuit parisienne, le « snobambule » Gerald Nanty, lui a consacré un long portrait dans ses souvenirs, *Bel de nuit*, écrits par Élisabeth Quin :

« Elle était énorme, goulue, bouffait les mecs, la bonne chère, la vie. Elle portait toujours une robe noire, moulante, la petite sœur des pauvres de "la petite robe noire" de Coco Chanel ! Manouche l'appelait "la robe trois trous", un pour la tête, deux pour les bras, et hop ! la grosse affaire était dans le sac. Avec un énorme clip en strass. Les diamants, c'était bourgeois ! (3) »

Élevée dans une famille de restaurateurs parisiens, elle a été éduquée chez les sœurs de Notre-Dame-de-Sion. « Petite-bourgeoise gâtée par la vie », « jolie, délurée », elle glissa sur la pente d'une vie facile et légère, à la rencontre de mauvais garçons. À 17 ans, partie apprendre l'anglais chez sa (vraie) marraine à Londres, elle s'amourache d'un jeune lord, s'installe au Savoy, puis s'entiche d'un proxénète français, Charlot l'Éventré, qui manque de la mettre sur le trottoir, sur le chemin du retour vers la France. Fin de sa première expérience du monde des adultes, de leur lâcheté, de leur veulerie. Un riche banquier prendra le relais de son éducation mondaine.

À 30 ans, première marche vers la célébrité, elle devient la maîtresse du truand corse Paul Bonaventure Carbone, dont elle eut un fils pendant l'Occupation bien qu'il fût marié. Ancien des Bat' d'AF, l'empereur de Marseille régna sur la ville avec son associé François Spirito de l'entre-deux-guerres à sa mort en 1943 lors d'un accident de train provoqué par la Résistance (5). Les règles du mariage et, au-delà, toutes les normes sociales ou morales ne s'appliquent évidemment pas à ce type de marginaux.

Ennemie de l'ennui, Manouche expliquera de manière très simple la raison de son attirance pour le milieu et Carbone : « Je me suis mise à fréquenter des gens à la mode, qui étaient surtout superficiels. (4) » L'avantage de Manouche, c'est qu'elle parle sans détours, les sous-entendus, le sous-texte lui sont une dialectique inconnue.

« Ex-égérie de la haute pègre » (6), elle s'est métamorphosée en figure de la nuit parisienne des années cinquante à soixante-dix. Porte-drapeau du Tout-Paris qui aime la fête, elle recevra du beau monde dans ses restaurants successifs, à Paris, Le Chambiges et Le Train, et à Tanger, capitale des trafics, le... Venezia. Hommes politiques, magistrats, vedettes de cinéma et malfrats s'y côtoyaient. Des refoulés de la société aussi... Dans sa langue toujours fleurie, elle s'autoproclamait en 1975 « la reine des tantes ». Terriblement emblématique de son époque, Manouche est un bon exemple d'une célébrité qui a sombré en eaux profondes, malgré les faits d'armes qui ont construit sa réputation. Amie de Françoise Sagan, elle n'était guère appréciée de Régine, qui lui aurait refusé l'entrée de sa boîte de

nuits, le Jimmy'z (7). Même Wikipédia ne lui concède pas la moindre notice ! À quoi bon être illustre si l'encyclopédie la plus utilisée ne vous a pas fiché ?

La vie de Manouche fut parfois choquante, riche en éclats et ponctuée d'épisodes divertissants mais aussi de déraillements malvenus.

Une biographie signée par le « sulfureux » Roger Peyrefitte

1972, année de l'explosion médiatique, de sa consécration comme reine du moment. Sa personnalité truculente étonna les Français happés par la biographie de Roger Peyrefitte, cousin d'Alain, dit « Le Chinois du Quai Conti ». Ce fut un best-seller : 300 000 exemplaires en deux mois (8). « Le livre de ma chère Cardinale m'a conféré une auréole, c'est vrai. Le monde a découvert Manouche. À toi, Roger, merci ! » (9), confiera-t-elle trois ans après à son second biographe, Alphonse Boudard, dans *Manouche se met à table*.

Au journal télévisé, quelques mois avant la parution de la biographie romancée du « sulfureux » Peyrefitte, le duo creva l'écran et s'attira les foudres de Jean-Jacques de Bresson, ancien résistant et directeur général de l'ORTF, l'Office de radiodiffusion-télévision française, offusqué par leur « exhibition grossière et pénible » (10). Peyrefitte s'empressa dans l'avant-propos de citer cette réaction « d'un personnage officiel » en soulignant que l'apparition de Manouche « a réjoui toute la France » (11). Le livre a été « un coup de fouet » pour la célébrité de Manouche en berne. Il fut traduit notamment en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne. L'édition germanique, *Manouche. Eine Frau in unserer Zeit* (une femme de notre époque), publiée à Munich en 1973 chez Desch Verlag, bénéficia de la traduction du célèbre Gerhard Heller, qui fut chargé sous l'Occupation à la *Propagandastaffel* de veiller à la censure des livres français. L'éditeur londonien le promut comme « le livre qui scandalisa la France » (12). Manouche défrayait la chronique à grande échelle. 500 000 exemplaires du best-seller s'écoulèrent en France et à l'étranger (13).

De rares figurations à l'écran et un disque complètent ses prestations culturelles. Elle poussa la chansonnette, d'une voix un peu fatiguée, avec *Le Gang des tractions* et *Où sont passés?*, sur des paroles et une musique de Frédéric Botton. Le disque sortit chez Barclay en 1973 (15).

Le talent de Roger Peyrefitte, connu pour ses informations explosives et nuisibles, ne suffit pas à restituer la verve de Manouche, son art de la formule, sa gouaille qui manquent au livre de l'auteur des *Amitiés particulières*, au style trop éduqué. L'ancien taulard Alphonse Boudard, qui vécut la rédemption par l'écriture, se pencha à son tour sur le cas Manouche pour la faire parler : « Vous avez eu la Manouche un peu baroque, un peu précieuse, de Roger Peyrefitte, voici une Manouche va-comme-je-te-pousse, d'une facture plus rude, plus naïve peut-être. (16) » À travers ces deux livres (en trois ans!) à sa gloire, Manouche dévoile, par ses accointances avec le milieu, la face cachée de la société, des petits secrets du show-biz et de l'élite, offrant une vision qui montre combien la réalité est beaucoup plus inavouable ou incroyable qu'on ne le croit. Elle peint le tableau des dessous de la société. Une carrière de femme libre, aux nombreux amants, arborant un certain code d'honneur (cher aux truands) aujourd'hui daté. Manouche faisait tomber les masques!

Politiquement incorrecte

« Manouche, cette femme qui a un corps pour Renoir, qui est un personnage de Toulouse-Lautrec » (17) usait d'une liberté de ton sur tous les sujets. Intarissable, elle donne autant des leçons de vie que de vocabulaire, avec ses considérations à l'emporte-pièce. Une époque dont le souvenir s'efface et dont on n'a plus idée. Dans *Manouche se met à table*, elle livre une vision très personnelle de New York, « la gigantesque métropole internationale avec l'exotisme du monde entier aux quatre coins des rues ». Elle énumère les différentes origines des habitants qu'elle affuble de lieux communs et dérape sur une voie raciste et antisémite : « les Chinois de Chinatown habillés en chine-

toque, les Indous enturbannés, les Arabes avec le machin-chose à la Yasser Arafat ». Manouche, guide touristique! Certains de ses propos rapportés par l'écrivain Boudard ne pourraient probablement pas être publiés de nos jours. Plus loin, elle évoque « les 5 millions de juifs à New York, le double presque qu'en Israël » et ne s'arrête plus, emportée dans une effusion sans filtre qui a fait sa réputation pour le meilleur et pour le pire :

« D'ailleurs, on ne dit plus New York mais Jew-York ; c'est bien connu!... On dit même... les Jew-nited-states et Jew-sus-Christ!... Ils sont partout les juifs, à New York. Il y a neuf pages de Levi, sur six colonnes chacune dans le bottin new-yorkais avec toutes les variantes : Levey, Lewin, Lewy, Levinstein [...] J'ai eu des amants juifs et j'ai fréquenté beaucoup de juifs dans ma vie. Bien sûr, des assimilés!... Eh bien! J'avoue, moi, que le juif me plaît beaucoup. Il se montre très large avec les femmes. Elles sont toujours couvertes de brillants, de fourrures... (18) »

Le passage – à l'avenant – se termine sur l'évocation de trafiquants en affaires avec les nazis, Joseph Joanovici et Michel Szkolnikoff, avec lequel elle se souvient avoir dîné une ou deux fois sous l'Occupation. De ses fréquentations huppées et peu recommandables elle tira une sorte de philosophie de vie hédoniste et désabusée, porte ouverte à une parole dépressurisée.

Démêlés judiciaires

Les révélations sur des célébrités attirent les complications. Réputé pour être « obsédé par l'hypocrisie des hommes », Roger Peyrefitte « s'attache à débusquer chez ses contemporains – jusqu'au Vatican! – les ressorts inavoués des personnalités publiques » (19). Si son alliance avec Manouche assura de belles ventes, la publication de la biographie,

que certains estimaient fantaisiste, entraîna des démêlés avec les fils du peintre Moïse Kisling, que connut Manouche dans l'entourage de Kiki de Montparnasse, et avec un ancien amant de Manouche en 1972 et 1974, rappelle l'historien Pascal Fouché dans le livre anniversaire des 140 ans des Éditions Flammarion (20). L'éditeur avait pourtant confié à l'avocat Jacques Isorni la lecture du manuscrit de Peyrefitte. Charge à lui de pointer les éventuelles poursuites judiciaires. Le nombre de personnes « mises en cause », « facilement identifiables », visées par des « accusations précises ou des imputations injurieuses » ou « qui voient ouvrir un droit à faire pratiquer une saisie du livre » est un précis du Bottin mondain : banquiers, industriels, juges, actrices, faux aristocrates compromis dans la collaboration... L'écrivain, à qui fut transmis le rapport d'Isorni, s'amusa de certaines précautions en notant en marge, à la main, par exemple au sujet d'une saisie : « Oh lala ! (21) » Ce commentaire signe la marque de fabrique de Roger Peyrefitte, peu enclin à dévier de sa ligne provocatrice, qui atteint un sommet dans les trois volumes de *Propos secrets* parus ultérieurement chez Albin Michel.

À l'inverse, José Giovanni affronta le mécontentement de Manouche, qui demanda à l'avocat Jean-Baptiste Biaggi (22) d'intenter une action parce qu'il avait emprunté son surnom dans le scénario du *Deuxième Souffle*, tiré de son roman, que Jean-Pierre Melville porta au cinéma. Manouche estimait s'être fait « piquer son nom » et que l'écrivain et le réalisateur s'étaient également servis d'une histoire personnelle. En effet, un personnage nommé Manouche, la sœur d'un gangster joué par Lino Ventura, apparaît dans *Le Deuxième Souffle* (1965) ; il est interprété par Christiane Fabréga, et le commissaire Blot (Paul Meurisse) lui fait la cour après que son amant Jacques le Notaire a été refroidi sous ses yeux. Manouche, dont l'un des amants, François Luchinacci, dit Le Notaire, fut abattu dans son bar-restaurant de la rue Chambiges du VIII^e arrondissement (23), essaya de « bloquer la sortie du film en justice ». Giovanni confia à Robert Badinter la mission de le défendre.

« Il lit le livre, voit le film de Melville, étudie la personnalité véritable de Manouche, qui a déjà confié sa vie de truanderie à une presse friande de cette pâtisserie

pour midinettes. Badinter gagne le référé. Manouche est deboutée. Qu'espérait-elle ? Sans doute un paquet de talbins pour débloquer le film. (24) »

Personnage de légende, Manouche meurt à Paris le 17 juillet 1984 (25). Sa vie se comprend plus largement dans le bain des Années folles aux mots d'ordre libérateurs : plus de tabou, plus d'interdit, lâcher tout. Sa bonne fée Mistinguett incarna cette tendance, cette aspiration. Manouche à sa manière relaya ce combat féminin. Bien qu'elle égratigne un peu Mistinguett dans ses confessions diverses, elle applique une de ses formules : « La nuit est la récompense du jour, voire sa raison d'être. » Et prolonger les Années folles, c'est prolonger la nuit coûte que coûte. Joyeuse luronne, oui, mais fille éperdue des Années folles. Suzy Solidor chantait :

« La vie est un feu de paille
Prends le plaisir quand il vient,
L'amour est un feu de paille
Prends-le quand il te convient. (26) »

1. Alphonse Boudard, *Manouche se met à table*, Flammarion, 1975, p. 87.
2. Voir Antoine Deléry, *Roger Peyrefitte le sulfureux*, H&O Éditions, 2011, p. 269.
3. Élisabeth Quin, *Bel de nuit*. Gerald Nanty, Grasset, 2007 ; Le Livre de poche, 2009, p. 194-195.
4. Voir la préface de Manouche au livre de Jean Bazal *Le Clan des Marseillais : des nervis aux caïds 1900-1974*, Guy Authier, 1974, p. 10.
5. Pour des éléments biographiques sur Carbone, on peut se reporter au livre de Jean Cazal, *Le Clan des Marseillais : des nervis aux caïds 1900-1974*, op. cit., notamment p. 140-142, et p. 166-173.
6. Formule de l'écrivain et réalisateur José Giovanni voir *Mes grandes gueules. Mémoires*, Fayard, 2002, p. 246.
7. Anecdote rapportée par Élisabeth Quin dans *Bel de nuit*. Gerald Nanty, op. cit., p. 201.
8. Roger Peyrefitte, *Manouche*, Flammarion, 1972.
9. Alphonse Boudard, op. cit., p. 13. Elle avait pour habitude de renommer ses amis, ainsi « La Cardinale » désignait Roger Peyrefitte.
10. Antoine Deléry, op. cit., p. 270.
11. Roger Peyrefitte, op. cit., p. 8.
12. Roger Peyrefitte, *Manouche*, traduit par Derk Coltman, Hart-Davis MacGibbon, 1973. L'édition américaine parut en 1974 sous le titre *Manouche*. Her Life and Times, chez Gove Press, distribué par Random House, dans une traduction de Sam Flores.
13. 350 000 exemplaires en France et 150 000 exemplaires écoulés à l'étranger dans diverses traductions. Chiffres tirés de la biographie écrite par Antoine Deléry, op. cit., p. 271.
14. Un épisode diffusé le 27 mai 1970.
15. La chanson *Le Gang des tractions* est accessible gratuitement à l'adresse : <http://www.bide-et-musique.com/song/14541.html>.
16. Alphonse Boudard, op. cit., p. 10.
17. *Idem*, p. 28. La phrase est extraite d'un article de Henri Gault et Christian Millau paru dans *Pariscope*.
18. *Idem*, p. 33.
19. Pascal Fouché (avec la collaboration d'Alban Cerisier), *Flammarion 1875-2015. 140 ans d'édition et de librairie*, Gallimard-Flammarion, 2015, p. 198.
20. *Idem*.
21. *Idem*. Une page du rapport de lecture annoté par l'auteur est reproduit dans le livre p. 200. Ce type de

document sur les coulisses de la publication d'un ouvrage *a fortiori* polémique est particulièrement rare. 22. Jean-Baptiste Biaggi est le dédicataire du livre d'Alphonse Boudard, *Manouche se met à table*. Il lui avait présenté Manouche puis suggéra d'écrire un nouvel ouvrage parce que « la voix de Manouche, sa façon de jacter, d'envoyer la vanne à la cantonade » étaient absentes du livre de Peyrefitte (voir p. 8).

23. Voir l'exposé des faits par Manouche dans Alphonse Boudard, *op. cit.*, p. 27-28.

24. José Giovanni, *op. cit.*, p. 246.

25. Son fils lui organisa « un enterrement de cinéma ». Voir Élisabeth Quin, *op. cit.*, p. 202.

26. La chanson *La Vie est un feu de paille* (paroles de Louis Poterat, musique de Jean Wiener) fut interprétée par Suzy Solidor dans le film *La Garçonne* (1936) réalisé par Jean de Limur, adapté du roman éponyme de Victor Margueritte.



Couverture du livre d'Alphonse Boudard, *Manouche se met à table*, Flammarion, 1973.

UN MOT SI FRANÇAIS

› Gilles Malvaux

Existe-t-il dans notre langue un mot qui puisse être qualifié de particulièrement français? Question délicate, car on pressent que dans ce domaine le sentiment va primer sur la raison. Et pourtant la réponse est oui. De quel mot s'agit-il?

Joseph Kessel l'emploie dans les toutes premières lignes du *Bataillon du ciel*, publié en 1947. Il raconte l'aventure des parachutistes français ayant sauté en Bretagne la nuit précédant le Débarquement. Pendant de longs mois, il avait fallu s'entraîner outre-Manche: la première page s'ouvre ainsi sur une soirée dans un pub écossais. Dès le début, Kessel donne le ton. Quelqu'un s'écrie brusquement: « Merde, et merde, et merde! » et un habitué commente avec flegme: « *French paratroops*. (1) »

La scène reflète le côté irrésistiblement français du mot en question. Mais en quoi l'est-il?

Tout d'abord il sonne français. C'est vrai pour les Anglo-Saxons, et le titre d'un livre sur les différences culturelles franco-anglaises est révélateur: « *A year in the merde* ». C'est vrai surtout pour les Français, et la scène de Kessel rappelle ce moment de *La Grande Vadrouille* quand Bourvil et Louis de Funès font connaissance aux bains turcs: « Comment ça, “merde alors”? But alors *you are French?* »

Mais le mot ne sonne pas que français. Il résonne. Il possède une immense charge affective. Français par sa place dans notre histoire et notre imaginaire, il montre à sa façon que le roman national se construit finalement de manière très logique. Français aussi par sa connotation rabelaisienne, il dévoile une facette de cet esprit qu'on aime appeler français.

Quand la fiction nourrit la fiction... et la réalité

Cambronne a-t-il réellement prononcé son mot? C'est Victor Hugo qui, dans *Les Misérables*, l'a fait entrer dans la légende, alimentant par la suite des polémiques sans fin sur la véracité de la citation. Le *Journal des débats* s'insurgea contre la crudité de l'expression et exigea une enquête. On alla chercher un vieux grenadier de Waterloo, qui témoigna sous serment, devant Mac-Mahon et un préfet, ne pas se rappeler avoir entendu le mot (2). Il est vrai que Cambronne lui-même passait pour avoir nié ces cinq lettres. Mais au fond, que le mot ait été prononcé ou pas, peu importe. Car il plaît. Et il plaît si bien que, suivant cette loi naturelle où les mêmes causes produisent les mêmes effets, il suscite des émules, suivant les mêmes circonstances.

Gilles Malvaux est officier de marine.
› g.malvaux@hotmail.fr

C'est le cas du général Koenig, à Bir Hakeim. La 1^{re} brigade française libre, assiégée par les forces de l'Axe, doit tenir suffisamment longtemps pour permettre aux Britanniques de manœuvrer. Pressé de se ruer vers Suez, Rommel s'agace de la résistance imprévue de ces maudits Français enterrés sur ses arrières. La bataille, amplement commentée sur Radio Londres, est suivie avidement par Churchill et par de Gaulle. L'un parce que chaque jour de retard infligé à l'Axe permet de se réorganiser pour défendre l'Égypte, l'autre parce que cette bataille est l'une des premières de la France libre. Et quand Rommel, décidé à en finir, offre la vie sauve contre la reddition, de Gaulle précise dans ses *Mémoires de guerre* qu'« aux deux parlementaires ennemis qui demandent qu'on veuille bien se rendre Koenig fait dire qu'il n'est pas venu pour cela ».

Pourquoi cette précision? Que cache-t-elle? Ce délicat voile de pudeur fait courir l'imagination du lecteur... qui a envie d'y trouver quelque chose de fort, de fier, de français. Maurice Schumann l'avait compris, quand il raconta à la BBC le 5 juin 1942 au soir :

« Sous prétexte que la position des Français à Bir Hakeim est théoriquement intenable, l'ennemi s' imagine que les Français ne la tiendront pas, ce qui achève de démontrer qu'il les connaît bien mal [...] Je dois avouer qu'à la différence de l'invitation, la réponse, elle, ne fut pas polie du tout. Certains disent que Koenig se contenta de renouveler le célèbre mot historique qui tient en cinq lettres. D'autres, qu'il conseilla aux Italiens de réserver leur drapeau blanc à un autre usage sur lequel la décence m'interdit d'insister. Toujours est-il que Rommel en fut quitte pour confier l'opération à des Allemands qui, par deux fois en une matinée, vinrent sommer Koenig de se rendre. Et, par deux fois, en votre nom comme au nom de tous ses soldats, Koenig eut la joie de leur redire en face ce mot, ces lettres, ces fameuses lettres, qui définissent également les Allemands eux-mêmes et ce que les Français pensent des Allemands. (3) »

Or, quand il eut connaissance de ce discours, Koenig se mit en colère car Londres criait victoire un peu trop tôt : « Ce c... de Schumann ! Il me fait dire merde du matin au soir ! Et en plus il semble trouver cela très bien ! » et il adressa alors un message à ses supérieurs pour demander que « la défense de Bir Hakeim ne soit pas romancée » (4).

On pardonnera volontiers à Schumann, dont on comprend les motivations. Porte-parole de la France libre, il dispose de quelques minutes par jour pour la promouvoir. Rappeler Cambronne à la France envahie permet de s'inscrire dans la continuité historique, fût-elle à demi vraie ou légendaire. Et puis comme le sujet est romanesque – Bir Hakeim est un désert dans le désert, les Français sont 3 000 contre 30 000 Allemands et Italiens –, il s'empare d'une belle image, la retravaille, et va jusqu'à déposséder Koenig de ses propres mots. Après

tout, qu'importe ? Il sent bien que la beauté du geste plaira davantage que la vérité nue, que le roman plaira davantage que le récit.

La légende de Cambronne, l'inspiration de Schumann, les dénégations de Koenig : c'est exactement la logique de construction du roman historique tel que le défendait Vigny dans sa théorie de la vérité dans l'art, en introduction de *Cinq-Mars* :

« Examinez de près l'origine de certaines actions, de certains cris héroïques qui s'enfantent on ne sait comment : vous les verrez sortir tout faits des on-dit et des murmures de la foule, sans avoir en eux-mêmes autre chose qu'une ombre de vérité ; et pourtant ils demeureront historiques à jamais. [...] la voix publique invente des mots sublimes pour les prêter, de leur vivant même et sous leurs yeux, à des personnages qui, tout confus, s'en excusent de leur mieux comme ne méritant pas tant de gloire et ne pouvant porter si haute renommée. N'importe, on n'admet point leurs réclamations [...] on ne veut pas les écouter, leurs paroles sont sculptées dans le bronze, les pauvres gens demeurent historiques et sublimes malgré eux [...] Le fait adopté est toujours mieux composé que le vrai, et n'est même adopté que parce qu'il est plus beau que lui. »

Mais la démonstration va plus loin. Après tout, jeter crânement un refus énergique à la face de l'ennemi est assez universel, mais le faire avec le mot est autrement plus puissant quand il s'emploie entre connaisseurs. Car le caractère vraiment français du mot est encore renforcé par cette autre considération : ce qui relève de l'imaginaire avec Cambronne et Koenig peut devenir un fait historique établi. En 1940, les gaullistes sont une infime minorité et recrutent bien difficilement, surtout chez les marins après Mers el-Kébir. C'est ainsi que le vice-amiral Muselier, chef des Forces navales françaises libres (FNFL), avait envoyé en septembre un télégramme au commandant en second du *Dumont-d'Urville* pour le nommer à la place de Toussaint de Quièvre-court, commandant en titre, qui refusait de rallier les FNFL. Réponse du bâtiment : « De la part commandant, officier en second, état-major et équipages du *Dumont-*

d'Urville. Votre 230. Merde. (5) » Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Elle reprend le 12 novembre 1942, quatre jours après le débarquement allié en Afrique du Nord. François Darlan, le commandant en chef des forces françaises de Vichy, qui se trouve à Alger, finit par se rallier aux Américains. Il envoie un message à l'amiral Jean de Laborde, commandant l'escadre de la Méditerranée, pour lui enjoindre de gagner la rive sud avec la flotte. Réponse de Laborde, qui se traduira par le sabordage de la flotte de Toulon quinze jours plus tard : « Reportez-vous à la réponse de Quièvrecourt à Muselier du 23/09/40. (6) »

Le mot peut aussi faire de bons mots

Cette manière de dire non n'appartient vraiment qu'à la France. Avant Waterloo, le marin français chantait déjà « et merde pour le roi d'Angleterre, qui nous a déclaré la guerre », dans un classique des chants de mer. Et après Waterloo, on retrouve encore ce cri de soldat, très rabelaisien, très mal élevé, mais cette fois avec une gouaille beaucoup plus fine, plus moqueuse. C'était en 1941, quand un officier transmet ce poème à Vichy, sans que la censure y voie malice :

« Maréchal ! Que ton nom soit gravé dans l'Histoire
 Et que dans tous les temps on l'entoure de gloire.
 Rends à tous ces Français que tu voulus sauver
 Du désastre complet qui pouvait arriver
 Et l'amour du Devoir et la noble espérance
 Pour que bientôt, par eux, revive notre France.
 Ô ! Qu'une légion saine et forte à la fois
 Unanime à répondre à l'appel de ta voix
 Ranime dans nos rangs cet esprit d'autrefois.
 Honneur ! Patrie ! Ces mots étaient notre devise
 Ils le seront toujours, mais sans qu'on les divise
 Travail ! Famille ! Aussi doivent y figurer
 Liant au fier passé notre droit d'espérer
 Et nous verrons, demain, la Nation nouvelle
 Relever de ses maux notre France immortelle. (7) »

Les amateurs d'acrostiches apprécieront. Car *le mot* n'appartient pas qu'à notre patrimoine historique, il a aussi toute sa place dans notre patrimoine spirituel. Il est certes vulgaire, et l'on se souvient de Napoléon et des bas de soie de Talleyrand. Mais parce que c'est une insulte, il servira merveilleusement pour « la malveillance et le dénigrement [*qui*] sont les deux caractères de l'esprit français », comme l'écrivait Chateaubriand. Hugo disait de Mac-Mahon qu'il « salissait le mot de Cambronne ».

La subtilité d'un mot d'esprit s'apprécie d'autant mieux quand elle fait appel à un fond culturel commun. Comme pour l'épisode Darlan-Laborde, *le mot* sert aussi à se reconnaître entre Français, car il renforce le sentiment d'être compris dans une sorte d'intimité intellectuelle, comme pour Swann et la princesse des Laumes qui se moquent des Cambremer « au nom étonnant qui finit à temps mais finit mal » :

« C'est quelqu'un de très en colère et de très convenable
qui n'a pas osé aller jusqu'au bout du premier mot.

– Mais puisqu'il ne devait pas pouvoir s'empêcher de
commencer le second, il aurait mieux fait d'achever le
premier pour en finir une bonne fois. »

Belle métaphore filée, où rien n'est dit mais tout est compris, instaurant une complicité propre à des initiés. Contrairement à Cambronne et à Koenig, Laborde n'a pas nié. Et lorsqu'il fut jugé après la guerre, il déclara devant la Haute Cour avoir cru que cet appel à la dissidence était un faux :

« Mais alors, pourquoi avez-vous répondu par une injure ?

– Manière d'authentifier ma réponse négative forcément transmise
avec une clé générale compromise (8) »

1. Joseph Kessel, *Le Bataillon du ciel*, Arthème Fayard, 1947.

2. Pierre Larousse, *Le Mot de Cambronne*, Larousse et Boyer, 1862. Gallica.bnf.fr

3. Erwan Bergot, *Bir Hakeim. Février-juin 1942*, Presses de la Cité, 1989.

4. *Idem*.

5. Jean-Jacques Antier, « *La flotte se saborde à Toulon* », *Les Grandes Batailles navales de la Seconde Guerre mondiale*, tome I, *Le Drame de la marine française*, Presses de la Cité, coll. « Omnibus », 2000. Le « 230 » est la référence du message de Muselier.

6. Jean-Jacques Antier, *idem*.

7. Jacques Rouvière, *Le Livre d'or de l'esprit français*, Écriture, 2013.

8. *Idem*. La « clé générale » est la clé de chiffrement du message. L'amiral de Laborde estimait qu'elle était compromise, donc que son message pouvait être décrypté, c'est pourquoi il a choisi de faire référence à un épisode qu'il supposait compréhensible seulement aux marins français.

L’AFFIRMATIVE ACTION EST-ELLE MENACÉE AUX ÉTATS-UNIS ?

› **Annick Steta**

En octobre dernier a débuté aux États-Unis un procès dont l’issue pourrait remettre en cause les politiques d’admission *race conscious* pratiquées par de nombreux établissements d’enseignement supérieur, dans un pays où la référence à la race ne constitue pas un tabou. Students for Fair Admissions, une organisation présidée par le militant conservateur Edward Blum, a engagé en 2014 des poursuites contre Harvard College, le *college* de l’université Harvard (1). Selon cette organisation, les procédures d’admission en vigueur à Harvard College comporteraient des biais pénalisant les candidats américains d’origine asiatique. Des données établies par Harvard College et publiées à l’occasion de ce procès montrent qu’entre 1995 et 2013, le taux d’admission moyen des candidats américains d’origine asiatique a été inférieur à ceux des autres groupes raciaux : il s’est élevé à 8,1 %, contre 10,4 % pour les ressortissants des nations autochtones américaines et hawaïennes, 10,6 % pour les Hispaniques, 11,1 % pour les Blancs et 13,2 % pour les Afro-Américains. Durant cette même période, le score moyen obtenu par les candidats admis d’origine asiatique au Scholastic Assessment Test (SAT), le test standardisé exigé par la plupart des *colleges* américains,

a été supérieur au score moyen obtenu par les admis appartenant aux autres groupes raciaux : 767 points sur un maximum de 800, contre 745 pour les Blancs, 718 pour les Hispaniques, 712 pour les ressortissants des nations autochtones américaines et hawaïennes et 704 pour les Noirs. À l'appui de sa plainte, Students for Fair Admissions a produit les résultats d'une étude réalisée par Peter Arcidiacono, un professeur d'économie de l'université Duke. Celui-ci a conçu un modèle statistique destiné à mesurer l'effet exercé par l'appartenance raciale des candidats sur leurs chances d'être admis à Harvard College. Sur la base d'un certain nombre de données relatives aux procédures d'admission correspondant à six promotions, il a estimé que l'appartenance raciale jouait un rôle significatif dans l'attribution par les responsables des admissions de la note appréciant les qualités personnelles d'un candidat (*personal rating*), note synthétisant plusieurs éléments subjectifs d'un

Annick Steta est docteur en sciences économiques.
› asteta@hotmail.fr

dossier de candidature. Pour lui, les biais entachant cette pratique se traduiraient par une réduction des chances d'admission des candidats américains d'origine asiatique ainsi que par une augmentation de celles des candidats afro-américains et hispaniques. Harvard College considère que les résultats présentés par Peter Arcidiacono ont été obtenus à partir de données fragmentaires et ignorent de larges pans de la procédure d'admission.

Pour comprendre cette controverse, il est nécessaire de connaître les principes selon lesquels sont organisées les procédures d'admission dans les universités américaines. En France, l'admission en licence ou en filière sélective post-bac (2) dépend presque exclusivement des performances scolaires des candidats, mesurées par les notes attribuées au lycée et par celles obtenues au baccalauréat. Quant aux grandes écoles et aux instituts d'études politiques, ils recrutent leurs étudiants par le biais de concours ou d'examens censés évaluer le mérite en laissant le moins de place possible à la subjectivité. Certains établissements tentent néanmoins d'appréhender la personnalité des candidats à travers leurs activités extrascolaires. Les candidats à l'admission au collège universitaire de Sciences Po Paris (3) sont ainsi invités à mentionner leurs éventuelles activités associatives, sportives, culturelles, politiques ou syndicales dans

leur dossier de candidature, lequel se voit attribuer une note allant de A à C. L’excellence scolaire demeure cependant la clé de l’accès aux cursus les plus prestigieux de l’enseignement supérieur français. L’acceptation de ce mode de recrutement est étroitement liée à la conviction selon laquelle la société dans son ensemble bénéficiera de l’entrée des meilleurs lycéens dans les établissements d’élite. La performance scolaire est par ailleurs considérée comme un indicateur avancé de la performance universitaire et, *in fine*, de la performance professionnelle. Cette foi en la méritocratie républicaine reste chevillée au corps des Français : rares sont ceux qui la remettent ouvertement en cause.

Les procédures d’admission retenues par les universités américaines reflètent une conception du rôle de l’enseignement supérieur assez largement différente de celle qui prévaut en France. Les plus sélectives d’entre elles doivent choisir chaque année entre des milliers de candidatures, dont une écrasante majorité est de très haut niveau. Alors qu’une promotion de Harvard College compte autour de 1 700 étudiants, 3 500 des 26 000 lycéens américains ayant déposé une candidature pour la rentrée 2015 avaient obtenu le score maximal à la partie mathématique du SAT. 2 700 avaient obtenu le score maximal à la partie verbale, et 1 000 le score maximal à l’ensemble du test. Le nombre de candidatures augmentant alors que le nombre de places offertes reste stable, les taux d’admission sont devenus très faibles. En 2018, le taux d’admission à Harvard College a atteint un point bas historique de 4,59 %. Lors de cette même année, il était de 4,29 % à Stanford, de 5,5 % à Princeton comme à Columbia, de 6,3 % à Yale et de 6,7 % au Massachusetts Institute of Technology (MIT). À titre de comparaison, le taux d’admission au collège universitaire de Sciences Po Paris, où les étudiants font leur entrée immédiatement après le baccalauréat, était de 19,13 % en 2017. Pour trouver en France des taux d’admission comparables à ceux des *colleges* américains les plus sélectifs, il faut se tourner vers les grandes écoles recrutant sur concours après deux années au moins de classe préparatoire. Les universités américaines doivent par ailleurs concevoir des procédures d’admission permettant de tenir compte de la très grande hétérogénéité des établissements d’enseignement secondaire. Chaque État fédéré dispose d’une grande latitude dans la rédaction des pro-

grammes scolaires. Les disciplines proposées aux élèves et le niveau de l'enseignement varient aussi fortement d'un établissement à un autre. Il n'existe enfin pas d'examen de fin d'études secondaires comparable au baccalauréat. En raison de ces particularités, hiérarchiser des dizaines de milliers de candidatures en tenant exclusivement compte des performances scolaires des lycéens relève de la gageure. Pour contourner cette difficulté tout en élargissant leur vivier à l'ensemble des États-Unis, un grand nombre d'universités américaines ont adopté des procédures de sélection dites « holistiques ». Celles-ci ont en effet pour objet d'appréhender chaque candidat dans sa globalité. Pour ce faire, les comités d'admission exigent la constitution de dossiers comportant des éléments de diverses natures. Certains sont parfaitement objectifs : c'est le cas des scores obtenus au SAT et aux SAT Subject Tests (4). En règle générale, une université demande de soumettre les scores obtenus au SAT ainsi qu'à un ou plusieurs SAT Subject Tests. Viennent ensuite l'ensemble des notes obtenues au lycée, lesquelles sont examinées à la lumière des performances de l'établissement concerné, des lettres de recommandation rédigées par des professeurs, des réponses à des questions portant sur le profil du candidat ainsi que sur la catégorie socio-économique à laquelle appartient sa famille, des informations sur ses activités extra-scolaires, ainsi qu'un ou plusieurs textes dans lesquels le candidat se présente et expose les raisons de sa candidature. Pris dans son ensemble, un tel dossier permet à un comité d'admission de mesurer non seulement la performance scolaire du candidat, mais aussi sa capacité à tirer le meilleur parti des situations dans lesquelles il se trouve. Les universités disposant d'un nombre limité de places, elles cherchent à recruter des candidats au potentiel élevé. Le contexte dans lequel ils ont grandi, leur trajectoire scolaire et leur résistance à l'adversité sont susceptibles d'éclairer les données brutes constituées par les scores obtenus aux tests standardisés et les notes attribuées par leurs professeurs.

C'est à ce niveau que peut intervenir la prise en compte de l'appartenance raciale revendiquée par les candidats. Selon l'organisation Students for Fair Admissions, la prise en compte de ce facteur par les responsables des admissions de Harvard College serait systématique. Elle serait par ailleurs systématiquement défavorable aux candidats d'ori-

gine asiatique. Harvard College conteste ces deux affirmations. L’université s’appuie notamment sur les travaux de David Card, professeur d’économie à Berkeley, qui a analysé les données relatives aux décisions d’admission prises par Harvard College dans le cas des six promotions examinées par Peter Arcidiacono. Le modèle statistique conçu par le professeur Card inclut des variables de contrôle telles que la qualité du lycée fréquenté par le candidat et les professions exercées par ses parents. Les résultats qu’il a obtenus ne laissent pas apparaître de discrimination négative à l’encontre des candidats d’origine asiatique. Pour lui, l’appartenance raciale n’est pas prise en compte de façon systématique et n’est jamais déterminante. Elle constituerait un facteur moins important que les lettres de recommandation des professeurs, la région dont est originaire le candidat, les matières qu’il souhaite étudier ou son projet professionnel : elle permettrait uniquement de renforcer les chances d’un candidat disposant déjà de très sérieux atouts.

Quelle que soit l’issue du procès en cours, il est vraisemblable que la partie perdante fera appel et que cette affaire sera tranchée par la Cour suprême. Celle-ci a forgé depuis la fin des années soixante-dix une jurisprudence encadrant l’*affirmative action* (5) dans l’enseignement supérieur. De façon à combler les fractures raciales de la société américaine soulignées par le Mouvement des droits civiques, diverses organisations, dont des entreprises et des universités, avaient en effet mis en place de façon non concertée des programmes destinés à favoriser les membres de groupes raciaux historiquement désavantagés. Par l’arrêt *Regents of the University of California v. Bakke* (1978), la Cour suprême a autorisé les universités à mettre en œuvre des programmes d’*affirmative action* sous certaines conditions. La Cour a ainsi interdit l’adoption de quotas raciaux, dispositif qui existait alors au sein de l’université de Californie. Elle a par ailleurs refusé de considérer que l’*affirmative action* pouvait avoir pour objectif la réparation d’un préjudice socio-économique. Pour la plus haute juridiction des États-Unis, l’*affirmative action* est conforme à la Constitution si elle est mise en œuvre au nom de la diversité, qui est supposée bénéficier à l’ensemble des étudiants d’une université donnée. Cette jurisprudence a été confirmée par les arrêts *Gratz v. Bollinger* et *Grutter v. Bollinger* de 2003 ainsi que par deux arrêts *Fisher v. University*

of Texas datant l'un de 2013 et l'autre de 2016. À l'occasion de l'arrêt *Bakke*, la Cour suprême avait fait référence à la procédure d'admission *race conscious* de Harvard, qu'elle considérait comme une référence en la matière. Il n'est donc pas anodin que Students for Fair Admissions ait choisi de poursuivre cette université : si la Cour suprême se saisissait de cette affaire et jugeait la procédure d'admission de Harvard College inconstitutionnelle, l'*affirmative action* pourrait être interdite dans l'ensemble des établissements d'enseignement supérieur des États-Unis. Or la nomination par le président Trump du juge Brett Kavanaugh a fait basculer la Cour suprême dans le camp des conservateurs. Un revirement de jurisprudence sur le sujet inflammable de l'*affirmative action* ne saurait donc être exclu.

L'interdiction de l'*affirmative action* dans les procédures d'admission à l'université se traduirait vraisemblablement par une réduction de la proportion d'admis noirs et hispaniques. Mais le fait que les Blancs pourraient être les grands perdants de la mise en œuvre de procédures ignorant l'appartenance raciale des candidats est en train de modifier les termes de ce débat. L'exemple de l'université de Californie est particulièrement révélateur à cet égard. En 1996, la Californie a adopté par référendum l'interdiction de la prise en compte de la race, de l'ethnie et du sexe des individus dans les institutions publiques de cet État. Depuis cette époque, la proportion des admis d'origine asiatique a significativement augmenté au sein de certaines universités publiques californiennes. À Berkeley, 41,7 % des admis en première année étaient d'origine asiatique en 2018, contre 34,1 % en 1996. Quant à la proportion des admis blancs, elle est passée de 34,5 % en 1996 à 21,3 % en 2018. Le maintien de procédures d'admission *race conscious* pourrait donc désormais bénéficier non seulement aux candidats appartenant à des minorités ayant historiquement souffert de discriminations négatives, mais aussi à des individus issus de la majorité blanche de la population générale.

L'opinion publique continue toutefois de considérer que ces procédures avantagent les minorités raciales au détriment des Blancs. Parce que le cœur de l'électorat conservateur juge un tel avantage illégitime, l'administration Trump a fait de l'interdiction de l'*affirmative action* l'un de ses chevaux de bataille. En juillet 2018, elle a annoncé la sup-

pression de documents d’orientation adoptés par l’administration Obama qui appelaient les administrateurs d’écoles publiques et les responsables d’établissements d’enseignement supérieur à adopter des procédures d’admission *race conscious*. Dans le même temps, elle a remis en vigueur des orientations datant de la présidence de George W. Bush qui recommandaient de ne pas tenir compte de l’appartenance raciale des candidats. Les universités ne sont pas tenues de se conformer à ces orientations, qui sont dépourvues de valeur légale. Mais l’administration Trump a décidé d’accroître la pression exercée sur les institutions mettant en œuvre des procédures d’admission *race conscious*. En août dernier, le département de la Justice a annoncé qu’il s’associait aux poursuites engagées par Students for Fair Admissions contre Harvard College par le biais d’un *statement of interest* (déclaration d’intérêt). Le président Trump a choisi de remettre en question l’*affirmative action* pour satisfaire les 72 % d’Américains qui se déclarent opposés à la prise en compte de la race dans les procédures d’admission en premier cycle universitaire – que cette opposition soit de principe, nourrie par une surestimation du rôle joué par ce facteur ou fondée sur la crainte que les bénéficiaires de procédures *race conscious* soient stigmatisés. Mais il néglige le fait que 86 % de ses compatriotes considèrent que la diversité raciale sur les campus universitaires constitue un objectif important. Critiquée et contestable, l’*affirmative action* a toutefois permis, sous les strictes conditions posées par la Cour suprême, d’obtenir une forme d’apaisement dans un pays où les tensions raciales ne se sont jamais éteintes. En soutenant ceux qui s’attaquent à cette pratique, Donald Trump a pris le risque d’ouvrir la boîte de Pandore.

1. Aux États-Unis, le terme *college* désigne un établissement d’enseignement supérieur de premier cycle offrant un cursus de quatre ans et délivrant un diplôme appelé *bachelor’s degree*.

2. Classes préparatoires, brevets de technicien supérieur, diplômes universitaires de technologie, écoles spécialisées, licences à capacité limitée et licences spécifiques.

3. Le collège universitaire de Sciences Po délivre une formation de premier cycle d’une durée de trois ans à l’issue de laquelle les étudiants obtiennent un *bachelor* équivalent au grade de licence.

4. Les SAT Subject Tests sont des tests de connaissance portant sur les principales disciplines enseignées au lycée (anglais, histoire, langues étrangères, latin, mathématiques, sciences).

5. Généralement – et improprement – traduite en français par l’expression « discrimination positive », la notion d’*affirmative action* recouvre des politiques offrant à des individus présumés appartenir à un groupe sous-représenté ayant pu être victime par le passé de discriminations ou revendiquant une telle appartenance un avantage sur d’autres individus dans le cadre d’une compétition pour des ressources rares, au nombre desquelles figurent les places dans l’enseignement supérieur et les emplois.

CRITIQUES

LIVRES

- 150 | Entre existence
communautaire et
assimilation : juifs dans les
démocraties modernes
› **Robert Kopp**
- 152 | Mort et revanche de
Vendredi
› **Michel Delon**
- 155 | Solstad
› **Frédéric Verger**
- 157 | Jacques Maritain, l'homme
des bons offices
› **Patrick Kéchichian**
- 160 | Saint-Ex remet les gaz
› **Stéphane Guégan**

CINÉMA

- 162 | Dans l'Amérique
périphérique
› **Richard Millet**

EXPOSITIONS

- 165 | Jean-Jacques Lequeu, la
chair de la pierre
› **Bertrand Raison**

DISQUES

- 167 | Clavecin, belles voix et
Berlioz
› **Jean-Luc Macia**

LIVRES

Entre existence communautaire et assimilation : juifs dans les démocraties modernes

› Robert Kopp

Pendant près de deux mille ans – de la destruction du second temple en 70 de l'ère chrétienne jusqu'à la fondation de l'État d'Israël en 1948 –, la patrie des juifs en exil était purement spirituelle, culturelle et culturelle. Elle était constituée par le Livre – la Torah et le Talmud – que les juifs vivant dans la diaspora emportaient avec eux à travers le monde. Le Livre contenait leur histoire et une promesse d'avenir ; il leur permettait de supporter d'être relégués dans les marges de leurs sociétés d'accueil et humiliés pendant des siècles. Jusqu'au jour où, grâce à la proclamation de l'émancipation, les juifs devenaient des citoyens à part entière, des citoyens comme les autres, au prix toutefois d'une mise en cause de leur judéité. La voie était ouverte à une « normalisation » qui pouvait aller jusqu'à la négation de cette « différence », qui constitue pourtant l'essence même de l'identité juive. C'est l'histoire de ce dilemme que raconte Dominique Schnapper dans son plus récent livre, *La Citoyenneté à l'épreuve. La démocratie et les juifs* (1), poursuivant une réflexion inaugurée par Hannah Arendt et qu'elle avait déjà elle-même placée au centre d'un de ses précédents ouvrages, *La Communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation* (Gallimard, 1994).

Proclamant un monde de citoyens libres et égaux, les nations modernes étaient porteuses d'une promesse, qui pour les juifs était également une épreuve. Dans l'exil, ils avaient élaboré des traditions fortes de séparation d'avec le monde ambiant, avec lequel ils trouvaient néanmoins des arrangements selon le temps et le lieu. Ces traditions fondent cette identité juive que Dominique Schnapper définit au début de son étude en énumérant les traits les plus importants d'une « civilisation » qui a traversé les siècles. Ils marquent, avec des différences importantes selon les pays et les époques, la vie des communautés et de

leurs familles : organisation sociale, règles alimentaires, fêtes rappelant à la fois l'histoire du peuple juif et son rapport particulier au temps, coutumes vestimentaires, régimes matrimoniaux, sanctification du quotidien par des rites et des gestes s'inscrivant dans la tradition.

Différents des autres groupes de population et relégués dans les marges des sociétés européennes, les juifs n'ont pas moins marqué en profondeur l'histoire européenne et contribué, de manière à chaque fois différente mais toujours essentielle, à l'évolution et au progrès de tous les pays européens, et cela grâce à une excellence acquise dans des domaines cruciaux comme la finance et la science, ainsi qu'aux réseaux de la diaspora qui facilitaient les connexions à travers le monde entier. Privilégiant, conformément à leur tradition, l'étude et la réinterprétation des textes, les juifs, à défaut d'exercer un pouvoir politique, ont partout fourni aux élites des contingents beaucoup plus importants que ne le laissait présager leur importance numérique dans les sociétés d'accueil. Une observation, comme le rappelle Dominique Schnapper, qu'avait déjà faite Thorstein Veblen il y a plus d'un siècle et qui a conduit ce dernier à se demander si la « normalisation » poursuivie par le projet sioniste ne s'exercerait pas au détriment de la prééminence juive dans la vie intellectuelle.

Toutefois, la rupture anthropologique introduite par l'émancipation n'a jamais été complète et n'a pas été la même partout. Le statut et l'histoire des juifs de Venise n'ont pas été les mêmes que ceux des communautés polonaises ; par ailleurs, les pays musulmans ont souvent été plus tolérants à certaines époques que les pays européens, les juifs chassés d'Espagne trouvant refuge dans l'Empire ottoman. Mais, en dépit des différences existant d'un pays à l'autre, les juifs partagent partout le sentiment d'une communauté de destin, ce qui fait d'eux une préfiguration de nation moderne, sans État et sans institutions politiques.

Grâce à l'émancipation, les juifs cessaient d'être un « groupe paria ». Se posait désormais la question : comment rester fidèle à la tradition tout en s'inscrivant dans les valeurs démocratiques et en participant à la modernité ? On sait que, en France, beaucoup de juifs se qualifiaient désormais d'israélites. On sait aussi que ce terme a fait l'objet de vives critiques : les juifs auraient oublié leur judéité et n'auraient pas su voir

les dangers qui les menaçaient, notamment à partir du dernier quart du XIX^e siècle. C'est que l'intégration culturelle et l'intégration structurelle ne vont pas nécessairement de pair et des structures mentales et sociales séculaires ne changent pas au gré d'un décret. Aussi la promesse républicaine semble-t-elle condamnée à rester promesse, pour partie au moins. Et les valeurs démocratiques restent à jamais une conquête fragile. Or c'est bien la trahison des valeurs démocratiques et l'oubli de la promesse républicaine qui ont provoqué l'explosion des fièvres nationalistes, xénophobes et antisémites qui ont dévasté notre monde. La condition faite aux juifs – Dominique Schnapper le montre à l'évidence – est un signe de la santé démocratique. Les crises d'antisémitisme sont des crises de la démocratie. Sont-elles de simples dérives ou des insuffisances intrinsèques de nos démocraties ? « Il n'est pas de réponse définitive à cette question, qui relève de la philosophie politique et des convictions personnelles. Ce que montre l'expérience historique, c'est la vigueur qu'a gardée la judéophobie dans les temps démocratiques. Elle dévoile, plus généralement, la force des résistances au civisme et les limites d'intériorisation des valeurs démocratiques par les citoyens. » Une conclusion qui sonne comme un avertissement.

1. Dominique Schnapper, *La Citoyenneté à l'épreuve. La démocratie et les juifs*, Gallimard, 2018.

LIVRES

Mort et revanche de Vendredi

› Michel Delon

La mer fut soudain noire de pirogues. Quand elles furent à portée de voix, Robinson, qui ne voulait pas ordonner de tirer, fit monter Vendredi sur le pont pour parlementer. Les sauvages du canot le plus avancé se tournent alors et montrent « leur derrière nu » : « Était-ce un défi ou un cartel, était-ce purement une marque de mépris ou un signal pour les autres, nous ne savions. » Robinson n'a pas le temps de s'interroger ni Vendredi d'expliquer la signification du

geste, trois flèches l'étendent mort sur le pont. Robinson, furieux, fait tirer le canon et provoque un carnage.

Telle est la fin de celui qui semble aussi inséparable de Robinson que Sancho Panza de Don Quichotte ou Jacques de son maître, mais on la connaît moins que la rencontre des deux hommes, lorsque Robinson délivre le jeune prisonnier de ceux qui se préparaient à le dévorer. *La Vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, écrites par lui-même*, et *La Suite des aventures*, publiés à Londres en 1719 ont rapidement été réduits à la première partie et même, plus précisément, à l'épisode de l'île déserte où Robinson aborde après un naufrage et où il réinvente l'agriculture, l'élevage et l'artisanat à partir des quelques outils récupérés dans la carcasse du navire. Cette lutte d'un homme seul avec les éléments et face aux sauvages qui viennent régulièrement se livrer à des fêtes cannibales sur l'île a fasciné les lecteurs, comme une leçon de courage et de bricolage. Le roman de Daniel Defoe est traduit en français dès l'année suivante. Jean-Jacques Rousseau recommande un seul livre pour élever Émile: « Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non; c'est *Robinson Crusoé*. » L'aménagement de l'île suscite des imitations qui deviennent un genre littéraire, la robinsonnade, depuis *Le Robinson suisse* du pasteur alémanique Johann David Wyss (1812), traduit puis complété par Isabelle de Montolieu en 1813 et 1824, jusqu'à *L'Île mystérieuse* de Jules Verne (1875). Mais on oublie trop souvent ce qui survient avant l'île: l'attaque des pirates qui réduisent le héros en esclavage, le succès d'une plantation de tabac au Brésil, le voyage vers la Guinée pour chercher de la main-d'œuvre forcée. Le bateau est pris par la tempête et Robinson est le seul survivant. Il attend vingt-huit ans sur l'îlot, qu'il a le temps d'aménager avant d'être récupéré par un navire et de revenir en Angleterre.

La seconde partie est encore plus oubliée: la soixantaine venue, le personnage a femme et enfants, fortune et propriété foncière. La bougeotte et le romanesque semblent bannis. Ce serait compter sans la Providence, dit-il, sans le désir de profiter du succès du livre, a-t-on envie d'ajouter. Robinson perd brutalement sa femme et reprend la mer avec un neveu. Il va contrôler ce qu'est devenue son île, désormais peuplée de dizaines d'Espagnols, d'Anglais et d'esclaves. Les anciens mutins n'ont

pas encore oublié leurs mauvaises manières, ni les sauvages voisins perdu l'habitude de venir consommer leurs prisonniers. Robinson pacifie le mieux qu'il peut la situation tandis qu'un prêtre catholique, d'humeur tranquille à l'égard des anglicans, convainc les insulaires de sanctifier leur concubinage avec les Indiennes. Quelques jours après avoir quitté l'île, le bateau est attaqué par des sauvages et Robinson perd son fidèle compagnon. De l'Atlantique, il passe dans l'océan Indien, fait escale à Madagascar, où il récusé d'avance ce qui va devenir le mythe de Tahiti, Nouvelle-Cythère. Une population accueillante et sociable se transforme en armée agressive: un matelot qui s'est oublié avec une jeune Malgache est retrouvé nu, égorgé et pendu à un arbre. Les marins, qui le vengent cruellement, ne veulent plus à leur bord d'un Robinson qui leur a fait la morale. Le héros gagne sur un autre navire le Bengale et la Chine, d'où il passe en Mandchourie et en Russie, avant de revenir à Londres. Après avoir prouvé son savoir-faire manuel, il montre ses qualités dans le négoce. Il ne cesse d'échanger épices, opium, étoffes, thé, fourrures, diamants et bateaux. Le monde commence à se globaliser sous le signe du commerce et de la langue anglaise.

Le grand mérite de l'édition de la « Pléiade », prête pour le bicentenaire du roman (1), est de fournir cent cinquante gravures du début du XIX^e siècle par un artiste qui a voyagé aux Antilles, et une anthologie d'autres programmes iconographiques. Les cent cinquante gravures traduisent la narration en un récit graphique qui a le ton naïf d'un aventurier aussi tranquillement esclavagiste que vertueusement soucieux de son semblable. La première édition de 1719 fixe l'image du solitaire qui s'est confectionné sa tenue en peau de bête à laquelle la traduction de 1720 ajoute un parapluie de même nature. Il porte les armes européennes, fusil et épée. Plus tard, ses activités artisanales semblent sorties des planches de l'Encyclopédie et les scènes de tempête rappellent les toiles de Claude Joseph Vernet. Avec le temps, les nudités se couvrent et la solitude s'approfondit devant l'horizon vide. Cette édition rend hommage à Pétrus Borel, romantique échevelé mais « loyal intermédiaire » (Jean-Louis Steinmetz) qui a traduit le roman en 1835, peut-être poussé par son frère éditeur. Sur le coup, la traduction concurrente d'Amable Tastu, soutenue par Chateaubriand et Sainte-Beuve, eut plus de succès, mais celle

de Borel, avec sa précision, sa fidélité à l'original, a fini par s'imposer. Elle aide à mieux comprendre le basculement actuel du mythe qui, aux robinsonnades héroïques, à la nostalgie lyrique des *Images à Crusoé* selon Saint-John Perse (1925), substitue le point de vue de Vendredi donnant son nom au roman de Michel Tournier en 1967, la prise de parole d'une femme dans *Foe* du Sud-Africain J. M. Coetzee en 1986, le retour sur soi et la quête philosophique dans *L'Empreinte à Crusoé* du Martiniquais Patrick Chamoiseau (2012). La postérité assure la revanche du serviteur si zélé.

1. Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, traduit par Pétrus Borel, édité par Baudouin Millet, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2018.

LIVRES

Solstad

› Frédéric Verger

Dag Solstad, l'un des romanciers européens les plus importants d'aujourd'hui, a été jusqu'à présent très peu traduit en français. Il est gênant que l'honneur d'être le pays qui publie le plus d'écrivains étrangers soit flétri par la propension à ignorer les meilleurs. Rendons hommage aux éditeurs qui savent les reconnaître : Les Allusifs, qui ont publié en 2008 *Honte et dignité*, et Noir sur blanc, qui vient de sortir *Onzième roman, livre dix-huit* (1), le plus féroce et le plus drôle des deux.

Dag Solstad est norvégien, né en 1941, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. Sa jeunesse a été marquée par Knut Hamsun, la critique d'extrême gauche de la société de consommation et le goût pour le jeu formel avec la forme romanesque. Et d'une certaine façon ses œuvres conservent de ses passions anciennes, relativisées, ironisées, ce qu'elles avaient de plus intelligent et de plus fort. Il est sans doute le plus profond de tous les écrivains contemporains dont le projet est de donner une forme romanesque aux caractéristiques actuelles de la

subjectivité. Car ses romans ne se contentent pas de mettre en récit des traits psychologiques ou sociologiques de notre temps, ils mettent à nu le nerf le plus profond, le plus secret de l'époque de telle sorte que tous les éléments du récit, même, et surtout, les plus triviaux, prennent tout à coup une force tragique mystérieuse, fondamentale.

Onzième roman, livre dix-huit est entièrement raconté au travers du point de vue du personnage de Bjørn Hansen. À 50 ans, il vient de rompre avec une femme qu'il comprend n'avoir jamais aimée. Vingt ans plus tôt, il l'avait rejointe dans sa ville provinciale en délaissant femme et enfant non sous le coup de la passion mais parce que cette aventure lui semblait le seul évènement imprévu que l'existence lui ait jamais offert. Convaincu que les relations sociales ordinaires sont fondées sur le vide, il décide de s'inventer un rôle qui bouleverserait sa vie, son rapport aux autres, qui créerait quelque chose. Avec l'aide d'un ami médecin, il décide d'organiser une supercherie destinée à faire croire qu'il est devenu handicapé. Mais là aussi, ses espoirs seront déçus...

Le vide, le mensonge, le rôle qu'on joue : on reconnaît là des thèmes ibsénien et d'une certaine façon les romans de Solstad sont des mises en scène de thèmes ibsénien dans le monde de Guy Debord. C'est-à-dire en un temps où la pression du conformisme et de l'adaptation sociale est si forte, si dénuée de toute espèce de transcendance que le théâtre mensonger de l'existence ordinaire ne peut plus accoucher que de parodies de drames. Mais l'acuité, la férocité, la lucidité ironique avec lesquelles Solstad décrit notre monde donne paradoxalement aux choses les plus ordinaires un intérêt romanesque si puissant qu'on peut difficilement arrêter la lecture : voir comment le monde social contemporain dans ses moindres manifestations, dîners, contrôle des billets dans un train, animation et débat au sein d'un club de théâtre amateur, est une universelle et minutieuse machine à dévitaliser, à rendre impersonnelle la vie, provoque étrangement un sentiment de libération, une fièvre de pressentiment du vrai qui fait des personnages mélancoliques de Dag Solstad des sortes d'Ulysse en quête non de l'île natale mais d'une vie authentique qui n'aurait pas encore commencé.

L'ironie de Solstad rappelle à première vue celle de Thomas Bernhard et elle a le même pouvoir d'attraction. Mais cette proximité

presque musicale recouvre une différence fondamentale : chez Bernhard, comme chez Michel Houellebecq, l'ironie générale finit par toucher aussi l'ironiste lui-même, dont on ne sait jamais s'il prend tout à fait au sérieux ce qu'il proclame. L'ironie de Solstad est moins subjective : elle est une façon subtile d'épingler la vérité qu'elle débusque. En ce sens, il est un moraliste plus classique, un romancier plus réaliste, peut-être plus impitoyable. Sa grandeur réside aussi dans l'alliance entre cette vision si désenchantée d'un monde dominé par le conformisme et l'adaptation et le caractère profondément humain des personnages, qui, en dépit de la pauvreté de leur personnalité, échappent toujours à la caricature. Ainsi, à un moment du roman, Bjørn héberge son fils, qu'il n'a pas vu depuis plus de dix ans et qui vient poursuivre des études dans la ville de son père. Le jeune homme est un modèle de conformisme, de volonté d'adaptation aveugle, mais ces caractères qui font de lui un personnage insupportable et grotesque finissent par le rendre humain lorsque la précision du récit nous fait sentir que leur outrance n'est rien d'autre que la réponse pathétique au malaise qu'a fait naître en lui la société où il a grandi.

1. Dag Solstad, *Onzième roman, livre dix-huit*, traduit par Jean-Baptiste Coursaud, préface de Haruki Murakami, Noir sur blanc, coll. « Notabilia », 2018.

LIVRES

Jacques Maritain, l'homme des bons offices

› Patrick Kéchichian

On a l'habitude de mettre tous les catholiques dans le même sac. Ou bien de les ranger de manière simpliste : progressistes d'un côté, réactionnaires de l'autre, et le tour est joué. De plus, quand c'est du passé et de l'histoire, même moderne, qu'il s'agit, la tendance s'accroît et la caricature s'impose. La profonde mutation du catholicisme à partir de la fin du XIX^e siècle peut ainsi être simplifiée à

moindres frais de conscience et d'étude. Pourtant, il suffit parfois d'un livre pour écarter le simplisme, pour prendre la mesure de la complexité des situations, avec toutes les tensions et contradictions afférentes. L'ouvrage dont je veux parler ici aborde ces questions et offre une largeur et une profondeur de vue remarquables. Le sujet n'est pas traité de haut, abstraitement. En matière de religion, comme de littérature, il vaut mieux en passer par les singularités. C'est à partir d'elles que l'intelligence de ce sujet s'élargit.

Deux universitaires avisés ont préfacé et annoté, avec une grande rigueur et probité, les lettres de quatre écrivains qui ont marqué l'histoire de la littérature catholique française au début du siècle passé : François Mauriac, Paul Claudel, Georges Bernanos et Jacques Maritain, ce dernier servant de pivot et de carrefour à toute l'aventure (1). Les maîtres d'œuvre sont Michel Bressolette, mort en 2008, qui avait travaillé sur les échanges de Mauriac et Claudel, et Henri Quantin, qui introduit le volume puis analyse le rapport complexe, souvent orageux, entre Maritain et Bernanos. Ces préfaces et ces notes doivent être lues avec autant d'attention que les correspondances elles-mêmes.

Issu d'une famille républicaine et protestante, d'esprit franchement agnostique, converti en 1906 avec son épouse Raïssa, Jacques Maritain (1882-1973) va rapidement devenir une autorité morale et spirituelle, une sorte de représentant non officiel de l'Église – même si, juste après la Seconde Guerre mondiale, il sera nommé par le général de Gaulle ambassadeur de France près le Saint-Siège. Durant plus de soixante ans, jusqu'au lendemain de Vatican II, par ses livres et ses interventions publiques, il tiendra ce rôle central. La maison du couple à Meudon est devenue, entre les deux guerres, un centre d'attraction (parfois de répulsion !) pour nombre d'intellectuels et d'écrivains qui fréquenteront ce cénacle informel.

Une histoire, antérieure à celles que raconte ce livre, doit être rappelée, qui se déroule juste avant la Grande Guerre. Jeune converti, de cœur autant que de raison, Maritain est alors l'admirateur, presque le disciple, de Léon Bloy. La référence pleine de respect à cet écrivain éruptif, grande figure du XIX^e siècle (même s'il meurt en 1917),

est importante. D'autant que le « mendiant ingrat » fut le parrain du couple lors de sa conversion. Philosophe, thomiste intransigeant, plein de zèle et, parfois, de maladresse, sûr non de son fait mais de celui de sa religion, Maritain s'entremet auprès d'une autre immense figure, Charles Péguy, pour l'engager à ne pas rester sur le parvis de l'église mais à y entrer, pour lui appartenir (2). Ces deux figures, celle de Bloy et celle de Péguy, forment comme le préambule de la relation qu'entretint l'auteur du *Paysan de la Garonne* avec ses trois amis – même si ces amitiés furent parfois, chacune pour des motifs différents, fort conflictuelles.

Survolons très rapidement le paysage, avec Maritain en éclaireur, en médiateur... Au cœur d'une période fort troublée, la question politique, associée différemment pour chacun des interlocuteurs à celle de la foi, est centrale. Puis vient la littérature. Ainsi dans les échanges avec Mauriac (de trois ans son cadet), qui revendiquait, pour le romancier, une liberté affranchie de tout autre commandement que celui de son art. Avec Claudel (de quatorze ans son aîné) comme avec Bernanos (de six ans son cadet), les problématiques politiques dominant, mais toujours rapportées, chevillées, à celle de la foi. La condamnation de l'Action française par le Vatican en 1926 divise les esprits, les échauffe, comme, dix ans plus tard, la guerre d'Espagne, puis l'Occupation et la douloureuse question de l'antisémitisme – point sur lequel les catholiques eurent leur mot à dire.

Mais le grand mérite de ce livre pluriel est de mieux mettre en lumière la figure remarquable, et discrètement centrale, de Jacques Maritain. Homme de haute sagesse et de bons offices, il exerce l'art de la correction fraternelle, tout en reconnaissant et en accueillant les singularités de chacun, leur génie propre. Un jour de juillet 1930, il reconnaît celui de Claudel, dont il cite et approuve cette phrase : « Tout homme qui ne meurt pas avec le Christ et dans la communion avec le Christ meurt dans sa propre image. »

1. Jacques Maritain, Georges Bernanos, François Mauriac, Paul Claudel, *Un catholique n'a pas d'alliés. Correspondance*, présenté par Henri Quantin et Michel Bressolette, Cerf, 2018.

2. Voir à ce propos le livre passionnant de René Mougel et Robert Burac, préfacé par Jean Bastaire, *Péguy au porche de l'église*, Cerf, 1997, qui présente notamment les lettres de Maritain.

LIVRES

Saint-Ex remet les gaz

› Stéphane Guégan

Il lui aura fallu trois livres, trois vols de haute altitude, pour parvenir au chef-d'œuvre. Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) savait que son écriture trouverait son chemin, un jour, parmi le trop-plein de sensations, d'interrogations et de frustrations qui encombre de lyrisme ses deux premiers romans : *Courrier Sud* peine à nous faire croire à la détresse amoureuse de son héros, sorte d'albatros que ses grandes ailes empêchent de vivre parmi les hommes et d'accrocher la femme qui lui préfère un sordide confort ; il y a plus de réussite et moins de rhétorique dans *Vol de nuit*, titre qui annonce le sens spirituel de l'aventure qui animait les hommes dont l'Aéropostale détournait à ses fins la folie altière et l'ivresse solitaire, parfois le destin icarien. Non, le chef-d'œuvre, c'est *Pilote de guerre*, où la céleste cavalerie s'embourbe dans l'absurde campagne de 1939-1940 et son consentement à la défaite. Ça débute comme *Le Grand Meaulnes*, pas longtemps. Car la guerre vous pousse hors de votre éternelle enfance au premier mort. C'est, par excellence, le stade du miroir. Aussi ce livre fuselé réfléchit-il son auteur aussi bien que l'humiliation qu'il y dépeint en maître... Sur un coup de tête, le jeune Antoine, orphelin de père et de frère, était entré aux Beaux-Arts de Paris. Il avait manifesté, enfant, un goût du crayon, adolescent un sens de la poésie, jeune adulte sa propension à mêler les deux. Apprendre à voir importait plus qu'apprendre à écrire. *Pilote de guerre* reste un saisissant tableau, justement, du fiasco de juin 1940 et des premiers temps de l'armistice. L'éclairage historique que nécessite toute lecture adulte du roman de 1942 nous est heureusement fourni par sa nouvelle édition (1).

Ce « Quarto » rassemble l'essentiel de l'œuvre sans la réduire aux récits. Alban Cerisier, avec un luxe et un soin admirables, a truffé son énorme volume de dessins, poèmes, correspondances, présentations subtiles et fragments de réception critique. J'avais toujours pensé que Marcel Arland et Roger Caillois avaient, concernant Saint-Ex, monopolisé l'intelligence critique. Le premier l'a dûment rattaché à la génération dont il

relevait, « celle de Drieu, de Montherlant, de Malraux » ; ayant à chanter l'auteur de *Terre des hommes*, en tête de la « Pléiade » de 1953, Caillois, lui, usa de la langue la plus pascalienne, expérience morale, nudité accrue, obsession du témoignage. Saint-Ex planait au-dessus des impostures du monde des lettres, même l'action ne lui tenait pas lieu d'éthique, il fallait, dans le dépassement de soi, servir plus grand que soi, un idéal de noblesse qui ne se confondait avec quelque particule héritée par hasard. Dès 1931 et *Vol de nuit*, récompensé du Femina, Robert Brasillach et Benjamin Crémieux, étonnant chorus, célèbrent ensemble la fraîcheur de vue et de verbe de celui qui n'est pas qu'un « littéraire ». Mais là où Brasillach, égaré par la préface de Gide, en conclut à l'héroïsme gratuit qu'il récuse par nationalisme, Crémieux, dans *La Nouvelle Revue française*, dégage Saint-Ex de toute pose esthète. Il n'en est pas moins surpris des résonances « renaniennes » qui enveloppent les résolutions de Rivière, « le chef » à qui *Vol de nuit* donne le dernier mot. L'incertitude interprétative de 1931 ne pouvait que s'amplifier, onze ans plus tard, lorsque la France occupée sera aux prises avec *Pilote de guerre*, dont le présent « Quarto » documente l'accueil et la parution, pareillement chahutée.

Trop jeune pour s'être battu en 1914-1918, trop vieux pour rejoindre l'active en septembre 1939, Saint-Ex ne se résigne pas à laisser cette guerre se faire sans lui. Son obstination paie. On lui donne des ailes et il s'en sert à partir de mars 1940. Cette incorporation du devoir le place en première ligne lors de la débâcle de mai. La seule solution, comprend-il aussitôt, ce n'est pas l'Angleterre, dont il a ses raisons de se méfier, c'est la flotte aérienne de Roosevelt, un mur d'acier venu des États-Unis. Lindbergh l'avait bien fait ! Mais le timoré Paul Reynaud éconduit la proposition de l'écrivain. On connaît la suite. Six jours après que les Allemands eurent paradé dans Paris, Saint-Exupéry décolle en direction d'Alger. L'Afrique, l'empire, et non Londres. Puis ce sera New York. De Gaulle, dont il se méfie, ne lui pardonnera pas. Pire sera la polémique soulevée par *Pilote de guerre*, que d'aucuns jugeront criminel d'avoir plaidé la résistance à l'armée allemande et d'avoir accepté, une fois la défaite irréversible reconnue, l'armistice. Une mission démente au-dessus d'Arras était le point de mire du livre, on ne retint que le diagnostic du chapitre XVII : la France n'avait pas assez cru en elle pour

gagner, mais elle s'était épargné la honte de se livrer sans combattre. L'édition américaine de *Pilote de guerre*, en février 1942, indispose les exilés du surréalisme et leur morale d'embusqués. Après avoir contribué à l'agonie de la III^e République et fui le théâtre des opérations, la bande d'André Breton vomissait « le défaitisme réactionnaire » de Saint-Ex. Le destin français du livre réservait d'autres méprises intentionnelles. Le 24 septembre 1942, par lettre officielle, Paul Morand informe Gaston Gallimard, très impatient, que Vichy a autorisé la parution de *Pilote de guerre* en zone occupée. Le nettoyage de rigueur opéré, le livre passe sous les radars de la censure allemande. Feu vert... Comme on a accordé à Gallimard du papier en quantité, le tirage sera énorme et écoulé au moment où le livre est retiré des librairies sous la pression de la presse collabo. Ce brûlot « belliciste et philosémite » révolte les pacifistes nazifiés, incapables d'y lire la flamme du plus pur patriotisme. Elle devait s'abîmer en mer un certain 31 juillet 1944 (2).

1. Antoine de Saint-Exupéry, *Du vent, du sable et des étoiles. Œuvres*, édition établie et annotée par Alban Cerisier, Gallimard, coll. « Quarto », 2018. On lira également la biographie que Virgil Tanase a consacrée à l'écrivain ailé, *Saint-Exupéry*, Gallimard, coll. « Folio biographies », 2013.

2. Une remarquable exposition réunit quelques-uns des documents, souvent inédits, qui font la richesse du présent volume. La graphomanie du dessinateur y éclate, bien que son écriture déliée prélude et préside à la silhouette du *Petit Prince*. Ailleurs, on revit les dernières missions, aux côtés des Alliés, dans la défiance de De Gaulle, depuis l'Afrique du Nord et la Corse, rocher du dernier envol. « Antoine de Saint-Exupéry. Dessins et manuscrits », Galerie Gallimard, 30-32 rue de l'Université, Paris, jusqu'au 2 mars.

CINÉMA

Dans l'Amérique périphérique

› Richard Millet

Maréages, champs de cannes à sucre, bourgades dont on ne voit ni le début ni la fin, bayous désolés, bars à strip-tease, bordels en plein bois, entrepôts perdus, prostituées hallucinées, prêcheurs cyniques, vaudou, évangéliques, familles sans ossature, enfants livrés à eux-mêmes, guettés par des prédateurs organisés sur un territoire situé entre Baton Rouge et La Nouvelle-Orléans, régulièrement dévasté par des ouragans aux noms familiers, Rita, Andrew,

Katrina: telle est le paysage dans lequel Cary Fukunaga situe la saison 1 de la mini-série *True Detective* (2014). Une série? Mais oui, certaines valant mieux que des films, et celle-ci est courte, 8 épisodes – et les saisons suivantes font appel à d'autres acteurs, d'autres récits, d'autres lieux, si bien que chaque saison peut être regardée comme un film.

Remarquable, cette première saison l'est d'abord par son dispositif: le récit s'énonce bien des années après les faits relatés, l'enquête ayant été rouverte, en 2012, à la suite d'un meurtre semblable au premier, par d'autres policiers qui cherchent de l'aide auprès des précédents enquêteurs, devenus respectivement tenancier de bar et détective privé – les deux époques se rejoignant dans un présent où on arrive à une sorte de paix, si tant est que l'omniprésence du mal nous laisse jamais en paix.

Nous sommes en 1995, dans cette Louisiane travaillée par Satan et où semble s'abattre la colère divine: tout le monde est croyant, à sa façon, sauf Rust Cohle (Matthew McConaughey), un des deux policiers, avec Martin Hart (Woody Harrelson), chargés d'enquêter sur le meurtre d'une jeune femme découverte au pied d'un arbre, la tête coiffée de bois de cerf, le corps couvert d'inscriptions sataniques et entouré de brindilles étrangement tressées. Cette prostituée, Dora Lange, est avant tout une enfant perdue – figure récurrente du récit. On la surnomme « la femme d'Erath », d'après le lieu où on l'a trouvée, ce qui sonne comme un nom biblique. Cohle, qui vient du Texas, a perdu sa petite fille dans un accident de la route. Il vit dans une solitude absolue, persuadé que la conscience humaine est un faux pas dans l'histoire de l'évolution. Son désespoir lui permet néanmoins d'entendre la plainte infinie de l'enfance martyre, et de renifler les pédophiles qui agissent en bande organisée sur ce territoire abandonné de Dieu. Les deux enquêteurs parcourent une Amérique « périphérique » qui votera Trump: les individus y sont souvent réduits à l'état de zombie, socialement et spirituellement; et, bientôt hantés par leur traque, les deux hommes entrent dans ce qui devient une épreuve personnelle: l'agnosticisme Cohle n'en finit pas d'interroger le saccage de l'innocence, tandis que Hart trouve dans l'adultère un dérivatif à la violence qu'il côtoie. « Des

jours entiers à errer comme des chiens », dit l'un d'eux. Le premier s'enfonce dans ses obsessions tandis que le second voit son couple se défaire – tous deux rejoignant la décomposition générale, dont la mort du suspect les sauvera à peine.

L'enquête est relancée en 2012, lorsqu'on découvre morte une jeune fille, Marie Fontenot, dont la disposition du corps rappelle celui de Dora Lange. Cohle et Hart se sont perdus de vue depuis 2002, lorsqu'ils croyaient avoir éliminé le prédateur, lequel est en réalité un tueur en série. Difficiles retrouvailles. Ils décident néanmoins de reprendre l'enquête pour leur propre compte, rusant avec les enquêteurs officiels. Le paysage, cette fois, est aussi mental que géographique, comme toujours quand on pénètre dans l'univers d'un *serial killer*, lequel a des complices qui constituent une sorte de contre-Église satanique bénéficiant de hautes protections – la corruption par le mal ignorant les divisions sociales, mais les riches étant pires que les pauvres, car encore moins excusables dans l'exercice du mal et la prostitution à Satan. « Elle aimait Dieu mais faisait de la magie noire », est-il murmuré d'un des personnages. Tout est dit.

Ainsi Cohle philosophe-t-il sans relâche sur la déperdition du sens – ce qui relègue la question de la loi au second plan, d'abord à cause de la nature abominable des crimes commis qui fait de l'enquête un vrai chemin de croix ; ensuite parce qu'il doit combattre son obsession par un retour au sens : « Il fallait que je règle ça pour penser à autre chose », dit-il à Hart. Il fallait donc écraser la tête du serpent, autrement dit de l'homme qui « dévore le temps » et pour qui « la mort n'est pas la fin », comme le lui dit une vieille Noire. Rendre à la mort ce par quoi elle met fin à la souffrance, telle est la logique du sens suscitée par une enquête qui a quelque chose d'une expérience des limites.

La dimension psychologique de la série atteint une rare profondeur, jamais elle ne verse dans le psychologisme mais finit par dessiner un paysage métaphysique, non seulement par la qualité crépusculaire de l'image, mais aussi parce qu'il y a quelque chose d'indécis entre le dehors et le dedans et que les criminels ont un visage terriblement banal, même lorsque le tueur s'en prend à des prostituées et à des enfants « avec un souci artistique et religieux ».

On est plus près de Dostoïevski, de Faulkner, de Flannery O'Connor que de Bret Easton Ellis. Ainsi l'émouvante scène où Hart tente de représenter à une prostituée mineure qu'un autre destin est possible, qu'elle doit en appeler à sa propre innocence... Ainsi Cohle interroge-t-il l'absence de Dieu à la façon de Kierkegaard. Il y a quelque chose d'éminemment littéraire dans cette mini-série, non pas parce que la série a remplacé le roman (du moins le roman-feuilleton) mais parce que, comme les grands romans, elle interroge inlassablement le mal, la seule réalité qui importe en un monde qui s'abandonne toujours plus au seigneur des mouches.

EXPOSITIONS

Jean-Jacques Lequeu, la chair de la pierre

› Bertrand Raison

Un peu moins de deux cents ans après sa mort, Jean-Jacques Lequeu va enfin être apprécié à sa juste valeur grâce à la première rétrospective que lui offrent le Petit Palais et la Bibliothèque nationale de France (1). Cet extraordinaire dessinateur d'ensembles architecturaux les plus extravagants, connu seulement de quelques spécialistes, était tombé dans l'oubli. Prévoyant, faute de trouver d'autres acquéreurs, il avait, quelques mois avant de disparaître, en 1826, fait le don de la quasi-totalité de son œuvre dessinée, soit près de 800 feuilles, à la Bibliothèque royale, qui, contre toute attente et par l'entremise d'un conservateur attentif, l'accepta. C'est seulement au XX^e siècle que l'on commence à s'intéresser à lui en le situant aux côtés des architectes révolutionnaires Étienne-Louis Boulée (1728-1799) et Claude-Nicolas Ledoux (1736-1806). Un repêchage historique profitable sauf que notre homme ne goûtait guère les utopies sociales du célèbre duo, et n'avait que faire des dogmes et des principes théoriques. Mais, en tout état de cause, on peut désormais juger sur pièces et découvrir les multiples facettes d'un talent étourdissant. Né à Rouen en 1757, il s'était toujours voulu architecte sans

rien pouvoir construire, ses projets étant systématiquement abandonnés ou refusés, et son parcours suivit les convulsions de l'histoire, de l'Ancien Régime à la Restauration.

Formé au dessin technique dans l'école de sa ville natale, il rafle une série de prix, donne des cours pour subvenir à ses besoins et en 1779 gagne Paris, où il travaille dans le bureau de Jacques-Germain Soufflot, exécutant les esquisses de la future église Sainte-Genève. Mais Soufflot meurt un an plus tard et, sans ce protecteur influent, Lequeu est obligé de quitter l'Académie royale, perdant du même coup la légitimité nécessaire à son ambition professionnelle. Il finit par être employé au cadastre, où il passera une vingtaine d'années jusqu'à sa retraite. Devenu fonctionnaire, il continue néanmoins à guetter les concours et à espérer des commandes qui ne se concrétiseront jamais. Cela dit, si la chance ne lui sourit guère, il a tendance à se replier sur son fabuleux savoir-faire, négligeant toute publication, ce qui ne fut pas le cas de Boullée. Curieusement, et voilà l'ironie du sort, c'est son adresse même qui le dessert. La gravure en effet ne peut restituer l'extrême qualité de ses dessins qu'à la condition d'y mettre le prix, ce que ses pauvres moyens n'autorisent pas. La boucle est bouclée, l'équation est sans appel, pas de commanditaire, pas de visibilité, donc pas de reconnaissance.

Cependant, rien ne le décourage. S'affranchissant des normes académiques en cours, il mettra son métier au service de son ahurissante singularité. Elle s'incarne dans ses dessins minutieusement tracés à la plume et rehaussés au lavis. Entre tous, choisissons celui intitulé « L'île d'amour et repos de pêche » – non daté, comme la plupart d'entre eux. On y retrouve l'essentiel de son univers. L'image du temple insulaire aux gradins verdoyants flanqué de deux tours à étages est cernée par un texte sur fond beige rosé qui court dans les marges et envahit littéralement le pied de page. Lequeu nous fournit de sa main les explications exhaustives de ce qu'il convient de voir ou plutôt d'imaginer. Car, au premier coup d'œil, la construction modelée dans les tons sable et enfouie dans la verdure, quoique très surchargée par la multiplicité des ogives et des portes, semble déserte et vaguement inquiétante. Les commentaires, loin d'être laconiques, décrivent à l'envi les caractéristiques du lieu qui apparaissent sous forme de listes vertigineuses. Une foule

d'oiseaux envahissent les bocages avec leurs noms dûment répertoriés, sans compter les différentes espèces d'arbres fruitiers qui remplissent les plates-bandes. Il en ira de même avec les volières plus alarmantes où vautours et éperviers s'ébattent. En guise de bouquet final, les cages des galeries basses réservées aux bêtes puantes et rares apportent elles aussi la possibilité de se livrer à une énumération sans faille. Loin donc des monuments grandioses et impassibles de Boullée ou de Ledoux auxquels on le compare souvent, et même s'il emprunte au néo-classicisme de son temps, Lequeu opte pour une architecture du débordement, préférant la subjectivité à l'abstraction. Il est plutôt du côté des folies, de ces kiosques et de ces pagodes dont les jardins du XVIII^e siècle raffolaient. Au titre des mirages spectaculaires de ces pays d'illusion, *Le Rendez-vous de Bellevue* notamment se présente comme un collage aussi bien inspiré par le donjon médiéval, l'ogive gothique que le temple grec. Le bâtiment impressionne par le nombre de ses portes et fenêtres tout entières emplies de noir et surtout par cette obscure ouverture qui a la forme d'une serrure ne demandant qu'à être ouverte. Lequeu aime la diversité des mondes et toutes ses architectures sont infiltrées par ce flux du vivant se déversant continuellement de l'ombre à la lumière. Ses dessins érotiques ne disent pas autre chose. Sculptés dans l'encre, ils affirment l'affinité palpable qui existe entre la chair et la pierre.

1. « Jean-Jacques Lequeu, bâtisseur de fantasmes », au Petit Palais, Paris, jusqu'au 31 mars 2019.

DISQUES

Clavecin, belles voix et Berlioz

› Jean-Luc Macia

Malgré le numérique triomphant, les téléchargements omniprésents, le MP3, Deezer et autres, le CD ne disparaît pas et connaît même une surenchère dans les parutions, grâce notamment à de petits labels. Voici un rapide tour d'horizon de nouveautés marquantes de la fin 2018.

Nous avons parlé récemment de François Couperin grâce au disque de Blandine Verlet. Les intégrales de son œuvre pour clavecin ne manquent pas. Pourtant Bertrand Cuiller en commence une nouvelle qui associera aux livres de clavecin des pages vocales et de musique de chambre. Le premier volume, cependant, s'en tient au seul clavier avec comme titre « Couperin l'alchimiste. Un petit théâtre du monde » (1). Le musicien a en effet choisi des ordres (autrement dit des suites) parmi les plus spectaculaires et théâtraux du compositeur. Sur une superbe copie d'un instrument français du XVIII^e siècle, Cuiller nous dévoile notamment *Les Bacchanales* et *Les Fastes de la grande et ancienne Ménestrandise* ainsi que de multiples pièces virevoltantes. Un jeu franc, sans afféterie, d'une virtuosité libérée, nous fait passer de rythmes débridés et d'un humour caustique à des grâces à la Watteau et à une mélancolie souvent sous-jacente, typique de l'art du grand Couperin. Saynètes piquantes et portraits secrets s'enchaînent avec une souplesse de toucher et des sonorités magiques. Une intégrale qui commence bien.

Clavecin toujours. Bach cette fois, mais avec une œuvre abstraite, qui fonctionne aussi bien à l'orgue qu'à l'orchestre. Fort d'une longue et éminente carrière, Bob van Asperen s'est lancé avec son seul clavier dans cet *Art de la fugue* que Johann Sebastian ne put achever mais qui couronne son génie de polyphoniste (2). Tous ces contrepoints, savamment élaborés, pour ne pas dire calculés par cet incomparable matheux qu'était Bach, peuvent sembler monotones et il faut beaucoup d'intuition et de sens expressif pour nous séduire avec un clavecin, fût-il aussi savoureux que celui-ci, datant de 1741. Or Bob van Asperen y parvient grâce à des tempos mouvants et variés, une aération des lignes fuguées et un concept très ludique. Au point d'y instiller une volupté inattendue qui n'enlève rien à la grandeur de cet art de la polyphonie baroque.

Passons à la voix. On ne présente plus Cecilia Bartoli, immense interprète du baroque et du *bel canto*. Elle vient de publier un brillant CD consacré à Vivaldi (3) que l'on conseillera sans réticence aux amateurs de vocalises acrobatiques et de tourbillons vénitiens. Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est la collection qu'elle

lance chez Decca pour enregistrer des interprètes qu'elle aime et qu'elle veut promouvoir. Premier lauréat de la série « Mentored by Bartoli », le ténor mexicain Javier Camarena (4), âgé de 42 ans, qui, malgré son brio et sa voix d'or, n'intéressait guère les majors. Or il déploie ici un timbre solaire, nourri d'aigus cristallins, d'ornements survoltés avec un charme fou. De plus, il nous offre, à côté de quelques arias de Gioachino Rossini, des raretés, notamment quatre œuvres de Manuel García (1775-1832), ténor, compositeur, pédagogue et... père de Maria Malibran et de Pauline Viardot, deux des plus grandes divas du XIX^e siècle. Ces curiosités, parfois pompeuses ou gratuitement virtuoses, Camarena les défend avec cœur et une aisance vocale qui les transcendent. Son punch et sa facilité dans le suraigu le font triompher de tous les obstacles. À noter que « la » Bartoli le rejoint dans un duo d'*Armida* de Rossini.

Autre ténor, qui triomphe, lui, depuis trois décennies : Roberto Alagna. Il renouvelle sa carrière en y associant son épouse, la soprano polonaise Aleksandra Kurzak, dotée d'un tempérament dramatique étonnant. Intelligemment, ils ont décidé de nous faire (re)découvrir un opéra méconnu de Jules Massenet : *La Navarraise*, bref mélo (50 minutes) qui reprend le style des véristes italiens (5). Action concentrée, passion romantique poussée à son extrême, drame inévitable. Le ténor français s'y montre d'une vitalité exceptionnelle, avec une idéale diction et des aigus qui certes se durcissent mais sans compromettre un timbre toujours velouté et enivrant. Son épouse incarne avec justesse l'héroïne malheureuse, victime innocente des affres de la guerre. Le tout est mené avec intensité par un orchestre new-yorkais et le chef Alberto Veronesi. Formidable moment lyrique.

Berlioz enfin, avec son gigantesque *Requiem* qui nécessite des effectifs pléthoriques. Si les grandes versions ne manquent pas au catalogue, on savoure avec plaisir une gravure venue de Norvège (6). Un jeune chef britannique en pleine ascension, Edward Gardner, y fait exploser cette musique titanesque et sans pareille avec son orchestre de Bergen et des chœurs norvégiens d'une excellente qualité. On n'y retrouve peut-être pas la direction idiomatique de

Charles Munch ou de Colin Davis, mais Gardner évite le pathos et le fracas pour rendre toute sa lisibilité à cette partition monumentale dont les 85 minutes tiennent en un seul disque. Gardner sait mettre en valeur les moments plus recueillis et moins spectaculaires comme le « *Lacrimosa* » ou le « *Sanctus* », qui fait intervenir un ténor solo dans un climat onirique. Si on le conseille, c'est surtout pour la qualité de la prise de son qui permet de savourer tant les détails que les fureurs de cet ouvrage hors normes. De plus, l'écoute en multicanal permet d'être encerclé par les différents orchestres secondaires tel que Berlioz l'avait souhaité avec démesure. De quoi rester cloué sur son fauteuil.

1. François Couperin, *Couperin l'alchimiste. Un petit théâtre du monde* par Bertrand Cuiller, 2 CD Harmonia Mundi HMN 902375.76.

2. Jean-Sébastien Bach, *L'Art de la fugue* par Bob van Asperen, SACD Aeolus AE-10154.

3. Antonio Vivaldi, par Cecilia Bartoli, CD Decca 8750137.

4. *Contrabandista*, par Javier Camarena, CD Decca 4833958.

5. Jules Massenet, *La Navarraise* par Alberto Veronesi, CD Warner 0190295605704.

6. Hector Berlioz, *Grande messe des morts* par Edward Gardner, SACD Chandos CHSA 5219.

LES REVUES EN REVUE

Jésus !

› Sébastien Lapaque

Droit et littérature

› Laurent Gayard

Revue générale

› Bruno Deniel-Laurent

L'Atelier du roman

› Aurélie Julia

LES REVUES EN REVUE

Chaque mois les coups de cœur de la rédaction

Jésus !

« Par Arielle Dombasle »

N° 2, Éditions Première partie, 10 €

Comme dans la chanson de Michel Polnareff, ce sont les saints et les assassins, les femmes du monde et puis les putains que *Jésus !* convoque au pied de la croix. On soupçonne d'abord un côté farce, mais on est très vite emporté, à la lecture de cette revue annuelle diffusée en kiosques, par la force de conviction des différents intervenants. Le rédacteur en chef du premier numéro était Pascal Obispo ; celui du deuxième est Arielle Dombasle, « irrémédiablement catholique » dont la foi en le Ressuscité apparaît capable de déplacer les montagnes : « Je n'ai jamais cessé de l'aimer, de le vénérer. » Parmi ses invités, Natasha St-Pier et Véronique Lévy, la petite sœur chérie de BHL, « la mystique de la famille ». Le témoignage de cette dernière est saisissant : « Dieu déserte le monde des performances, de la rentabilité. Il ne se montre pas aux orgueilleux, ils ont le verbe trop haut. » Pour finir, la jeune chef Kayori Hirano cuisine en mettant ses pas dans ceux de Hildegarde de Bingen. » Sébastien Lapaque

Droit et littérature

N° 2, février 2018, LGDJ, 402 p., 25 €

« Encore une nouvelle revue ? », interrogeait l'éditorial du premier numéro de *Droit et Littérature*, publié en janvier 2017. Oui mais cette revue-là invite à sortir les études universitaires de l'enfermement et à « exorciser le diable », celui – *diabolos* – de la division. Reprenant les mots de Germaine de Staël, la revue dirigée par Nicolas Dissaux, professeur à l'université Lille-II, se donne pour mission d'examiner « l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois » (*De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*). Gisèle Sapiro, Isabelle Dumas ou Hélène Skrzypniak abordent, dans le numéro 1, le thème de « la responsabilité de l'écrivain » tandis qu'Yves-Édouard Le Bos y commente le texte de Philippe Muray « L'envie du pénal ». Le deuxième numéro, publié en février 2018, s'attaque, lui, aux rapports entre « Victor Hugo et le droit », en convoquant un panel de spécialistes tout aussi éclectique. » Laurent Gayard

Revue générale

« 1968 en Belgique »

Automne 2018, Samsa, 282 p., 22 €

Souvent considérée comme la « petite sœur belge » de la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue générale*, fondée à Bruxelles en 1865 par Édouard Ducpétiaux, continue d'occuper une place singulière dans le paysage intellectuel d'outre-Quévrain. D'inspiration catholique sociale et humaniste – Ducpétiaux était un fervent partisan de l'abolition de la peine de mort –, la *Revue générale* se veut généraliste, offrant à ses lecteurs des textes littéraires, des analyses scientifiques, des réflexions philosophiques. Au cours de sa longue histoire, des figures littéraires de premier plan se sont succédé à sa tête, notamment Charles Woeste, Henri Davignon ou encore le dramaturge Georges Sion. Depuis 1987, la *Revue générale* était animée par la présidente de l'Association des écrivains belges de langue française, France Bastia, et le décès de cette dernière en février 2017 a bien failli mettre en péril la pérennité de la revue. C'était sans compter sur une nouvelle génération d'écrivains belges, bien décidés à reprendre le flambeau de la vénérable institution. Désormais dirigée par Frédéric Saenen, la *Revue générale* est publiée chaque trimestre par les Éditions Samsa. Après un numéro d'automne consacré à « 1968 en Belgique », la prochaine livraison – prévue pour mars 2019 – accueillera un dossier sur la lecture au XIX^e siècle et une réflexion sur l'objet livre. > Bruno Deniel-Laurent

L'Atelier du roman

« Simon Leys ou le plaisir de la critique »

N° 95, décembre 2018, 192 p., 20 €

Les cafés littéraires ont disparu et avec eux les espaces où s'attablaient les écrivains pour débattre de littérature et de poésie, pour rire, boire et fumer des cigarettes. Afin de maintenir l'esprit de ces rencontres, Lakis Proguidis décida de lancer en 1993 *L'Atelier du roman*, une revue trimestrielle soucieuse de mettre à l'honneur l'écriture romanesque. Aussitôt séduit par l'idée, Milan Kundera soutint l'initiative; Benoît Dutertre aussi; Philippe Muray, Guy Scarpetta, Yves Hersant, Michel Déon, Kenzaburô Ôé, Michel Houellebecq prêtèrent leur talent aux colonnes du périodique. C'est avec Simon Leys que la revue souhaite aujourd'hui célébrer ses 25 ans. S'il fallait justifier ce choix, une seule citation du sinologue suffirait: « Les gens qui ne lisent pas de romans ni de poèmes risquent de se fracasser contre la muraille des faits ou d'être écrabouillés sous le poids des réalités. » Leys lecteur, Leys critique, Leys chanteur de la vérité: ce « dissident occidental » au service non pas du militantisme mais de la civilisation doit être lu et relu. Sa plume est un souverain remède contre les asservissements idéologiques. > Aurélie Julia

NOTES DE LECTURE

De Gaulle, le dernier réformateur

Jean-Louis Thiériot

› Hadrien Desuin

Cahiers de l'Herne n° 123.

Curzio Malaparte

Maria Pia de Paulis

› Laurent Gayard

Genet à Tanger

Guillaume de Sardes

› Charles Ficat

Un an et un jour

Pascal Bruckner

› Isabelle Lortholary

Seuls les vivants créent le monde

Stefan Zweig

› Jean-Pierre Listre

Colportage

Gérard Macé

› Patrick Kéchichian

Le Renard et les raisins. La révolution française et les intellectuels allemands. 1789-1845

Lucien Calvié

› Eryck de Rubercy

Ma ralentie

Odile Cornuz

› Loris Petris

En marche! Conte philosophique

Benoît Duteurtre

› Charles Ficat

Le Milieu de terrain

Patrick Besson

› Isabelle Lortholary

Mes vies secrètes

Dominique Bona

› Marie-Laure Delorme

L'Empreinte

Alexandria Marzano-Lesnevich

› Marie-Laure Delorme

Le Bureau des légendes décrypté

Bruno Fuligni

› Agathe Atkins

Polices des temps noirs. France, 1939-1945

Jean-Marc Berlière

› Olivier Cariguel

Nagori, la nostalgie de la saison qui s'en va

Ryoko Sekiguchi

› Lucien d'Azay

La Conscience juive de l'Église. Jules Isaac et le concile Vatican II

Norman C. Tobias

› Sébastien Lapaque

Le Retour des domestiques

Clément Carbonnier et Nathalie

Morel

› Sébastien Lapaque

Le Peintre dévorant la femme

Kamel Daoud

› Bertrand Raison

De Gaulle, le dernier réformateur,
de Jean-Louis Thiériot, Tallandier,
208 p., 13,50 €

Une partie non négligeable des libéraux-conservateurs français a vu dans le général de Gaulle un cryptocommuniste. Légitimé par la Résistance et le programme très social du Conseil national de la Résistance, il a fait entrer Maurice Thorez au gouvernement avant de lâcher l'Algérie. Il serait donc à l'origine de la difficulté française à se réformer. Jean-Louis Thiériot, un de nos rares députés qui soit aussi un historien de talent, s'oppose à cette vision simpliste et revient sur les circonstances exceptionnelles de la fin 1958. En six mois, et muni des pleins pouvoirs, le fondateur de la V^e République ramène l'économie française sur le droit chemin. Dévaluation, hausse des taxes, marché commun, la potion est amère mais la France retrouve son autonomie monétaire et budgétaire en très peu de temps. Il est fini le temps où Jean Monnet allait mendier de nouveaux prêts à ses créanciers américains. On peut se serrer la ceinture à condition de servir une cause qui nous dépasse : l'intérêt supérieur de la nation. Malheureusement, l'usure du pouvoir et les maladresses face à la grève des mineurs en 1963 ont raison de l'élan réformateur du Général. Son projet ambitieux de participation des salariés dans l'entreprise est saboté par l'action conjointe du patronat et des syndicats. Malgré tout, grâce à l'impulsion d'un petit « commando » réuni autour de Jacques Rueff, le général de Gaulle a

lancé la France sur la voie de la modernisation (énergie nucléaire, TGV, la Défense, Airbus). Il a haussé la politique au-dessus des querelles corporatistes et des luttes de classes. C'est pourquoi faire de Charles de Gaulle un libéral, partisan du moins d'État possible, serait un deuxième contresens. Jean-Louis Thiériot rappelle qu'il est inspiré par les lectures d'Albert de Mun et de René de La Tour du Pin, deux théoriciens du catholicisme social qui se sont évertués à « décoloniser le salariat » à la fin du XIX^e siècle. Un compromis que socialistes et conservateurs allemands ont mis en place dès les années cinquante et qui est peut-être un des secrets de la réussite du « capitalisme rhénan ». Cette mise au point est donc la bienvenue pour ce quinquennat en quête d'un second souffle. » Hadrien Desuin

Cahiers de l'Herne n° 123. Curzio Malaparte, dirigé par Maria Pia de Paulis, 336 p., 33 €

« À l'aube, à travers la forêt calcinée, les Finlandais découvrirent, émergeant d'une plaque d'albâtre qui s'étendait à perte de vue, des centaines et des centaines de têtes de chevaux. Le givre les avait recouvertes d'un manteau de blanc bleuté. Dans leurs yeux dilatés, la terreur brillait encore comme une flamme. Tout le long de l'hiver, elles demeurèrent ainsi, ces têtes mortes à la crinière glaciale, dures comme du bois, les lèvres contractées en un hennissement désespéré. » Tous les lecteurs

de *Kaputt*, publié en 1944, se souviennent de cette scène emblématique d'un roman qui reste l'une des œuvres les plus marquantes du XX^e siècle, écrite entre 1941 et 1944, entre l'Ukraine, la Pologne et l'Italie. L'auteur, journaliste de guerre sur le front de l'Est, fut expulsé d'Ukraine en 1942 mais parvint à faire passer les frontières à son manuscrit, cousu dans la doublure de son manteau. En 1943, il se lancera dans la rédaction de *La Peau*, publié en 1949, hallucinante chronique de la libération de l'Italie et de la rencontre entre l'armée américaine et un peuple latin que Malaparte dépeint comme Fellini décrit les Romains dans *Roma*. De son vrai nom Curt-Erich Suckert, Curzio Malaparte a choisi comme pseudonyme un antonyme de Bonaparte, comme pour rappeler ce qu'il devait à la France, pour laquelle il combattit durant la Première Guerre mondiale. Affabulateur cynique pour certains, pour d'autres dandy horripilant ayant dangereusement frayed avec le fascisme mussolinien, qui lui fera payer la publication de *Technique du coup d'État* (1931), Malaparte reste pour tous le conteur de génie qui laisse derrière lui une œuvre baroque et deux romans qui sont parmi les plus grands jamais écrits sur la guerre et la folie humaine. En 2011, Maurizio Serra nous avait déjà gratifiés d'une excellente biographie de Malaparte, menteur génial passant la réalité au tamis de son imaginaire pour en faire ce que Milan Kundera nommait la « beauté qui délire ». En septembre 2018, autre bonne nouvelle pour les admirateurs de

l'écrivain italien, les *Cahiers de l'Herne* sortent (enfin!) un volume consacré à ce Transalpin essentiel, sous la direction de Maria Pia de Paulis, spécialiste de littérature italienne et enseignante à l'université Sorbonne-Nouvelle. À travers une sélection de textes inédits, de correspondances entre Malaparte, Bernard Grasset (qui publia *Technique du coup d'État*), Gabriele D'Annunzio et bien d'autres, de commentaires de contemporains ou de spécialistes parmi lesquels on retrouve aussi bien Benjamin Crémieux qu'Éric Neuhof, Max-Pol Fouchet et Frédéric Vitoux, ce volume redonne vie à un « Malaparte total, cohérent, et, dans le même temps, éparpillé à cause d'un investissement à la fois viscéral et lucide dans les défis de son temps, dont il voulait être la conscience vivante, parfois contradictoire ». Investissement viscéral qui le mena des tranchées de la Première Guerre mondiale aux champs de bataille de la Seconde pour en faire l'un des plus indispensables témoins des tragédies du XX^e siècle. » Laurent Gayard

Genet à Tanger, de Guillaume de Sardes, Hermann, 96 p., 12 €

Mythe littéraire du XX^e siècle par excellence, Tanger a suscité d'ardentes passions chez de nombreux écrivains, mais s'il en est un qui fut associé à la cité légendaire, c'est bien Jean Genet. Qu'allait faire le plus célèbre cleptomane des lettres françaises dans cette contrée marocaine, alors qu'il n'écrivait

plus depuis des années ? Dans un délicat essai, le romancier Guillaume de Sardes (*Le Dédain*, Grasset, 2012 ; *L'Éden la nuit*, Gallimard, 2017) a mené sa propre enquête à la recherche du fantôme et de ses souvenirs. Si Genet avait déjà évoqué la célèbre ville, dans le *Journal du voleur* (1949) notamment, il n'y débarquera que vingt ans plus tard, alors que l'âge d'or touche à sa fin. Le statut international dont jouissait la ville n'a plus cours depuis plus d'une décennie. Bien sûr quelques hôtes célèbres maintiennent le prestige du lieu, mais l'heure n'est plus à la splendeur de la fête. On ne saura jamais vraiment ce qu'en pensait Genet, comme il n'a pas écrit sur cette ville qui l'accueillait à la fin des années soixante. Sur place, il évite les Occidentaux expatriés, dont le plus illustre représentant est Paul Bowles. Il chérit davantage le contact des Marocains, tel le célèbre écrivain Mohamed Choukri, l'auteur du fameux *Pain nu*, traduit en 1980 par Tahar Ben Jelloun. Il séjourne à l'hôtel El-Minzah, une institution locale, traîne dans sa chambre et se laisse gagner par l'inertie de la ville, où il peut donner libre cours à ses mœurs. Puis Genet s'éloignera non du Maroc, mais de Tanger, et préférera séjourner à Larache chez son ami Mohamed El-Katrani et sa famille : c'est là qu'il composera en partie *Un captif amoureux*, qui sera publié après sa mort. C'est d'ailleurs dans cette petite commune qu'il repose, face à l'océan Atlantique. Le mérite de ce bref récit est de rappeler une présence, un séjour. Genet, lui aussi, est passé – longuement – à Tanger, cherchant dans ce

port un point d'ancrage qu'il n'a finalement pas trouvé. Ne restent que des flâneries et les échos d'un style unique.

› Charles Ficat

Un an et un jour, de Pascal Bruckner, Grasset, 224 p., 18 €

Pour raconter le monde comme il va – ou comme il ne va pas –, certains optent pour l'essai, l'enquête, le pamphlet, le roman réaliste ou la science-fiction. Pascal Bruckner, lui, invite au conte ou à l'allégorie. Dans *Un an et un jour*, au départ, tout semble « normal » et on y entre comme dans une fiction romanesque classique, ou presque : Jézabel Thevanaz est la fille d'un horloger un peu fou et, quand l'histoire commence, la jeune femme embarque à Roissy pour se rendre au Canada afin d'apporter à un ami de son père la dernière création du défunt : une montre savante. Roissy, donc : l'avion roule sur le tarmac, l'hôtesse de l'air commence ses démonstrations de sécurité (chaque détail compte dans la mise en place de l'absurde) avant d'enchaîner... par un strip-tease ! À cet instant de sa lecture, le lecteur s'étonne et sourit... et le livre bascule dans l'étrange, entre farce et angoisse, page après page. Turbulences, atterrissage forcé aux États-Unis sur une piste d'aéroport minable, il fait nuit noire et le paysage est recouvert de neige. Mais Jézabel trouve finalement refuge dans un hôtel de la région, le Piazza, bâtiment gigantesque, tortueux et uniquement occupé, semble-t-il, par trois

insomniaques. La jeune femme prend une chambre, s'endort... et à son réveil, le cauchemar s'emballe: lorsqu'elle veut payer sa note, la réceptionniste au chignon mouvant (tantôt à gauche, tantôt à droite, jamais au milieu) lui annonce qu'elle n'a pas dormi une nuit... mais trois cent soixante-six! Pour payer l'addition, Jézabel devra se consacrer aux labeurs les plus vils et dans les étages les plus hauts, qui sont les plus bas dans la hiérarchie du Plaza... On l'aura compris, c'est dans la lignée d'un Franz Kafka que Pascal Bruckner s'inscrit, et les mésaventures de Jézabel rappellent celles de Joseph K. dans *Le Procès*. Qu'elle ait affaire à la grasse nourrice pour adultes, à la matrone sèche des femmes de chambre, aux clients, au portier ou à la directrice de l'établissement, Jézabel évolue en pays irrationnel. Des images d'un film de Tim Burton viennent à l'esprit, avec ses personnages outrageusement maquillés et grimaçants, tantôt effrayants, tantôt comiques. Car c'est au spectacle d'un monde à l'envers, non sans cohérence ni système, mais avec une cohérence et un système pervers, que Bruckner nous convie: le nôtre? » Isabelle Lortholary

Seuls les vivants créent le monde,
de Stefan Zweig, traduit par David
Sanson, Robert Laffont, 176 p., 15 €

Le titre de ce recueil d'articles et de reportages publiés par Stefan Zweig dans la presse de langue allemande entre 1914 et 1918 pourrait passer pour

un désaveu de sa fin sinistre. Car enfin, aller se suicider dans une ville brésilienne aussi kitsch et moite que Petrópolis en 1942...

Eh bien, fallait-il qu'il fût désespéré, et ceux qui ont fait de son suicide une faiblesse après avoir raillé ses supposées insuffisances et sa notoriété tapageuse ont le dédain facile!

Car tout est dit pour Zweig dès 1918. Et son succès immense tient, bien entendu, à son talent mais aussi à ce qu'il incarne la perception de la fin sans retour de la vieille Europe, que l'on ressent à la lecture accablée de ces pauvres, et parfois étranges, écrits de guerre.

Ostende, le 1^{er} août 1914. Personne ne veut croire à la guerre, mais la langue française, que l'on a tant aimée, « semble prendre soudain une résonance hostile ». Et Zweig, dans la fièvre des premiers affrontements, avance qu'« il n'est d'autre manière de penser à l'Allemagne qu'en termes d'une confiance pleine et inconditionnelle ».

Une vitalité nouvelle happe des millions d'hommes vers des horizons enflammés, dans l'excitation mauvaise d'un « monde sans sommeil » et, en septembre 1914, Zweig pense à ses amis d'en face dans un adieu déjà lointain car il reconnaît que « le moindre paysan d'Allemagne du Nord m'est plus proche en ces heures que vous-mêmes, mes chers amis... ».

Lors de la reprise de la Galicie en 1915, Zweig veut voir dans les paysages calcinés qu'il traverse « l'ivresse de la reconstruction » et une énergie qui viendra à bout de la guerre.

Et voilà *Le Feu* d'Henri Barbusse en 1916. La véracité de ce livre pacifiste annonce pour Zweig « la conscience française d'aujourd'hui et, peut-être, la fraternisation européenne de demain ». Mais la guerre n'en finit pas. Début 1918, le spectacle des « insoucians » dans les palaces de Saint-Moritz est écœurant. Alors, en juillet-août, fourbu et doutant des vieilles recettes de la rhétorique et de la politique, Zweig en vient à prôner le défaitisme, bien au-delà donc du pacifisme. N'ayons pas honte d'être les plus faibles, « soyons les capitulards des temps de fer! ».

D'ailleurs, en octobre 1918, les États d'Europe ne ressemblent plus qu'à des bas-fonds d'où ne s'exhale que l'odeur du sang, qui rend le jugement mauvais et l'esprit opaque. La « dévaluation des idées » et une nécessaire réévaluation des existences individuelles en procèdent ; une seule réalité : la vie humaine.

Une paix poussive a fait taire les canons mais Zweig n'est plus qu'un survivant, arborant un sourire de dandy triste et une urbanité presque obséquieuse dans ses multiples apparitions publiques et mondaines, dont on peut penser qu'il en usait comme une manière de s'étourdir. Et il va devoir bientôt fuir, toujours plus loin, une Europe en lambeaux qui le rejette, lui qui n'avait jamais songé à sa judéité auparavant... En fait, s'il écrit *Le Monde d'hier* dans ses derniers mois, il portait en lui ce livre sombre depuis la Grande Guerre. C'est son dernier cri d'effroi. Il vient clore, au fond, les articles désespérés d'autrefois. » Jean-Pierre Listre

Colportage, de Gérard Macé,
Gallimard, 590 p., 29 €

Il y a d'abord une présence. Non pas celle d'un moi triomphant, d'une forte personnalité, comme on dit. Gérard Macé est un homme discret et l'écrivain, le poète en lui ne le sont pas moins. Les trois volumes de ses *Pensées simples* (Gallimard, 2011, 2014 et 2016) développaient et illustraient cette idée de présence réservée, mais non moins obstinée. « J'aime réfléchir en ne pensant d'abord à rien... », écrivait-il. Ce qui a les apparences d'un paradoxe est en fait une ligne de conduite, de pensée, une morale aussi. La morale vivante, en alerte, d'un lecteur. Elle est présente, en majesté pour ainsi dire, dans ce gros volume qui reprend et développe une importante série d'analyses littéraires, au sens large de l'expression. Trois volumes de ce « colportage », dont l'un de traductions commentées d'auteurs italiens, publiés au Promeneur en 1998 et 2001 sont repris ici, et développés. En tout cela, l'érudition trouve son horizon, l'hétéroclite son unité.

Unité invisible qu'exprime cette figure, déjà citée mais essentielle, du lecteur et, en filigrane derrière elle, celle du critique. De l'artiste donc, comme disait Jean Starobinski – justement salué ici par Gérard Macé –, qui associait magnifiquement cet artiste au saltimbanque. En fait, c'est l'homme tout entier qui lit et qui vit, la lecture (et l'art) étant l'une des expressions de son existence. C'est lui qui parle ici, qui réfléchir à voix haute et distincte. On ne

peut citer toutes les voies, et toutes les voix, ici empruntées, écoutées, colportées. Joseph Joubert, Francis Ponge ou Jean Tardieu, Louis-René des Forêts ou Maurice Blanchot, Jorge Luis Borges ou Giacomo Leopardi, Gabriel Bounoure et Edmond Jabès... Mais il y a aussi des peintres, des photographes surtout. Et à la fin, comme énigme non résolue, comme question intime suspendue, *La Muette* de Raphaël. Comme il l'évoquait à propos de Blanchot, la parole disparaît ici, mais n'est pas, ne peut être abolie.

› Patrick Kéchichian

Le Renard et les raisins. La révolution française et les intellectuels allemands. 1789-1845, de Lucien Calvié, Inclinaison, 294 p., 18 €

Dans l'historique de la révolution française et de ses répercussions hors de France, les intellectuels allemands tiennent assurément la place la plus importante en occupant tout un pan de l'histoire des idées. C'est l'année du bicentenaire, en 1989, que Lucien Calvié, germaniste de formation, avait fait paraître sur le sujet un livre qui empruntait son titre à une fable de La Fontaine bien connue. C'est sous ce même titre, illustrant la relation qu'entretinrent bien des intellectuels allemands avec la Révolution comme « réalité historique » et « comme mythe fondateur », qu'il reparait aujourd'hui dans une édition revue et augmentée. Il faut y voir, en effet, une allusion, non seulement au

grand enthousiasme de la majorité des esprits éclairés allemands à l'avènement de la révolution française mais au défi nostalgique par lequel des démocrates allemands tentèrent en vain, durant la période qui précéda la révolution de 1848 et par ce soulèvement lui-même, d'accorder l'histoire de leur pays avec les idéaux politiques de 1789.

Et parce que l'histoire de l'Allemagne se singularise par l'absence de révolution politique, un des objets de la réflexion développée par Lucien Calvié est de déterminer si l'idée d'une révolution sociale ou prolétarienne, avancée par Marx de 1843 à 1845-1846, ne serait pas « un nouvel avatar de la révolution idéale comme succédané de l'impossible révolution politique en Allemagne ». Autrement dit de déterminer si, face à ce que Marx a appelé la misère politique allemande, « les séduisants raisins mûrs de l'inaccessible révolution politique » ne lui étaient finalement devenus « d'indigestes et repoussants raisins verts ». Et partant de là, de tenter de comprendre dans quelle mesure le matérialisme historique de Marx, tel qu'il se constitua théoriquement à partir de 1845-1846, peut être interprété comme le « résultat d'une démarche intellectuelle idéaliste et comme la pointe extrême, l'ultime crispation, de l'idéalisme allemand ».

En effet, si la Révolution laissa des traces profondes dans tous les États allemands du XIX^e siècle, il n'en reste pas moins que la bourgeoisie allemande, à la fois fascinée et effrayée par les révolutions qui eurent lieu en France en 1789, 1830 et 1848, n'eut pas la force néces-

saire pour instaurer elle-même et par ses propres moyens un État national constitutionnel. Ainsi le livre très documenté de Lucien Calvié est-il une investigation entreprise dans la perspective d'apporter quelque clarté à cette énigme de l'histoire de l'Allemagne, jusqu'au nazisme et jusqu'à nos jours, qui est celle de la singulière histoire intellectuelle des Allemands. Pour autant il n'est ni un tableau d'ensemble de l'histoire de l'Allemagne ni de sa pensée philosophique mais le rappel, au fil des chapitres, d'auteurs et de courants idéologiques comme le « jacobinisme », les libéraux et radicaux, le mouvement Jeune-Allemagne, la gauche hégélienne qui confirment tous, d'une manière souvent contrastive, la passionnante thèse de l'impossible révolution politique allemande sous la judicieuse forme d'une interprétation de la fable du Renard et des raisins. » Eryck de Rubercy

Ma ralentie, d'Odile Cornuz,
Éditions d'Autre Part, 160 p., 20 €

« Ralentie, on tâte le pouls des choses ; on y ronfle ; on a tout le temps ; tranquillément, toute la vie [...] On fait la perle. On est, on a le temps. On est la ralentie. » Dès sa parution en 1936 dans le recueil *Entre centre et absence*, la prose poétique comme hallucinée de « La ralentie » de Henri Michaux frappe par ses raccourcis fulgurants et une densité qui sera sensible jusqu'aux aphorismes de *Poteaux d'angle* (1978). Rédigé en Amérique du Sud, ce poème décapant

est relu dans *Ma ralentie* d'Odile Cornuz, qui reprend à son compte la voix féminine dans un dialogue intimiste. À la fois conversation avec une part d'enfance et journal d'une métamorphose, ce texte sans histoire évoque lui aussi une chute qui est un face-à-face avec l'ombre. Mais cette plongée devient ici le prélude à une sérénité reconquise avec lucidité, dans un acquiescement à l'imperfection et aux contradictions humaines, à travers ces vertus passives dont notre époque a urgemment besoin : la lenteur, la distance, l'écoute, la modestie, la conscience des limites, la suspension du jugement, l'imaginaire, l'apparente inutilité. « De ceux qui se placent sous une bannière autre que celle de l'humain je me méfie », avertit Odile Cornuz, qui se glisse entre les lignes de Michaux en amplifiant chacune de ses phrases, point de départ ou d'arrivée, entre légèreté et gravité. Qu'on en juge : le « on déguste » initial et épicurien de Michaux devient, dans un humour sérieux, « on en prend plein la figure. C'est la sensibilité, paraît-il [...] » ; plus loin, le « on fait la perle » de Michaux se mue en « tu aimerais vivre au fond d'un coquillage [...] ». Entre repli et déploiement, dans des verticalités assumées, le texte interpelle, dans une rigueur toute classique, à la fois hommage à Michaux et tentative aboutie de se glisser dans les possibles de son texte. « Tu deviens toi. Tu deviens quelqu'un d'autre. Ça dépend des jours. Tu traverses des brouillards. Ça ne fait rien. » Un vibrant appel à serpenter et à se méfier des lignes trop droites. « Fallait-il accepter que la

vie serpente? On ne savait pas que la vie serpentait. On ne savait pas qu'il fallait accepter. » › Loris Petris

En marche! Conte philosophique,
de Benoît Duteurtre, Gallimard,
224 p., 18,50 €

Au fil de ses livres, Benoît Duteurtre n'en finit pas d'ausculter le monde contemporain avec ses manies, ses bizarreries et ses errements. Ces travers qui nous irritent la plupart du temps s'agissant de nos libertés, de l'usage de la langue ou de l'esthétique publique, il sait les retourner en sa faveur et nous faire sourire. Il y a de la jouissance teintée de malice à lire Duteurtre. Ce nouveau « conte philosophique », adapté à l'heure du maître des horloges, prolonge cette veine avec bonheur. L'auteur a lu son Voltaire, son Orwell, sans oublier *Le Sceptre d'Ottokar*, qui constitue une source non dissimulée de cette brillante sotie. Un député fraîchement élu à 28 ans, Thomas, décide de se rendre en Rugénie, jeune État d'Europe centrale, adepte des théories les plus progressistes grâce à l'influence de l'économiste Stephan Gloss, afin d'y étudier la mise en œuvre de ces politiques d'avenir. Attaché à citer le modèle rugène en exemple, Thomas pourrait ainsi observer sur place la pertinence de ces actions publiques : « La jeune République [...] était apparue comme un exemple de société "ouverte et responsable", conjuguant réduction des déficits publics, programme écologique ambitieux et lutte contre les

discriminations. » Ce voyage d'étude offre au député novice l'occasion d'explorer Sbrytzk, la capitale, mais aussi la campagne et ses fermes sans animaux, jusqu'à ce qu'un conflit éclate et que le destin de Thomas bascule suite aux accusations portées contre lui au sujet d'une femme handicapée.

Le récit danse, sans faiblir à aucun moment. Duteurtre n'est dupe de rien, sans aigreur ni agressivité. Après *Livre pour adultes* (2016), important roman symphonique, et *La Mort de Fernand Ochsé* (2018), il poursuit patiemment la construction de cette œuvre qui occupe une place singulière dans le paysage littéraire entre la satire contemporaine et une inclination pour la douceur inégale des temps passés. › Charles Ficat

Le Milieu de terrain, de Patrick Besson, Grasset, 234 p., 18 €

À tort ou à raison, Alfred Hitchcock disait que trois choses étaient nécessaires pour faire un bon film : une bonne histoire, une bonne histoire et une bonne histoire. Pour « faire » un bon livre, on serait tenté de dire que c'est l'inverse : peu importe l'histoire, tout est dans la manière de la dire, la littérature est affaire de ton, de style. Le dernier roman de Patrick Besson en est une belle illustration. Un club de foot d'une ville moyenne près d'Arcachon, dont l'équipe est pour la première fois depuis plusieurs années remontée en deuxième division ; un nouvel entraîneur y est engagé, afin d'assurer son main-

tien en Ligue 2, voire viser la Ligue 1. Cet entraîneur, lettré et désenchanté, le ventre un peu moins ferme qu'avant, s'appelle Elvis, roule à moto et a été marié deux fois, successivement divorcé et veuf. On l'aime d'emblée, allez savoir pourquoi. Pourtant le foot, ses ligues et ses subtilités de jeu, on s'en fiche un peu. Pourtant cet homme vieillissant a des désirs décevants : ne s'éprend-il pas d'une jeune femme de trente ans sa cadette ? Ensuite, que le club dont il a la responsabilité gagne ou pas ; que la belle Inès dont il s'amourache soit mariée à l'un des joueurs de son équipe et qu'elle soit peut-être sa fille (au sens propre comme au sens figuré), l'important n'est pas là, ni ce qui retient la lecture. Ce qui affleure et que la manière Besson, nostalgique et acide, tendre et moqueuse, rend avec talent est ailleurs : c'est le temps qui passe et la radiographie des vies bourgeoises de province. Elvis, homme de 60 ans, a les interrogations d'un homme de son siècle, qui sait qu'il lui reste moins à vivre qu'il n'a déjà vécu et que le monde qu'il aimait (le monde du foot et le monde tout court) ne reviendra plus. Les enfants grandissent, les femmes ont des désirs immenses, les matchs se perdent et se gagnent successivement. Ainsi, « les enfants sont des mélanges, autrement dit des cocktails. Il faut les boire sans se soucier de l'avenir où ils disparaîtront » ; ou encore « les enfants n'ont pas de cœur car ils savent que cela les tuerait » ; ou encore, à propos d'une femme qui joue les Cassandre : « Ses cheveux lui tombent sur les épaules comme de la pluie ». C'est

un fait : la littérature, art supérieur, rend possible et beau l'inimaginable ou le banal. > Isabelle Lortholary

Mes vies secrètes, de Dominique Bona, Gallimard, 320 p., 20 €

Au cœur de ses recherches, une question silencieuse : « Pourquoi s'intéresser à la vie des autres plutôt qu'à la sienne ? » La biographe de Romain Gary, Colette, Stefan Zweig et Camille Claudel nous offre une réflexion intime sur ses choix de sujets, sa manière de travailler, sa place au milieu des autres. Elle raconte les rebuffades, les échecs, les bonheurs, les embûches, les rencontres de ses différentes enquêtes. Dans *Mes vies secrètes*, Dominique Bona se confesse en demi-teinte. Elle se livre entre les lignes.

On visite la ville d'Arcachon, on entend des excuses posthumes, on étudie *La Jeune Parque* de Paul Valéry. Dominique Bona sait qu'il est enrichissant d'éclairer l'écrit par la vie. On ne lit pas de la même façon l'œuvre de l'austère Valéry si l'on sait qu'il a connu les déraisons de la passion. À chaque fois, la biographe se confronte à un mystère. Comment expliquer le succès actuel de Stefan Zweig, incarnation même d'une époque disparue ? Pourquoi Paul Claudel a-t-il terminé à l'Académie française et sa sœur Camille dans un asile public d'aliénés ? Qu'est-ce qui se cache derrière le masque impénétrable de Gala Dalí ? Y a-t-il eu une histoire d'amour secrète entre Berthe Morisot et Édouard Manet ? Dominique Bona a consacré une biographie à Berthe Morisot. Dans

un jeu de miroirs, l'écrivaine avoue avoir voulu creuser dès l'enfance son propre sillon, même modeste. Berthe Morisot a réussi à ne sacrifier ni le bonheur de sa famille ni sa vocation d'artiste. Elle a voulu créer. Dominique Bona rend un jour visite à Clara Malraux, première femme d'André Malraux, dans son appartement de la rue de l'Université. Au moment du départ, Clara Malraux lui parle d'un tableau de Manet. Il s'intitule *Le Balcon*. La femme brune habillée de blanc appuyée à une balustrade verte, c'est Berthe Morisot. Elle semble perdue dans ses songes. Clara Malraux dit alors à Dominique Bona : « Il ne faut pas rester assise au balcon. Il faut participer ! Il faut vivre ! » » Marie-Laure Delorme

L'Empreinte, d'Alexandria Marzano-Lesnevich, traduit par Héroïse Esquié, Sonatine, 470 p., 22 €

En 2003, Alexandria Marzano-Lesnevich, étudiante en droit à Harvard, visionne les confessions d'un tueur emprisonné en Louisiane, Rick Langley, accusé d'avoir tué un enfant de 6 ans en 1992.

Elle a 25 ans et milite contre la peine de mort, mais elle souhaite alors l'exécution du criminel. Elle veut comprendre pourquoi. Pour cela, elle passera plus de dix ans à tenter de démêler l'affaire Rick Langley. Car dans l'histoire de cet homme gît aussi sa propre vie. Au cours de son enquête, elle changera de point de vue sur le droit, sur son passé, sur la nature humaine.

L'Empreinte nous parle du silence. « Si

nous ne mentionnons que les moments de bonheur, peut-être seront-ils les seuls à exister. » Tout y est vrai. Parfois, il y a trop de détails et parfois trop de blancs. On apprend des choses qu'on préférerait ignorer ; on ignore des choses qu'on aimerait savoir. Alexandria Marzano-Lesnevich est fille d'avocats. Elle a été victime durant son enfance de son grand-père pédophile. Dans *L'Empreinte*, on trouve ainsi une double enquête. L'auteure tente de reconstituer la vie de Rick Langley ; le récit des différents procès est stupéfiant. Elle livre un portrait d'une Amérique misérable, où les enfants sont les premières victimes.

L'Empreinte est un texte hybride entre enquête, autobiographie et journalisme. L'auteure s'intéresse à la manière dont on regarde sa vie. On s'invente des histoires pour rendre son passé présentable. « Il est bien possible que ce que l'on voit en Ricky dépende davantage de qui l'on est que de qui il est. » Elle rappelle ainsi qu'il est bon de se connaître quand on prétend connaître les autres. » Marie-Laure Delorme

Le Bureau des légendes décrypté, de Bruno Fuligni, préface d'Éric Rochant, Éditions de l'Iconoclaste, 272 p., 22,90 €

Après *Le Bureau des légendes*. Dictionnaire de l'espionnage d'Agnès Michaux (illustré par Anton Lenoir, Canal+ et The Oligarchs Éditions, 2017), la série réalisée par Éric Rochant et diffusée dans plus de cent pays tient son livre défini-

tif. L'historien Bruno Fuligni déterre de longue date les archives d'État les plus secrètes. Dans *Le Bureau des légendes décrypté*, il a composé « un vrai manuel d'espionnage » en s'inspirant des situations traversées par Malotru, Moule à gaufres, Phénomène et leurs collègues de la « caserne Mortier », « centrale » de la Direction générale de la sécurité extérieure. Chacune des dix-huit leçons richement illustrées s'appuie sur une réplique ou une situation d'un épisode puis glisse vers la réalité historique ou contemporaine. Vous saurez tout sur les techniques d'interrogatoire des services français mais aussi étrangers, la filature, les procédés de déguisement, l'art du grimage, les recettes d'encre sympathique et le combat au corps-à-corps.

Le Bureau des légendes décrypté fait la part belle aux coups de projecteur historiques et aux trésors conservés par nos services. Avec les objets et les documents qui sont révélés, le mythe s'efface devant la réalité. Des armes secrètes de la guerre froide sortent des réserves : le parapluie bulgare ou le rouge à lèvres qui cache un pistolet miniature, œuvre du KGB. De vieilles affaires sont mises en lumière. Inédite, une lettre d'Alexandre de Marenches, directeur général du Sdece, l'ancêtre de la DGSE, tirait la sonnette d'alarme au sujet des locaux diplomatiques français mis sur écoute à l'étranger. Pendant sa construction, la nouvelle ambassade française à Varsovie avait été truffée de 42 micros découverts en 1973. Armés de leurs « poêles à frire », les techniciens de la section Aspiro du Sdece désossèrent tout le bâtiment

et retournèrent les jardins. Le député gaulliste de Paris Jacques Marette (par ailleurs frère de Françoise Dolto), de retour de Pologne, brisa l'omerta à l'Assemblée nationale : « Dans un pays démocratique, l'opinion doit être tenue au courant et [...] lorsqu'on prend la main dans le sac un service étranger, la meilleure sanction est encore la publicité ; c'est aussi une dissuasion pour l'avenir. » Un parlementaire lanceur d'alerte ? C'est une des pépites de ce livre collector qui met au jour les fondations fictionnelles d'une série culte solidement arrimée aux us et coutumes du renseignement. > Agathe Atkins

Polices des temps noirs. France, 1939-1945, de Jean-Marc Berlière, préface de Patrick Modiano, Perrin, 1 360 p., 35 €

L'attitude des forces de l'ordre pendant les années noires est un objet d'étude récent. Jean-Marc Berlière en est l'un des spécialistes les plus affûtés. Par quel versant aborder son dictionnaire massif – presque 1 400 pages – sur les polices et la gendarmerie de 1939 à 1945 ? L'entrée « Archives : un trésor – et des fantasmes – inépuisable » est un bon préambule. Ballotées entre destructions, mises au secret, pillages allemand et soviétique puis récupérations, les archives de la répression produites par de multiples services connurent nombre de péripéties. Par bonheur pour les historiens, la précaution de l'administration française de tripler ou quadrupler

les rapports et l'habitude allemande d'envoyer des copies des synthèses à une foule de services ont compensé une partie des disparations.

Parallèlement aux forces officielles héritées de la République, les services de sécurité des partis collaborationnistes, les officines antisémites, les polices auxiliaires, supplétives ou d'occasion, de faux policiers et de faux résistants FFI ont pullulé. L'impunité dont bénéficiaient d'anciens truands sortis des geôles par les Allemands, qui en firent leurs sbires, a révélé l'impuissance des policiers et des gendarmes légaux. Délation, persécution des juifs, chasse aux résistants et aux trafiquants du marché noir, crimes crapuleux, retournements de veste, agents doubles et résistance sous couverture policière ont alimenté « le frisson de l'interdit et la rhétorique du sujet tabou », avec des stéréotypes à la clé.

Comment alors sortir des modèles du gestapiste français de la rue Lauriston, du policier qui prévient une heure avant sa visite une famille juive qu'elle va être raflée ou du gendarme passif en faction au camp de Drancy ? Les policiers et gendarmes « "soldats de la loi", acculturés à obéir au pouvoir légal et à la loi » ont renâclé à désobéir aux ordres de la répression raciale. Mais ils étaient plus xénophobes qu'antisémites. À lire, en contrepoint, l'étude de cas de l'historienne israélienne Limore Yagil *Désobéir. Des policiers et des gendarmes sous l'Occupation. 1940-1944* (Nouveau Monde éditions, 2018) sur les 68 policiers et gendarmes qui furent animés d'un « devoir de désobéissance ».

Reconnus « justes parmi les nations », ils tempèrent les jugements à charge sur ces hommes dans la tourmente. > Olivier Cariguel

Nagori, la nostalgie de la saison qui s'en va, de Ryoko Sekiguchi, P.O.L., 140 p., 15 €

Ryoko Sekiguchi est une esthète. Cette Japonaise, qui écrit aussi bien en français que dans sa langue maternelle, s'est intéressée à un concept d'une grande délicatesse, *nagori*, qu'elle définit comme la nostalgie de la saison qu'on ne laisse partir qu'à regret. On peut aussi éprouver ce sentiment pour un lieu ou une personne, voire un objet ou un acte évoquant un moment qui nous a marqués. Ce mot, ajoute-t-elle, dérive de *nami-nokori*, qui désigne l'empreinte laissée par les vagues après qu'elles se sont retirées de la plage. C'est « quelque chose qui persiste, comme ces quelques fleurs restées sur l'arbre à la fin de la saison ». Séquelle ou plutôt rémanence sensible, ce phénomène s'apparente à la persistance des images rétinienne ; il « porte une sorte de résignation, l'idée d'un destin qu'on ne saurait modifier », et il accompagne le plus souvent une séparation, la prolongeant à volonté comme un point d'orgue. On espère que le terme viendra enrichir le lexique français, qui a déjà incorporé la *saudade* portugaise, car, comme dit Ryoko Sekiguchi, le fait de « mettre un mot sur la chose permet qu'on en ait un ressenti plus net ».

À partir de ce concept, elle s'interroge sur les divers types de temporalité, cyclique ou linéaire, mais aussi historique, biologique ou botanique. « Dans *nagori*, attachement, nostalgie et temporalités se mêlent », nous dit-elle. En osmose avec la nature, les sensations se juxtaposent, se superposent et s'interpénètrent parfois : « Le début d'une saison est toujours le *nagori* de la saison précédente, on n'est jamais tout à fait dans une seule saison. » C'est que la saison est le temps des émotions et de la subjectivité, souligne notre théoricienne. Chaque culture lui prête une symbolique différente en fonction de ses préférences (je songe à celle des Italiens pour l'amer). Dans un haïku aussi, un « mot de saison » s'impose. Ce peut être *nagori*. Il fait penser à la fameuse coutume de l'*o-miokuri*, « le regard qui prolonge le lien entre deux personnes, même après le départ », comme une queue de comète.

Dans la lignée du *Lierre de Yoshino* de Junichirō Tanizaki, ce bel essai tout hérissé de notes de bas de page est une brève esthétique de l'éphémère et de la nostalgie. » Lucien d'Azay

La Conscience juive de l'Église.
Jules Isaac et le concile Vatican II,
 de Norman C. Tobias, préface de
 Robert O. Paxton, Salvator, 388 p.,
 22 €

On se souvient généralement de Jules Isaac (1877-1963) comme du coauteur des six tomes du « Malet et Isaac » qui ont servi de base aux professeurs

de l'enseignement secondaire dans la première moitié du XX^e siècle. Albert Malet tué au front en 1915, c'est en réalité le seul Jules Isaac, fils d'un militaire de carrière alsacien ayant opté pour la France en 1871, reçu au concours de l'agrégation en 1902, qui a assuré la refonte et la rédaction des fameux manuels d'histoire dans les années vingt et suivi leurs rééditions successives jusqu'au début des années soixante, avec une interruption sous l'Occupation. Le régime de Vichy avait en effet ordonné une mise sous tutelle des manuels scolaires dès le 21 août 1940, chassant les juifs du système scolaire français. Pour Jules Isaac, républicain, laïque, de centre gauche, figure éclatante du « franco-judaïsme », ce fut une grande souffrance. Plus grande encore a été la souffrance que lui a causée la déportation de sa femme Laure, de son fils, de sa fille et de son gendre. Seul son fils est revenu sauf d'Allemagne. Jules Isaac était cependant un homme de paix. Au lendemain de la guerre, il a travaillé à faire extirper toute trace d'antisémitisme de la liturgie et du *corpus* chrétiens. Dans sa solide biographie, Norman C. Tobias éclaire cet autre versant, souvent méconnu, de la vie de cet esprit libre qui s'est battu seul, ou presque, pour dissiper les ténèbres distillées par « l'enseignement du mépris ». Le livre du juriste et historien canadien détaille le déroulement de la conférence judéo-chrétienne de Seelisberg, qui s'est tenue dans un petit village suisse en 1947 pour défaire le nœud de siècles de malentendus

entre juifs et chrétiens. Il souligne le rôle joué par Jules Isaac dans la prise de conscience progressive des papes Pie XII et Jean XXIII et la rédaction de *Nostra Aetate*, la déclaration du concile Vatican II sur les relations de l'Église catholique avec les religions non chrétiennes et singulièrement avec les juifs, « chéris de Dieu ». » Sébastien Lapaque

Le Retour des domestiques, de Clément Carbonnier et Nathalie Morel, Seuil, 112 p., 11,80 €

« Les tâches ménagères ne sont pas sans noblesse », dit comiquement Jean Lefebvre dans une scène fameuse du film *Les Tontons flingueurs*. C'était en 1963, âge d'or de l'électroménager. Une époque où l'on croyait pouvoir rire d'anciennes servitudes dont on pensait qu'elles ne reviendraient jamais. Privée de la rente qui lui permettait de vivre sans travailler, la grande bourgeoisie s'était résignée à se passer de bonnes dès les lendemains difficiles de la Première Guerre mondiale. À l'autre extrémité du XX^e siècle, en détruisant un nombre « dingue » d'emplois industriels dans les sociétés libérales avancées, la logique d'accumulation illimitée du capital a réservé une « divine surprise » aux couches supérieures : le retour des domestiques. La novlangue en usage a tenté d'occulter le phénomène en imaginant des termes tels que « emplois familiaux », « emplois de proximité » ou « services à la personne ». Clément Carbonnier

et Nathalie Morel se sont penchés sur ce phénomène notable depuis le début des années quatre-vingt-dix afin de montrer à quel point il était synonyme de qualité d'emploi dégradée : « temps partiels, faibles salaires, absence de perspectives d'évolution, pénibilité des conditions de travail ». Ajoutons un recul terrifiant dans les luttes pour l'émancipation économique féminine. « Les tâches domestiques ont longtemps été exclusivement féminines. Cette surreprésentation est toujours très marquée, 96 % des salariés étant des femmes. Pour cette raison, les qualifications requises sont pensées comme « naturelles » plutôt qu'acquises (par l'éducation ou la formation), ce qui est lourd de conséquences pour leur reconnaissance sous forme salariale ou pour les possibilités de progression de carrière. » Très sévères dans leurs conclusions, Clément Carbonnier et Nathalie Morel évoquent une polarisation des structures sociales et l'extension d'un « précarat féminin subventionné » qui explique notamment pourquoi de nombreuses femmes se sont jointes à la mobilisation des « gilets jaunes ». » Sébastien Lapaque

Le Peintre dévorant la femme, Kamel Daoud, Stock, 140 p., 17 €

Avouons que Kamel Daoud n'a pas la tâche facile. Sous prétexte que l'écrivain algérien critique la société où il vit et dénonce « la folie qui lie l'islamiste au corps de la femme », sa propre commu-

nauté le fait passer pour un traître et les bonnes âmes occidentales lui reprochent son islamophobie, pas moins. Et il est d'autant plus sur le fil du rasoir de l'accusation que ce natif de Mostaganem n'a de cesse de naviguer entre les deux côtés de la Méditerranée et, qui plus est, il écrit en français, trahison supplémentaire. Traverser les frontières culturelles n'a pas bonne presse et l'on s'empresse toujours de remettre les nomades à leur place. Sa dernière publication ne va pas arranger ses affaires mais sera peut-être l'occasion d'apaiser les esprits, et de désamorcer les propos caricaturaux qu'on lui prête. D'autant que le corps féminin hante une fois de plus le récit de la nuit qu'il a passée au musée Picasso en compagnie des toiles de l'année 1932 célébrant la splendeur érotique de la maîtresse de l'Espagnol, Marie-Thérèse. Ignorant les arguties de la critique d'art, l'auteur imagine une confrontation entre ceux qui ne peuvent supporter la représentation et ceux pour lesquels elle est indispensable. En somme, le monde auquel il appartient, auquel il donne les traits d'un personnage fictif, Abdelah, et l'Occident, avide consommateur d'images. Pas question de donner raison à l'un plutôt qu'à l'autre mais il tente de cerner les lignes de fracture qui émiettent les esprits. Si le Sud, dit-il, impose le voile, le Nord appose le code-barres : « On est à peu près toujours dans la chosification du corps de la femme. » Cependant la facture à payer n'est pas la même car la planète d'Abdallah ne supporte le corps qu'au prix de son évanouissement ici-bas, la jouissance étant

réservée au paradis. La planète Picasso affirme le contraire, accueillant le plaisir ici et maintenant sans attendre. D'un côté le corps n'existe qu'après son trépas, de l'autre il exulte d'abord sur terre avant de mourir. Deux conceptions qui n'ont pas fini de s'entrecroiser, entrelacement farouche dont Kamel Daoud tente patiemment de dénouer les fils.

› Bertrand Raison

REVUE DES DEUX MONDES

97, rue de Lille | 75007 Paris
Tél. 01 47 53 61 50 | Fax 01 47 53 61 99
N°ISSN : 0750-9278
www.revuedesdeuxmondes.com
revuedesdeuxmondes@gmail.com
Twitter @Revuedes2Mondes

Rédaction

Directrice | Valérie Toranian
vtorianian@revuedesdeuxmondes.fr
Coordinatrice éditoriale | Aurélie Julia
ajulia@revuedesdeuxmondes.fr
Secrétaire de rédaction | Caroline Meffre
cmeffre@revuedesdeuxmondes.fr
Révision | Claire Labati

Revuedesdeuxmondes.fr

Responsable numérique | Antoine Lagadec
alagadec@revuedesdeuxmondes.fr

Comité d'honneur

Alexandre Adler | Nathalie de Baudry d'Asson |
François Bujon de l'Estang | Françoise
Chandernagor | Marc Fumaroli | Marc Lambron |
Alain Minc | François d'Orcival | Étienne Pflimlin |
Ezra Suleiman | Christian Jambet

Comité de rédaction

Manuel Carcassonne | Olivier Cariguel | Jean-Paul
Clément | Charles Dantzig | Franz-Olivier Giesbert
| Renaud Girard | Adrien Goetz | Thomas Gomart |
Aurélien Julia | Robert Kopp | Élise Longuet | Thierry
Moulonguet | Jean-Pierre Naugrette | Éric Roussel |
Erick de Rubercy | Jacques de Saint Victor | Annick
Steta | Marin de Viry

Communication | partenariats | publicité

Responsable du développement et des partenariats
Marie Pagezy | mpagezy@revuedesdeuxmondes.fr

Contact presse

Aurélien Julia | ajulia@revuedesdeuxmondes.fr

Société éditrice

La *Revue des Deux Mondes* est éditée par la
Société de la Revue des Deux Mondes
SNC au capital de 2 545 074 euros.

Principal actionnaire

Groupe Fimalac

Directeur de la publication

Thierry Moulonguet

Imprimé par Groupe des imprimeries Morault
Commission paritaire : n° 0320D81194

La reproduction ou la traduction, même
partielles, des articles et illustrations parus dans
la *Revue des Deux Mondes* est interdite, sauf
autorisation de la revue. La *Revue des Deux
Mondes* bénéficie du label « Imprim'Vert »,
attestant une fabrication selon des normes
respectueuses de l'environnement.

Abonnements (9 numéros par an format papier + numérique)

France | 1 an › 89 euros | 2 ans › 165 euros |
Abonnement étudiant | 1 an › 65 euros
Étranger | 1 an › 129 euros

Service des abonnements

En ligne : www.revuedesdeuxmondes.fr/
abonnement.

Par courrier :

Revue des Deux Mondes | 56, rue du Rocher |
75008 Paris | Tél. : 01 44 70 14 71 |
revuedesdeuxmondes@abonnescient.fr

Ventes au numéro

Disponible chez les principaux libraires
(diffusion Humensis, renseignements : Andrés
Morales | 01 54 42 84 82 |
andres.morales@humensis.com, distribution
Union Distribution) et marchands de journaux
(renseignements : vente au numéro | Gilles Marti
| 01 40 54 12 19 |
gilles.marti@valmonde.fr).

Ce numéro comprend un bulletin d'abonnement
broché entre les pages 64 et 65.

Photo de couverture © Philippe Matsas/Opale via
Leemage.